

**UNIVERSITATEA DIN PITEȘTI
FACULTATEA DE LITERE
CENTRUL DE LIMBI STRĂINE *LOGOS***

**STUDII
DE
GRAMATICĂ CONTRASTIVĂ**

Nr. 17/ 2012

EDITURA UNIVERSITĂȚII DIN PITEȘTI

COMITET ȘTIINȚIFIC/COMITÉ SCIENTIFIQUE/ SCIENTIFIC COUNCIL BOARD

Laura BĂDESCU, Universitatea din Pitești, România
Nadjet CHIKHI, Universitatea din M'sila, Algeria
Laura CÎȚU, Universitatea din Pitești, România
Jean-Louis COURRIOL, Universitatea Lyon 3, Franța
Dan DOBRE, Universitatea din București, România
Ștefan GĂITĂNARU, Universitatea din Pitești, România
Joanna JERECZEK-LIPINSKA, Universitatea din Gdańsk, Polonia
Lucie LEQUIN, Universitatea Concordia, Montréal, Canada
Milena MILANOVIC, Institutul de Limbi Străine, Belgrad, Serbia
Liudmila PRENKO, Universitatea din Daghestan, Rusia
Adriana VIZENTAL, Universitatea Aurel Vlaicu din Arad, România

COMITET DE LECTURĂ/ COMITÉ DE LECTURE/PEER REVIEW COMMITTEE

Elena BUJA, Universitatea Transilvania din Brașov, România
Laura CALABRESE, Universitatea Liberă din Bruxelles, Belgia
Anne-Marie CHABROLLE-CERRETINI, Universitatea din Lorena Nancy 3, Franța
Babacar FAYE, Universitatea Cheikh Anta Diop Dakar, Senegal
Emilia HILGERT, Universitatea din Reims, Franța
Diana IONIȚĂ, Universitatea din București, România
Fabrice MARSAC, Universitatea din Opole, România
Gina MĂCIUCĂ, Universitatea Ștefan cel Mare din Suceava, România
Bertrand RICHEL, Universitatea Paris 3, Franța
Thierry RUCHOT, Universitatea din Caen Basse Normandie, Franța
Mihaela SORESCU, Universitatea din Pitești, România
Florinela ȘERBĂNICĂ, Universitatea din Pitești, România
Thomas VERJANS, Universitatea din Bourgogne, Franța
Stephen S. WILSON, City University, Londra, Anglia

DIRECTOR REVISTA/ DIRECTEUR DE LA REVUE/ DIRECTOR OF THE JOURNAL

Laura CÎȚU, Universitatea din Pitești, România

REDACTOR-ȘEF /RÉDACTEUR EN CHEF/ EDITOR IN CHIEF

Cristina ILINCA, Universitatea din Pitești, România

COLEGIUL DE REDACȚIE/COMITÉ DE RÉDACTION/EDITORIAL BOARD

Ana-Marina TOMESCU, Universitatea din Pitești, România
Raluca NIȚU, Universitatea din Pitești, România
Ana-Maria STOICA, Universitatea din Pitești, România
Silvia BONCESCU, Universitatea din Pitești, România

ISSN: 1584 – 143X

revistă bianuală/revue biannuelle/biannual journal

BUN DE TIPAR Tiraj 160 buc.

FACULTATEA DE LITERE

Str. Gh. Doja, nr. 41, Pitești, 110253, România; Tel. / fax : 0348/453 300
Persoană de contact/personne de contact/contact person: Cristina ILINCA
studiidegramaticacontrastiva@yahoo.com; <http://www.upit.ro/index.php?i=2256>

Editura Universității din Pitești

Târgul din Vale, 1, 110040, Pitești, Romania
Tél.: +40 (0)348 453 116; sorin.fianu@eup.ro

CUPRINS / TABLE DES MATIÈRES / CONTENTS

GRAMATICĂ CONTRASTIVĂ

Sílvia ARAÚJO

Pour une caractérisation syntaxique et sémantico-pragmatique de la construction causative en faire/fazer inf en français et en portugais

For a Syntactical and Semantic-Pragmatic Characterisation of the Causative Construction faire/fazer inf in French and Portuguese

Pentru o caracterizare sintactică și sémantico-pragmatică a construcției cauzative în faire/fazer inf în franceză și portugheză / 7

Achraf BEN ARBIA

La référence pronominale au XVII^{ème} siècle : rapports anaphoriques ambigus et effets d'incohérence. Etude contrastive : français classique / français moderne

The Pronominal Reference in the XVIIth Century : Ambiguous Anaphorical Relations and Effects of Incoherence. Contrastive study: Classical French/Modern French

Referința pronominală în secolul al XVII-lea: raporturi anaforice ambigue și efecte de incoerență. Studiu contrastiv : franceză clasică/franceză modernă / 29

Mamadou CISSÉ

Enonciation et constructions disloquées en wolof

Enunciation and Dislocated Constructions in Wolof

Enunțare și construcții dislocate în wolof / 43

Mariana OCHEȘEL

Les contributions aspectuelles des tiroirs verbaux en français, italien et en anglais

Aspectual Contributions of "Tiroirs Verbaux" in French, Italian and English

Contribuții aspectuale ale « tiroirs » verbale în franceză, italiană și engleză / 55

TRADUCTOLOGIE

Valentina CHEPIGA

Способы Передачи Русских Союзов С Уступительным Значением При Переводе На Французский Язык

Translating Subordinating Conjunctions from Russian to French

Traducerea conjuncțiilor subordinatoare din rusă în franceză / 67

Mahmoud Reza GASHMARDI

L'approche onomasiologique et le problème de la reformulation: le cas de «éducation» en français et «education» en anglais

The Onomasiological Approach and the Reformulation Challenge: the Case of the French "éducation" and the English "education"

Abordarea onomasiologică și problema reformularii: cazul lui "education" în franceză și "education" în engleză / 80

Samuel Babatunde MORUWAWON

Aspects of Textuality in the French Translation of Chinua Achebe's Things Fall Apart
Aspects de textualité dans la traduction française de Things fall Apart de Chinua Achebe

Aspecte de textualitate in traducerea in limba franceza a Things Fall Apart de Chinua Achebe / 100

Chokri RHIBI

Agencement syntaxique, ordre des mots et effet stylistique. Le défi de la traduction
Syntactical Layout, Word Order and Stylistic Effects. The challenge of the translation
Aspecte sintactice, ordinea cuvintelor si efecte stilistice. Provocarea traducerii / 110

POUR UNE CARACTÉRISATION SYNTAXIQUE ET SÉMANTICO-PRAGMATIQUE DE LA CONSTRUCTION CAUSATIVE EN FAIRE/FAZER INF EN FRANÇAIS ET EN PORTUGAIS¹

Résumé: La présente étude compare les particularités syntaxiques et sémantiques des constructions causatives analytiques verbales en faire et en fazer, sur la base d'un corpus bilingue que nous examinons dans le sens du texte original (le français) vers la traduction (le portugais). A partir de ces données contrastives, nous verrons que le portugais est une langue plus riche et malléable que le français car il autorise les deux situations: celle où l'ordre SVO est maintenu (comme en anglais) lorsque le sujet de la phrase non causative garde sa position préverbale (a Maria fez [os miúdos (S) ler (V) esse livro (O)]) (lit. 'la Maria a fait les enfants lire ce livre'); celle où l'ordre SVO n'est pas respecté (comme en français): (a Maria fez [ler (V) esse livro (O) aos miúdos (S)]) (lit. 'la Maria a fait lire ce livre aux enfants'). Nous montrerons que les compléments nucléaires de l'infinitif auxilié par le verbe fazer peuvent ou non monter devant le verbe causatif selon que l'on choisit l'un ou l'autre type de construction. Puis nous poserons en particulier la question de savoir si le choix du datif et de l'accusatif peut être motivé par des raisons sémantiques comme le degré d'agentivité du sujet logique de l'infinitif.

Mots-clés: fazer, faire, prédicat complexe, causativé, clitique.

1. Introduction

L'énoncé réfère à une parcelle du monde choisie par le locuteur. Si l'on revient à l'image bien connue du «petit drame» proposée par Tesnière (1959), on peut dire que, sur le plan syntaxique, le locuteur est un metteur en scène qui organise la scène comme il l'entend en ce sens où il choisit ce qu'il veut donner à voir: il sélectionne un verbe et des actants qui réfèrent à un procès et à des participants.

Dans toutes les langues se produisent ainsi des transformations provoquant des changements de diathèse, entraînant deux types de variations d'actance: variation de leur nombre ou variation de leur articulation fonctionnelle/sémantique. Ce sont par exemple, les transformations passive, causative, bénéfactive, etc. Or ces transformations ne sont pas construites de la même façon dans toutes les langues.

Nous consacrons cette étude à l'étude du sens causatif, et plus précisément à l'usage de *faire* (en français) et de *fazer* (en portugais). Nous essayerons de repérer

¹ **Silvia ARAÚJO**, Université du Minho, Portugal
saraujo@ilch.uminho.pt

les ressemblances et les différences dans le fonctionnement syntaxique, sémantique et pragmatique de ces opérateurs causatifs grâce à l'exploitation d'un corpus parallèle français-portugais composé de textes journalistiques alignés à la phrase dans le cadre du projet *Per-Fide*¹.

2. Construction causative en *faire/fazer* INF en français et en portugais: le plan syntaxique

Pour Danell (1979: 92), l'emploi de *faire* dans des constructions analytiques verbales doit être considéré «comme un moyen technique commode, employé avec quelques verbes très fréquents, pour augmenter le nombre de relations casuelles permises à l'infinitif».

2.1. *Faire/fazer*: des «augmentateurs» de valence

La séquence *faire* + infinitif permet, en effet, d'ajouter au verbe un actant² (Novakova, 2002: 95), ayant le rôle d'instigateur (Tesnière, 1959: 260) en fonction de sujet, ce qui fait passer l'actant agent de la phrase non causative de base ((1a) *Alfred rit*) en position postverbale:

(1b) Bernard fait rire *Alfred*

La position de *Alfred* après le verbe *rire* (*rire Alfred*) est imposée par la syntaxe (**faire Alfred rire* est impossible) mais ce constituant en position postverbale est réinterprété en une fonction sémantique d'agent indépendamment de l'ordre qui est SVO en français: Alfred est bel et bien l'entité qui rit.

¹ - Financé par la *Fondation pour la Science et la Technologie* (FCT) et par le *Fonds Européen de Développement Régional* (FEDER), le projet *Per-Fide* (Araújo *et al.*, 2010) dont nous voulons rendre compte dans le cadre de cette étude a pour objectif principal de compiler des corpora parallèles avec le portugais comme langue centrale, dans le but de les rendre gratuitement accessibles aux étudiants, traducteurs, linguistes, terminologues ou lexicographes, etc. Construits avec des textes appartenant à différents domaines (littéraire, technico-scientifique, juridico-législatif, journalistique et religieux), ces corpora contiennent donc essentiellement des textes originaux en portugais et leurs traductions dans six autres langues (l'espagnol, le français, l'italien, l'allemand, l'anglais et le russe), ainsi que des textes originaux dans ces six langues étrangères et leurs traductions vers le portugais. Ce sont ces sept langues (*Português, Español, Russian, Français, Italiano, Deutsch, English*) qui ont donné le nom à ce projet (*Per-Fide*) résultant d'un travail de collaboration entre l'Institut de Lettres et le Département d'Informatique de l'Université du Minho. Pour de plus amples informations sur ce projet qui a démarré en Avril 2010, consulter le site: <http://per-fide.ilch.uminho.pt>.

² - On a donc bel et bien affaire à une diathèse que l'on pourrait qualifier d'«augmentative» en ce sens où elle ajoute un actant supplémentaire au prédicat de base (Nx V → Ny *faire* Vinf Nx).

Si l'on ajoute un actant à verbe transitif biactanciel, l'objet repousse le sujet d'un cran, et il est alors introduit par une préposition (qui correspond soit à celle qui introduit un Bénéficiaire, soit à celle qui introduit un Agent):

- (2b) j'ai fait lire la lettre à Pierre¹
 (2c) j'ai fait lire la lettre par Pierre

Avec un verbe transitif triactanciel, l'agent est repoussé en dernière position:

- (3b) j'ai fait donner le livre à Jean par Marie

Dans les exemples (2b) et (2c), le S₁² je est réellement un agent causateur qui change ou influence le S₂ (Pierre), et le patient (la lettre) correspond à l'entité sur laquelle le S₂ agit. Le sujet/agent de faire est, en effet, distinct de l'agent du verbe à l'infinitif. Il y a donc bel et bien un changement de diathèse qui est marqué morphologiquement dans la forme du verbe et comme le montre le tableau qui suit, ce changement peut prendre comme source une phrase élémentaire libre (pour reprendre le terme de Gross, 1981), i.e. un schéma actanciel de départ dont le verbe est de type intransitif, transitif biactanciel (sans datif) ou triactanciel (avec datif):

	phrase élémentaire libre S V – SVO	diathèse causative S fait Vinf S S fait Vinf O+ à S + par S
intransitive	(1a) Alfred rit	(1b) Bernard fait rire Alfred
transitive sans datif	(2a) Pierre a lu la lettre	(2b) j'ai fait lire la lettre à Pierre (2c) j'ai fait lire la lettre par Pierre ³
transitive avec datif	(3a) Marie a donné le livre à Jean	(3b) j'ai fait donner le livre à Jean par Marie

Tableau 1: constructions causatives en faire Inf

¹ - Comme le souligne, à juste titre, Girard (s.d.: 2), il est intéressant de noter que c'est le causatif, i.e. le sujet notionnel du verbe à l'infinitif qui supporte les plus grandes modifications syntaxiques, passant en position d'objet direct (cf. *supra*, ex. (1b)) ou indirect (cf. *supra*, ex. (2b)), alors que le COD, s'il est présent, est toujours adjacent au verbe (en effet, en (2a), *la lettre* maintient sa place prototypique, à droite de *lire*).

² - Dans cette étude, nous utiliserons les termes de *causateur*, de *causatif* et *patient* respectivement pour faire référence au sujet du causatif, au sujet du complément verbal et à son objet direct lorsque le verbe transitif. Précisons que les étiquettes traditionnelles de causateur et causatif sont respectivement associées dans la littérature à S₁ et S₂. Ces deux abréviations signalent, tout simplement, que les constructions causatives mettent en relation deux sujets (d'où l'emploi de S₁ et S₂) exerçant ou subissant les forces en présence.

³ - Il semblerait que le portugais tende à éviter le marquage morphologique à l'oblique même dans les constructions causatives comportant un datif. En effet, comme le fait remarquer Silva (2003: 207), une phrase telle que: (1a) *a Maria fez dar um beijo à Rita */? pelo João* ('lit. la Marie a fait donner un bisou à Rita */?par Jean') est inacceptable en portugais. Pour rendre cette séquence plus naturelle, il suffit de placer le S₂ (= agent réalisateur de l'action décrite par le verbe *dar* 'donner') entre

À la différence du français, en portugais, la place des actants est variable. Le sujet de l'infinitif peut lui être antéposé → *fazer S Vinf (O)*:

(4b) a Maria fez os miúdos brincar (lit. 'la Maria a fait les enfants jouer')

(5b) a Maria fez os miúdos ler esse livro (lit. 'la Maria a fait les enfants lire ce livre')

ou postposé:

■ si le verbe est intransitif → *fazer Vinf S*:

(4c) a Maria fez brincar os miúdos (lit. 'la Maria a fait jouer les enfants')

■ si le verbe est transitif, S est introduit par la préposition *a* → *fazer Vinf O a S*:

(5c) a Maria fez ler esse livro aos miúdos (lit. 'la Maria a fait lire ce livre aux enfants')

Enfin, si le S est antéposé, l'infinitif peut, ou non, être fléchi¹: *fazer S Vinf O*, ce qui distingue le portugais des autres langues romanes qui ne présentent pas une telle variété:

(4d) a Maria fez os miúdos brincarem (lit. 'la Maria a fait les enfants jouer-pl')

(5d) a Maria fez os miúdos lerem esse livro (lit. 'la Maria a fait les enfants lire-pl ce livre') (exs de Silva, 1999: 571)

l'opérateur causatif *fazer* et le verbe infinitif ((1b) *a Maria fez o João dar um beijo à Rita* 'la Marie a fait le Jean donner un bisou à Rita')) et de maintenir l'argument-objet indirect de l'infinitif (*à Rita*) dans le rôle syntaxique d'objet indirect. Il est à noter que l'emploi *por SN* s'avère tout aussi problématique dans des constructions causatives qui mettent en jeu des verbes transitifs directs: après avoir interrogé quelques étudiants et professeurs de portugais sur l'acceptabilité de phrases du type: *a Maria fez ler esse livro pelos miúdos* (lit. 'la Maria a fait lire ce livre par les enfants'), Silva (1999: 571) constate, en effet, que de telles phrases sont considérées comme plus ou moins inacceptables (voire totalement agrammaticales) par ces locuteurs. Ce linguiste (*id.*, *ibid.*) rend compte de ce fait en plaçant un ? devant ce type de phrase: *?a Maria fez ler esse livro pelos miúdos*. Comme le note ce linguiste, on se heurte, tout de même, dans ce cas, à des variations individuelles dans les jugements d'acceptabilité: en effet, Raposo (1981: 221) considère que des phrases de ce type (ex.: *fiz ler o texto pelos meus alunos* (lit. 'j'ai fait lire le texte par mes élèves')) sont parfaitement acceptables.

¹ - Il est à noter que deux constructions distinctes avec infinitif fléchi sont possibles avec le verbe de perception *ver*, la construction simple (eu vi os meninos *correrem*) et la construction avec l'infinitif prépositionnel (ex. eu vi os meninos *a lerem* esse livro lit. 'j'ai vu les enfants à lire-pl ce livre') (cf. Raposo, 1989; Vieira Cochofel, 2003).

Les différentes constructions causatives disponibles en portugais¹ que l'on vient de passer en revue sont présentées dans le tableau qui suit:

	Phrase élémentaire libre	CONSTRUCTIONS CAUSATIVES		
		<i>fazer SV</i> (VV)	<i>fazer SV</i> (VOV)	fazer VS / O a S
		<i>S fazer S Vinf</i>		«S fazer Vinf S» (VVS)
		inf. fléchi	inf. non fléchi	
intransitive	(4a) os miúdos brincaram	(4d) a Maria fez os miúdos brincarem	(4b) a Maria fez os miúdos brincar	(4c) a Maria fez brincar os miúdos
transitive Sans datif	(5a) os miúdos leram esse livro	(5d) a Maria fez os miúdos lerem esse livro	(5b) a Maria fez os miúdos ler esse livro	(5c) a Maria fez ler esse livro aos miúdos

Tableau 2: constructions causatives en *fazer* Inf

La confrontation de ces deux tableaux (1) et (2) montre, très clairement, que les éléments qui composent les constructions causatives avec *fazer* sont beaucoup plus mobiles en portugais qu'en français.

2.2. Formes et position des clitiques compléments de l'infinitif dans les deux langues

Avec *faire* + infinitif, on assiste obligatoirement à la montée de tous les clitiques sur le verbe principal:

- (6a) elle fait manger *de la soupe* à l'enfant
- (6b) elle *la lui* fait manger
- (6c) *elle *lui* fait *la* manger

Cette observation amène certains linguistes (cf., Kayne, 1977; Rouveret & Vergnaud, 1980; Reed, 1991, entre autres) à postuler que la phrase factitive est une phrase simple à verbe complexe, plutôt qu'une phrase complexe comportant deux verbes autonomes, argument qui fait parfois traiter le verbe *faire* dans cette

¹ - On a donc, en portugais moderne, trois types de construction avec les verbes causatifs que l'on peut ranger parmi les constructions «perméables» et les constructions «imperméables» (cf. Roegiest 1983: 276ss, Silva 1995, Gonçalves *et al.*, 1999), si l'on suit la terminologie de Martineau (1990): *constructions perméables* de type *fazer V* ou VV (verbe causatif – verbe infinitif [- objet: sujet de l'infinitif]) (ex. (4c) a Maria fez brincar os miúdos); *constructions imperméables* de type *fazer SV* ou VSV (verbe causatif – sujet de l'infinitif - verbe infinitif) (ex. (4d) a Maria fez os miúdos brincarem) et de type *fazer OV* ou VOV (verbe causatif – objet [sujet de l'infinitif] – verbe infinitif) (ex. (4d) a Maria fez os miúdos brincar). En (4b), *os miúdos* n'est pas un argument du verbe supérieur, mais se voit tout de même marqué par ce dernier comme un objet direct (comme en témoigne la pronominalisation accusative en *-los*: a Maria fê-los brincar), d'où l'emploi de O (= objet) dans VOV.

structure comme un auxiliaire diathétique (cf. Riegel, 1996: 229). Pour Morin (1978: 364), «les constructions causatives ne contiennent pas de proposition enchâssée, et [...] *faire* constitue un auxiliaire d'un type spécial» qui fait surtout un travail morpho-syntaxique. En effet, comme on vient de le voir, c'est lui qui reçoit les clitiques (cf., *supra*, ex. (6b)) et c'est à lui également que s'attache la négation¹ et qui porte l'interrogation:

(7a) il *ne les fait pas* partir – *les fait-il* partir? – *il *les fait ne pas* partir

Il semblerait donc que la construction en *faire+inf* mette en jeu «un prédicat unique bien qu'en un certain sens complexe²», qui «constitue synchroniquement une unité phrastique unique dont *faire + inf.* est le prédicat» (Creissels, 1995: 288).

Il existe néanmoins des limites en portugais, en ce qui concerne la montée des clitiques compléments. Celle-ci n'est pas possible dans tous les cas de figure. Les «règles» de collocation des clitiques ne sont pas les mêmes selon que l'on opte pour une construction du type VSV, VV ou VOV³. Ces «règles» ont été mises en évidence pour l'opérateur causatif *mandar* par Gonçalves (1999: 323-325):

■ dans la construction VSV, le sujet logique de l'infinitif intransitif ou transitif porte toujours le cas nominatif⁴:

(8a) o professor mandou *os meninos* sairem (lit. 'le professeur a commandé les enfants sortir-pl')

(8b) o professor mandou *eles/*-os*⁵ sairem (lit. 'le professeur a commandé ils/*les sortir-pl')

¹ - Les marques morphologiques de la négation et de l'interrogation sont portées uniquement par *faire*, comme elles le sont par les auxiliaires *être* et *avoir*, et non par le verbe auxilié: (7b) il *n'est pas* parti – est-il parti? – *il est *ne pas* parti.

² - Selon Morgenstern (2004: 5), l'intérêt des structures causatives réside précisément dans le fait qu'elles «sont suffisamment analytiques pour permettre de coder à la fois le causateur, le causativé et le patient, et suffisamment synthétiques pour présenter la situation globale en une seule proposition».

³ - Pour une description des symboles VSV, VV ou VOV, voir la note 7 donnée plus haut.

⁴ - Mais comme le fait remarquer Silva (2005), les locuteurs du portugais européen évitent, quand il s'agit de pronominaliser le sujet logique de l'infinitif fléchi, de recourir à la construction VSV (cf., *supra*, (8b)) et optent pour une construction de type VOV (cf., *infra*, (8b')): (8b') *o professor mandou os meninos sair* (lit. 'le professeur a commandé les enfants sortir'); (8b'') *le professeur mandou *eles/-os sair* (lit. 'le professeur a commandé ils/-les sortir').

⁵ - L'emploi de l'accusatif dans ce contexte VSV donne lieu à un énoncé inacceptable lorsqu'on a affaire à un verbe infinitif intransitif (**a professor fê-los brincarem* (lit. 'le professeur a fait-les jouer-pl')) ou transitif (**le professeur fê-los lerem esse livro* (lit. 'la Marie a fait-les lire-pl ce livre')).

■ dans la construction VOV qui illustre une structure à contrôle par l'objet, le sujet logique de l'infinitif est nécessairement marqué à l'accusatif¹ et il est le seul à pouvoir apparaître sur *mandar*:

(9a) o João mandou *a Maria* pintar o desenho (lit. 'le Jean a commandé la Marie peindre le dessin')

(9b) o João mandou-*a* pintar o desenho (lit. 'le Jean a commandé-la peindre le dessin')

En effet, on s'aperçoit que ni le pronom objet direct, ni le pronom objet indirect du verbe infinitif ne peuvent monter syntaxiquement devant le verbe causatif, comme le montrent les exemples qui suivent:

(10a) o João mandou a Maria pintar *o desenho* (lit. 'le Jean a commandé la Marie peindre le dessin')

(10b) *o João mandou-*o* a Maria pintar (lit. 'le Jean a commandé-le la Marie peindre')

(10c) o João mandou a Maria pintá-*lo* (lit. 'le Jean a commandé la Marie peindre-le')

(11a) o João mandou a secretária escrever a carta *à Seguradora* (lit. 'le Jean a commandé la secrétaire écrire la lettre à l'assureur')

(11b) *o João mandou-*lhe* a secretária escrever a carta (lit. 'le Jean a commandé-lui la secrétaire écrire la lettre')

(11c) o João mandou a secretária escrever-*lhe* a carta (lit. 'le Jean a commandé la secrétaire écrire-lui la lettre')

■ dans la construction VV, le sujet pronominalisé, comme en français, de l'infinitif est un accusatif ou un datif, selon la transitivité de l'infinitif, mais le pronom est suffixé à *mandar*²:

¹ - Dans les constructions de type VOV, le S₂ est toujours un accusatif (cf., *supra*, ex. (9b) –*a* mis pour *a Maria*), indépendamment des propriétés du verbe infinitif (intransitif ou transitif). Nous avons donc affaire ici à un cas de *marquage casuel exceptionnel* (ECM: exceptional Case Marking). En (9b), *a Maria* n'est pas un argument du verbe supérieur, mais se voit tout de même marqué par ce dernier comme un objet direct (cf. *supra*, ex. (9b))¹. Ce marquage casuel fait ressortir le double statut du S₂: ce dernier est cible du rapport S₁-S₂ (en ce que le S₁ fait en sorte d'obtenir ce qu'il souhaite du S₂) mais le verbe à l'infinitif (*pintar*) reprend ce S₂ dans son rôle d'agent à l'intérieur de l'imbriquée. Comme nous le verrons à la suite, le degré d'autonomie de ce sujet se trouve ainsi augmenté par rapport à la construction VV.

² – Si on tient à pronominaliser, dans l'exemple (1a) *a mãe mandou limpar a casa à Ana* (lit. 'la mère a commandé nettoyer la maison à Ana'), l'agent de *limpar* (*a Ana*) qui est un datif et le patient *a casa* qui est un objet direct de l'infinitif, les pronoms doivent être suffixés au verbe causatif *mandar*: (1b) *a mãe mandou-lha limpar* (lit. 'la mère a commandé-la lui nettoyer'), (1c) *??/*a mãe mandou-lhe limpá-la* (lit. 'la mère a commandé-lui nettoyer-la'), (1d) **a mãe mandou-a limpar-lhe* (lit. 'la mère a

- (12a) o João mandou acabar o trabalho à Maria (lit. ‘le Jean a commandé finir le travail à Maria’)
(12b) o João mandou-*lhe* acabar o trabalho (lit. ‘le Jean a commandé-lui finir le travail’)
(12c) *o João mandou acabar-*lhe* o trabalho (lit. ‘le Jean a commandé finir-lui le travail’) (exs empruntés à Gonçalves, p. 325)

Ceci tend à prouver que la construction VV met en place un seul domaine fonctionnel actif. Quant aux autres compléments (direct et indirect) qui dépendent de l’infinitif, on notera qu’ils ont un comportement différent. En effet, seule la montée du clitique objet direct est obligatoire:

- (12d) o João mandou-*o* acabar à Maria (lit. ‘le Jean a commandé-le finir à Marie’)
(12e) */?? o João mandou acabá-*lo* à Maria (lit. ‘le Jean a commandé finir-le à Marie’)

En revanche, si le sujet logique du verbe infinitif apparaît comme objet prépositionnel (à *N*), la montée de l’objet indirect du prédicat imbriqué (cf. *infra*, verbe *entregar*) donne lieu à une séquence agrammaticale¹ (cf. Roegiest, 1991: 559):

- (13) */?? o Maria mandou-*lhe* entregar os livros ao Pedro (lit. ‘la Marie a commandé-lui remettre les livres à Pierre’) (ex. de Gonçalves, p. 326)

commandé-la nettoyer-lui’). Comme on peut le constater, les constructions de type VV n’opèrent pas seulement la montée du clitique datif *lhe* (qui représente le sujet logique de l’infinitif à *Ana*) et du clitique accusatif *a* (qui correspond à l’objet direct imbriqué *a casa*) sur le verbe causatif mais elles se chargent également d’amalgamer ces deux clitiques en une seule forme *lha*. On notera, en revanche, qu’une telle fusion ne peut avoir lieu dans la construction VOV, comme en témoigne l’inacceptabilité de la séquence (2b) qui suit: (2a) a mãe mandou *a Ana* dar o livro à *irmã* (lit. ‘la mère a commandé la Anne donner le livre à sa soeur’); (2b) *a mãe mandou-*lha* dar o livro (lit. ‘la mère a commandé-la lui donner le livre’); (2c) a mãe mandou-*a* dar-*lhe* o livro (lit. ‘la mère a commandé-la donner-lui le livre’). En (2c), le clitique *a* correspond au syntagme nominal: *a Ana* (= l’agent réalisateur de *dar*), le clitique *lhe* renvoie au syntagme prépositionnel: à *irmã* (= le bénéficiaire du livre).

¹ - Il semblerait que ce soit également le cas en français. L’impossibilité d’une séquence du type de: *Jean lui a fait écrire une lettre à Marie vient du fait qu’elle ne peut pas être interprétée comme: Jean fait que Marie écrit une lettre à lui où le clitique datif *lui* serait la pronominalisation de l’argument indirect du verbe infinitif. La seule interprétation possible fait du clitique datif le sujet logique du verbe infinitif: Jean fait que «il» écrit une lettre à Marie. Dans une construction causative en à comme celle illustrée ci-dessus, seul le groupe à *N* analysé comme sujet de l’infinitif peut monter et être suffixé à *faire*, jamais un argument interne de l’infinitif (cf., *supra*, note 14).

3. Construction causative en *faire/fazer* INF en français et en portugais: le plan des visées sémantico-pragmatiques

Contrairement à Gaatone (1976) ou Morin (1978) pour qui une phrase à verbe causatif renvoie, comme on vient de le voir, à une relation unique, à «verbe complexe», nous avons opté, à l'instar de Cottier (1985: 101), pour le maintien de deux «relations» dans la configuration même du schéma associé à *faire*.

3.1. Configuration générale des repérages causatifs

En effet, selon cette linguiste, «même si *faire* et le prédicat qui le suit [...] semblent «former bloc», en fait, subsistent deux relations hiérarchisées» dans la mesure où au niveau prédicatif, cet opérateur causatif permet l'imbrication de deux «lexis», c'est-à-dire l'imbrication de deux schémas à trois places, comprenant chacun une place de relateur, et deux places d'arguments: se constitue ainsi un «schéma inter-lexis» de type $\lambda \supseteq \lambda'$ où une lexis «principale» λ sert de repère à une lexis «imbriquée» λ' . Si l'on prend un énoncé du type:

(14) Marie *a fait chanter* la Marseillaise aux enfants

on obtient donc la représentation suivante:

$$\lambda \supseteq \lambda' = \langle \text{Marie, faire, ()} \rangle \langle \text{enfants, chanter, Marseillaise} \rangle$$

On voit que ce schéma inter-lexis comporte trois places d'arguments (*Marie, enfants, Marseillaise*) et deux marqueurs de procès explicites (d'une part l'opérateur causatif *faire*, d'autre part le prédicat imbriqué *chanter*), ce que Cottier (p. 91) note comme suit:

$$\lambda \supseteq \lambda' = \langle \text{Arg}_0, \text{CAUSATIF}, \langle \text{Arg}'_0, \text{Prédicat}, \text{Arg}'_1 \rangle \rangle$$

Dans la lexis λ (dont le relateur est l'opérateur causatif), la place d'Arg₀ est occupée par le S₁ *Marie* renvoyant à l'agent déclencheur. Dans la place λ' (dont le relateur est le prédicat qui suit l'opérateur), la place Arg'₀ est occupée par le S₂ *les enfants* renvoyant à l'agent réalisateur. La configuration posée ci-dessus correspond en gros, dans des langues comme le portugais et l'anglais, à l'ordre syntaxique de surface des constructions causatives du type VOV (et VSV) qui placent, comme on l'a vu, le causativé devant le prédicat (à l'infinitif). En revanche, cette configuration ne correspond pas de façon stricte à l'agencement observable dans les constructions causatives en *faire* puisqu'en français le prédicat suit toujours immédiatement l'opérateur. Dès lors, dans les énoncés portugais VOV

et VSV, l'Arg₀ est nécessairement explicité, car c'est le premier argument qui est pris comme terme de départ de la lexis imbriquée:

(4b/d) a Maria fez os miúdos brincar/brincarem (lit. 'la Marie a fait les enfants jouer/jouer-pl')

(4b/d') *a Maria fez brincar/brincarem (lit. 'la Marie a fait jouer/jouer-pl')

3.2. Différents cas de «vidage» des places d'arguments

En français, comme le note Cottier (1985: 98 ss), l'opérateur *faire* est, au contraire, compatible avec différents cas de «vidage» des places d'arguments:

(15a) j'ai fait nettoyer les chambres à la femme de ménage

(15b) ça y est, j'ai fait nettoyer les chambres

(15c) ça y est, je lui ai fait nettoyer

(15d) ça y est, j'ai fait nettoyer

On peut, en effet, décider de maintenir implicite:

- ▶ soit le terme renvoyant à l'agent réalisateur S₂ (ainsi, en (15b), il y a non-explicitation de *la femme de ménage*);
- ▶ soit le terme sur lequel porte le procès (ainsi, en (15c), il y a non-explicitation de *les chambres*);
- ▶ soit ces deux termes à la fois (en (15d), il y a non-explicitation de *la femme de ménage et de les chambres*).

Il ne faudrait pas en conclure pour autant que l'opérateur causatif *fazer* est totalement incompatible avec des repérages causatifs dans lesquels soit l'un ou l'autre des deux termes (S₁ ou S₂) reste implicite¹; ainsi, le sujet S₁ n'est pas spécifié dans:

¹ – En effet, comme le note à ce propos Gonçalves (1999: 410), le causatif peut ne pas être réalisé lexicalement dans certains cas, comme en témoignent les exemples suivants: (i)a. *este medicamento faz dormir* ('lit. ce médicament fait dormir'); b. *por vezes, as grandes emoções fazem desmaiar* (lit. parfois, les grandes émotions font évanouir'). Mais selon cette linguiste, une telle possibilité dépend de différents facteurs, notamment de la référence temporelle du verbe causatif: si on a affaire à un présent (gnomique, non déictique) ou à des marqueurs temporo-aspectuels de fréquence (tels que *sempre* 'toujours' ou *por vezes* 'parfois'), l'énoncé est acceptable (cf. exs (i) a.-b.); si on opte pour une référence temporelle perfective, on obtient, au contraire, des séquences inacceptables: (ii)a. **Este medicamento fez dormir* (lit. ce médicament a fait dormir'), b. *as grandes emoções fizeram desmaiar* (lit. les grandes émotions ont fait évanouir'). Un autre facteur est à prendre en compte, à savoir celui des propriétés de l'opérateur causatif: l'opérateur *mandar* serait plus apte que l'opérateur *fazer* à figurer dans une construction où le S₂ n'est pas spécifié, comme en témoigne le contraste d'acceptabilité qui suit: (iii)a. *os professores mandaram trabalhar* (lit. les professeurs ont commandé

(16a) Pouvoir lui vendre n'importe quoi, pouvoir lui *faire accepter* facilement toute décision politique, en faire un allié docile et soumis.

(16b) Poder vender-lhe tudo, poder *fazer-lhe aceitar* facilmente todas as decisões políticas, fazer dele um aliado dócil e submisso¹.

(17a) L'investissement dans *les* infrastructures est une façon élégante de *faire payer* [aux Occidentaux] *les* dégâts des bombardements, et ce dans l'intérêt de l'Europe.

(17b) O investimento nas infra-estruturas é uma maneira elegante de *fazer pagar* aos ocidentais *os* danos causados pelos bombardeamentos, e isto no interesse da Europa.

Dans les exemples suivants, le repérage s'effectue entre un S₁ et une lexis imbriquée dans laquelle c'est le S₂ qui reste implicite mais correspondrait à «à tout le monde, aux autres»:

(18a) *Les* eurodéputés, même s'ils ne disposent ni du droit d'initiative ni du dernier mot dans la totalité des décisions, ne sont plus pour autant une quantité négligeable, et ils entendent bien *le faire* savoir.

(18b) *Os* eurodeputados, mesmo que não tenham nem direito de iniciativa nem o da última palavra na maioria das decisões, deixaram de ser um conjunto desprezável e querem *fazê-lo* compreender.

(19a) Le Parlement européen a, le premier, su *faire entendre* sa voix.

(19b) O Parlamento Europeu, em primeiro lugar, soube *fazer ouvir* a sua voz.

Mais on ne peut s'empêcher de noter que lorsque l'opérateur *faire* entre dans une construction causative qui n'explicite aucun des deux termes:

(20a) Cette proposition est dès lors encore plus difficile à *faire accepter*.

(21a) Et *faire aimer* les livres, n'est-ce pas notre rôle?

travailler'); b. **os professores fizeram trabalhar* (lit. 'les professeurs ont fait travailler'). Selon cette linguiste, on n'assiste pas, dans les énoncés (i) et (iiia), à une réelle suppression du causatif, mais ce dernier correspond plutôt à un constituant phonologiquement nul qui doit être compris comme un générique prototypique.

¹ - Les exemples (16a/b)-(21a/b), (24a/b)-(26a/b), (36a/b)-(37a/b) proposés dans cette étude ont été retirés du corpus *Le Monde Diplomatique* français-portugais qui a été constitué à partir des archives du mensuel *Le Monde diplomatique*, échelonnées de 1980 à 2000. Ce corpus peut être consulté librement [<http://per-fide.di.uminho.pt/query>], à partir d'un concordancier, encore à l'état expérimental, créée dans le cadre du projet *Per-Fide* (cf. *supra*, note 1).

les traducteurs portugais de *Le Monde Diplomatique*¹ (ci-après LMD) tendent à rétablir, au moins, le terme S₂, soit sous la forme d'un terme nominal de type «humain» totalement indéterminé (cf., *infra*, ex. (20b) *alguém* 'quelqu'un'):

(20b) Isso *faz com que seja* ainda mais *difícil convencer alguém* a aceitar a presente proposta (lit. 'cela fait (en sorte) que (ce) soit encore plus difficile (de) convaincre quelqu'un d'accepter la présente proposition')

soit sous la forme d'un pronom (cf., *infra*, ex. (21b) *los*):

(21b) E não é nosso papel *fazê-los* gostar de livros? (lit. 'et ce n'est pas notre rôle (de) faire-les aimer les livres?')

On constate ainsi que l'opérateur causatif *faire*, dans la mesure où il établit un lien moins étroit entre causateur et causativité, peut fonctionner naturellement sans que ces derniers soient tous deux co-présents dans l'énoncé. Cottier (1985: 99) en conclut que dans le cas de *faire*, le terme pris pour terme de départ de la lexis imbriquée, et à partir duquel se construit celle-ci, ne correspond pas au premier argument, comme en anglais qui possède uniquement le schéma VOV, mais au «prédicat» au sens large. Le portugais qui possède également ce schéma peut, nous semble-t-il, être rapproché de l'anglais. On peut, en effet, mettre en parallèle les deux constructions suivantes:

(22) She *made* the children *brush* their teeth (ex. de Cottier, 1985: 8)

(5b) a Maria *fez* os miúdos *ler* esse livro (lit. 'la Maria a fait les enfants lire ce livre')

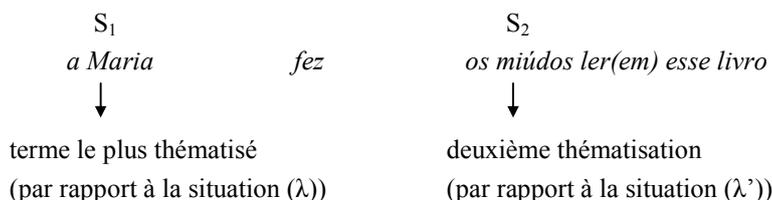
3.3. Choix du terme de départ au niveau prédicatif et énonciatif

Si l'on se tourne plus spécifiquement sur l'exemple portugais, on a donc:

$\lambda = \langle$ Maria, fazer, () \rangle	et	$\lambda' = \langle$ miúdos, ler, livro \rangle
↓		↓
terme de départ de λ		terme de départ de λ'

¹ - Le corpus *Le Monde Diplomatique* français-portugais a été constitué à partir des archives du mensuel *Le Monde diplomatique*, échelonnées de 1980 à 2000. Il peut être consulté librement à partir d'un concordancier, encore à l'état expérimental (<http://per-fide.di.uminho.pt/query>), créée dans le cadre du projet Per-Fide (cf., *supra*, note 1).

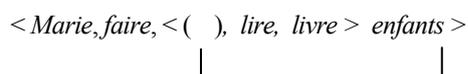
On notera que la construction des deux lexis, s'organisant autour des marqueurs prédicatifs *fazer* et *ler*, prend pour termes de départ respectifs les termes *Maria* et *miúdos*. On opère donc un choix au niveau prédicatif qui va également se manifester au niveau énonciatif:



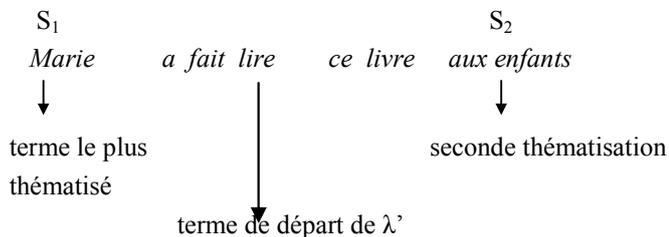
Selon Cottier (1985: 147), le «terme le plus thématisé» constitue le terme «qui est mis en valeur, qui est privilégié par rapport au reste de l'énoncé»: grâce à cette thématisation, l'argument *Maria* peut alors être interprété comme l'agent déclencheur de *fazer* et l'argument *os miúdos* peut, quant à lui, fonctionner à la fois comme «agi» et comme «agent», c'est-à-dire comme agent réalisateur du procès imbriqué *ler*. En français, le contraste d'acceptabilité qui suit témoigne d'un autre type de choix au niveau prédicatif:

- (23a) Marie *a fait lire* ce livre aux enfants
 (23b) *Marie *a fait* les enfants *lire* ce livre

Ici, c'est le prédicat *lire* qui est sélectionné comme terme «sémantiquement privilégié» de la lexis λ', non le terme S₂ comme en portugais. On obtient donc un schéma prédicatif du type:



En prenant comme terme de départ *lire*, on ne bloque pas la relation de causation entre *Marie* et *les enfants*, mais on opère automatiquement «une dissociation du terme figurant, au niveau prédicatif, comme terme de départ, et du second terme thématisé» (Cottier, 1985: 148), ce que l'on peut représenter comme suit:



On trouve, en effet, dans notre corpus bilingue de LMD, une série d'exemples dans lesquels là où le français met l'accent en priorité sur le procès causativé (*faire succomber* en (24a), *prendre conscience* en (25a), *supporter* en (26a)), le portugais met plutôt en relief le causativé S₂ (*Marrocos* en (24b), *as pessoas* en (25b), *as vítimas* en (26b)):

(24a) Ces digues ont été érigées par un «parti clandestin» qui risque de *faire succomber* le Maroc à la tentation théocratique ou à la confiscation de l'avenir par l'armée.

(24b) Estes diques foram erguidos por uma «partido clandestino» e *fazem* Marrocos *correr o risco* (lit. 'font le Maroc courir le risque') da tentação teocrática ou da confiscação do futuro pelo exército.

(25a) [...] longue et pénible opération qui consiste à *faire prendre conscience* aux gens que les répressions qu'exige le maintien de la société établie ne sont plus nécessaires, et qu'il est possible de les abolir sans toutefois les remplacer par un autre système de domination.

(25b) [...] longa e penosa operação que consiste em *fazer* as pessoas *tomarem consciência* (lit. 'font les personnes prendre-pl conscience') que as repressões que exigem a manutenção da sociedade estabelecida já não são necessárias, e que é possível aboli-las sem todavia substituí-las por um outro sistema de dominação.

(26a) Il serait absolument impensable de *faire supporter* aux victimes une partie des préjudices qu'elles ont subis exclusivement du fait de l'impérite d'un pollueur.

(26b) É absolutamente impensável *fazer* as vítimas *suportarem* (lit. 'faire les victimes supporter-pl') uma parte dos prejuízos em que incorreram devido exclusivamente à falta de cuidado de um poluidor.

La marque du pluriel que porte le verbe infinitif — *tomarem consciência* / *suportarem* — en (25b)-(26b) montre bien que l'on a affaire à une construction de type VSV qui assigne le cas nominatif¹ au S₂ (*as pessoas* en (25b), *as vítimas* en

¹ - Mais comme le fait remarquer à juste titre Silva (2005), les locuteurs du Portugais Européen évitent, lorsqu'il s'agit de pronominaliser le sujet logique (= S₂) de l'infinitif fléchi, de faire appel à la construction VSV ((26b') *É absolutamente impensável *fazer elas suportarem* uma parte dos prejuízos [...]) et optent pour une construction de type VOV ((26b'') É absolutamente impensável *fazê-las suportar* uma parte dos prejuízos [...]). Après dépouillement d'un corpus informatisé de portugais journalistique (*CetemPúblico*), Silva (2005: 866) précise, en effet, qu'il n'a relevé, dans ce corpus de 180 millions de mots, que deux cas de pronominalisation du S₂ au nominatif. Selon ce linguiste, dans ces deux exemples retirés du corpus, on peut soupçonner l'influence du Portugais du

(26b)). On notera, en effet, que dans ces exemples, le S₂ garde sa position préverbale et l'objet-patient sa place après le verbe, d'où l'emploi du S(=sujet) entre les deux V(=verbe). Alors que dans les exemples français, les causatifs *aux gens* et *aux victimes* assument un marquage datif (représenté par la préposition *à*), dans les traductions portugaises, le terme S₂ (*as pessoas* en (25b), *as vítimas* en (26b)) se présente à la fois comme le sujet syntaxique et sémantique du prédicat imbriqué.

4. Modes d'intervention du S₂ dans le procès imbriqué des constructions causatives VSV, VOV et VV et inférences sémantico-pragmatiques différentes

On peut se demander, à présent, si le choix entre les différents types de constructions causatives avec *faire/fazer* que nous avons décrits plus haut, du point de vue syntaxique est également déterminé par la force thématique des différents arguments. En fait, on s'aperçoit que les constructions de type VSV et VOV s'imposent quand on implique davantage le référent du sujet subordonné dans l'action causative, alors que le procès décrit par une construction du type VV n'est plus placé sous le contrôle (intentionnel ou non) du S₂.

4.1. Degré d'intégration syntaxique de l'événement imbriqué dans l'événement imbricant

Comme le note à ce propos Silva (2004), (2005), en s'appuyant sur les travaux de Langacker, on peut dire, en effet, que le passage de VSV à VV en passant par VOV marque, en portugais, un processus progressif d'atténuation du degré d'autonomie, de contrôle de S₂ par rapport au prédicat imbriqué. Moins ce degré est élevé, et plus l'événement imbriqué sera codé comme intégré, comme dépendant de l'événement imbricant. La construction VV indique, aussi bien en français qu'en portugais, que l'on se trouve au dernier degré de l'intégration syntaxique de l'événement imbriqué dans l'événement imbricant, celui représenté par la «montée» du verbe en position adjacente au causatif, premier pas vers la fusion de ces deux verbes. Nous avons, dans cette perspective, une échelle:

VSV > VOV > VV

où plus nous nous déplaçons sur la droite, plus se réduit l'agentivité de S₂, son degré de contrôle et d'autonomie par rapport au prédicat dont il reste sémantiquement «sujet».

Brésil, qui accepte bien plus volontiers les constructions où le S₂ prend la forme nominative du pronom (cf., *supra*, ex. (26b') *elas* 'elles').

4.2. Choix de VV ou VOV en fonction des traits d'animation de S₂

Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que les S₂ inanimés soient préférentiellement associés à une construction de type VV, quel que soit le type d'opérateur causatif:

- (27a) a Maria fez cair o livro (lit. la Maria a fait tomber le livre)
(27b) ??a Maria fez o livro cair (lit. la Maria a fait le livre tomber)

En effet, dans ces exemples, la place de S₂ est occupée par un actant non-agentif, et même sémantiquement patient qui subit l'action déclenchée (volontairement ou non) par le sujet de *faire*. C'est le trait [- animé], donc non-contrôleur, de livre qui bloque manifestement l'emploi de VOV. L'emploi de ce type de construction semble tout aussi contraint en français si l'événement causé n'autorise pas le contrôle du causataire (exs de Abeillé *et al.*, 1997: 68):

- (28a) j'ai fait glisser la lettre dans le tiroir
(28b) *j'ai fait y glisser la lettre
(28c) j'y ai fait glisser la lettre

Mais comme le note fort bien Silva (2004) à qui nous empruntons les deux exemples qui suivent, il est néanmoins possible de trouver des S₂ dotés de ce trait [- animé] dans les constructions de type:

■ VOV:

- (29) fez a bola (ganhar altura e) passar por cima do guarda-redes ('il a fait le ballon (gagner de l'altitude et) passer par-dessus le gardien de but')

■ ou VSV:

- (30) muitos milhões de dólares já foram sacrificados a esta ambição de fazer os carros andarem a electricidade ('plusieurs millions de dollars ont déjà été sacrifiés à cette ambition de faire les voitures rouler-pl à l'électricité')

Dans ces exemples, l'action de l'agent déclencheur S₁ a pour effet de mettre les S₂ (*a bola, os carros*) en mouvement, là où leur tendance naturelle serait le repos. Mais à la différence du livre, le lait, le ballon ou les voitures sont conceptualisés comme source d'énergie de l'événement exprimé par le verbe à l'infinitif. L'emploi de VOV et VSV fait en quelque sorte remonter le degré de contrôle et

d'autonomie de ces S₂ qui participent d'une certaine manière à la réalisation de l'événement en question. Dans cette perspective, il est parfaitement prévisible que les constructions VOV et VSV s'adaptent également aux types de repérage où l'opérateur causatif *fazer* établit une relation de causation entre un S₁ et un S₂ de type [+animé] [+humain], i.e. prototypiquement agentifs. Mais comme le remarque à juste titre Silva (2004: 309), la causation interpersonnelle est beaucoup plus complexe que celle qui se situe au niveau (purement) physique. Selon cet auteur, dans une relation intersubjective S₁ → S₂, on peut trouver aussi bien la construction VV:

(31a) *Bush fez regressar os seus marines ao Iraque*

que la construction VOV:

(31b) *Bush fez os seus marines regressar ao Iraque*

Dans les deux cas, le S₁ *Bush* est l'agent déclencheur intentionnel du procès décrit (il s'agit du départ des marines en Irak), mais en (31a), l'occultation du rôle agentif du S₂ est plus grande alors qu'en (31b), où ce qui importe le plus est de mettre en évidence ce rôle de manière à montrer que les marines ont eu une intervention active dans le processus induit par le S₁. En (31a), le degré d'agentivité de S₂ est abaissé, car la construction VV construit *les marines* comme l'argument interne (et plus précisément comme le patient) d'un unique verbe complexe. VV construit une causation dont la seule source d'énergie est fournie par le S₁ qui contrôle l'événement dans la globalité. En revanche, la construction VOV exprime un mode plus interactif de construire une relation de causation puisqu'elle met en jeu deux sources d'énergie: dans l'exemple (31b), on s'aperçoit, en effet, que le S₁ *Bush* est le point de départ d'un certain flux énergétique qui circule jusqu'à la deuxième source d'énergie, représentée par le S₂ *os marines* qui cumule deux rôles: ce dernier est construit à la fois comme objet de l'événement imbriquant et comme source agentive de l'événement imbriqué. En faisant de ce S₂ l'objet du verbe causatif, on construit donc, avec VOV, une interaction plus directe entre le causateur de la lexis principale et le causatif de la lexis imbriquée. La relation intersubjective établie par *faire* entre le S de l'imbricante et le S de l'imbriquée se voit nettement affaiblie dans la construction VSV qui construit l'événement imbriqué comme un tout, sans en privilégier aucun participant individuel. On ne s'étonnera pas de voir que Silva décrit cette construction comme un mode plus analytique (indirect et médiat) de construire une causation: il sert à mettre justement en jeu un événement imbriqué sémantiquement indépendant de l'événement imbricant et un S₂ sémantiquement autonome.

4.3. Marquage accusatif ou datif assigné au causatif: le degré d'autonomie du causatif

Dans la construction VOV, le degré d'autonomie de S₂ se trouve, au contraire, partiellement réduit car la montée du sujet de l'infinitive dans la sphère de l'imbricante et la marque morphologique de l'accusatif le code comme un patient non-prototypique. Ainsi les énoncés suivants que nous empruntons à Silva (2004: 314):

(32a) *fi-lo comer a sopa* (lit. '[j]'ai fait-le manger la soupe')

décrivent une manipulation directe, une obligation pour S₂ imposée par S₁, à la différence de ce qui se passe dans les énoncés de construction VV où le S₂ est au datif:

(32b) *fiz-lhe comer a sopa* (lit. '[j]'ai fait-lui manger la soupe')

La manipulation de S₂ par S₁ semble moins forte, et ce dernier exemple décrirait une causation indirecte. Une glose possible de l'exemple (32b) serait: «S₁ est à l'origine du fait que le S₂ mange la soupe, non par le biais d'un contact physique direct, mais par diverses stratégies de persuasion. Il s'agit de convaincre S₂ que la réalisation d'une telle action lui est bénéfique». Alors qu'en (32a), on peut voir dans l'accusatif une forme de rétrogradation de S₂ sur le plan sémantique qui semble perdre sa pleine agentivité, en (32b), ce S₂, syntaxiquement objet indirect (matérialisé par le pronom *lhe*), est présenté comme sémantiquement actif et bénéficiaire. En (32b), le S₂ tire un bénéfice de l'événement en jeu, en (32a), il n'agit que contraint et forcé, contre sa volonté.

L'analyse de Abeillé *et al.* (1997: 66) pour les deux constructions qui suivent rejoint celle esquissée ci-dessus pour (32a)-(32b). Selon ces auteurs, dans la paire:

(33a) *Je l'ai fait manger des épinards*¹

¹ - Rappelons que la norme signalée par les grammaires (cf. par exemple, Riegel, 1996: 230) comme par les spécialistes (cf. par exemple, Kayne, 1977: 196) pour ce qui est des clitiques en français veut que le complément objet de *faire* se mette à l'accusatif quand le verbe qui suit *faire* est intransitif (ex. Pierre *la* fait travailler), au datif quand celui-ci est transitif (Pierre *lui* fait travailler ses maths). Toutefois, la plupart des auteurs (par exemple, Danell, 1979; Kayne, 1977) précise qu'il existe des contre-exemples à la règle: l'exemple donné en (33a) que nous empruntons à Abeillé *et al.* (1997: 66) semble montrer, en effet, qu'on trouve parfois l'accusatif avec des verbes prototypiquement transitifs tels *manger*, *lire*, *construire*, *acheter*, *écrire* ou *sentir*, ce qui suggère que la confusion entre *le* et *lui* semble concerner non seulement des stades plus anciens du français, mais aussi la langue actuelle. Mais comme le notent Lamiroy et Charolles (2011: 4) dans une étude portant sur l'alternance des clitiques datifs et accusatifs dans les constructions causatives en *faire*, une recherche sur google de *je le/la/les fais manger un/une ...* ne délivre qu'un seul cas, alors que *je lui/leur fais manger un/une ...* donne 41 occurrences. Avec le verbe *construire*, les proportions sont de 2 accusatifs vs 14 datifs. Ces données ne sont que le résultat de sondages ponctuels et demanderaient évidemment à être complétées par une recherche systématique sur un corpus de grande envergure.

(33b) Je *lui* ai fait manger des épinards

« l'individu dénoté par *l'* n'a pas eu d'autre choix que de manger les épinards, alors que la phrase contenant *lui* n'autorise pas cette inférence ». Mais comme le font remarquer ces linguistes, si la coercition est bien associée à la complémentation GV [construction VOV pour nous], elle n'implique pas la perte du contrôle de la part du causataire sur l'événement dénoté par le verbe infinitif, « c'est-à-dire le fait qu'il déclenche et est responsable de son déroulement ». En effet, selon ces linguistes, l'emploi de l'opérateur *faire* dans une construction de type VOV est proche de *forcer*, sémantiquement et on ne saurait « forcer quelqu'un à exécuter une action [...] dont il n'a pas le contrôle » (*id.*, *ibid.*). L'effet de coercition lié à la construction VOV viendrait donc non de l'absence supposée de contrôle de la part du S₂, mais de la relation de pouvoir ou de dépendance qui existe entre S₁ et S₂. La construction VOV permet, en effet, de rendre plus saillante la relation de manipulation directe entre ces deux participants, qu'il le veuille ou non, S₂ réalisera le but de S₁:

(34a) *fê-lo* repetir o exame (ex. de Silva, *op. cit.*)

Avec des verbes du type *entender* ('comprendre'), qui supposent un S₂ expérienceur et non agent, la notion même de manipulation perd son sens compte tenu de la nature de ces prédicats. Dans un tel contexte, on admettra donc plus naturellement la construction VV que la construction VOV, comme en témoigne le contraste d'acceptabilité qui suit:

(35a) *fiz-lhe* entender que já não a amava mais [lit. '[j']ai fait-lui comprendre que je ne l'aimais plus']

(35b) ? *fi-lo* entender que já não a amava mais [lit. '[j']ai fait-le comprendre que je ne l'aimais plus']

En effet, dans aucun de ces exemples, le causataire n'est un contrôleur de l'événement dénoté par le prédicat imbriqué. Notons néanmoins que dans certains exemples de notre corpus de *LMD* avec *fazer*, le sujet de l'infinitif n'est pas représenté par un clitique datif (ce qui est possible en portugais comme en français), mais par un clitique à l'accusatif, et ce malgré la présence d'une complémentation pronominale indirecte dans l'original français:

(36a) Il est facile de la gruger, de *lui* faire croire que tel boulot est très compliqué.

(36b) É fácil enganá-la, fazê-la crer que determinado trabalho é muito complicado.

(37a) «Keep Australia White» - «L'Australie aux Blancs» - est alors le mot d'ordre, et après le génocide dû aux premiers colons, ou le semi-esclavage pratiqué dans les réserves, ne reste, pour venir à bout de ces «moins-qu'humains» et *leur* faire oublier d'où ils viennent et qui ils sont, que l'assimilation forcée dès le berceau.

(37b) «Keep Australia white» é então a palavra de ordem - «A Austrália aos brancos»: depois do genocídio devido aos primeiros colonos, ou da semiescravidão praticada nas reservas, apenas resta a assimilação forçada a partir do berço para dominar estes seres «menos que humanos» e fazê-los esquecer de onde vêm e quem são.

Quand *faire* est suivi d'un verbe «psychologique» lié à la perception, croyance ou la compréhension, on s'attendrait plutôt à trouver un marquage de type datif, car avec ce type de procès, il ne s'agit pas tant de faire que «le sujet de l'infinitif exécute une action que de l'influencer, de l'«affecter»» (Danell, 1979: 43). On notera, tout de même, que les deux verbes mentaux (*croire* en (36a), *oublier* en (37a)) apparaissent dans un contexte marqué par des mots négatifs (tels que *gruger*, *dominer*, *assimilation forcée*, ...) qui désigne S₂ dans sa fonction de cible du rapport S₁S₂. Ce dernier est expérienceur; c'est lui qui se trouve dans un certain état psychologique, après l'intervention consciente et volontaire du S₁, sujet/agent de *faire*, si bien que la relation de manipulation du causatif par ce causateur intentionnel devient du même coup plus saillante. Ce fait pourrait justifier que l'accusatif s'impose en portugais.

5. Considérations finales

L'étude de *faire/fazer* Inf en français et en portugais incite inévitablement à réfléchir sur les problèmes d'interface entre la syntaxe et la sémantique. Si l'on compare ces opérateurs causatifs dans ces deux langues, on arrive à la conclusion que seule la périphrase à base de *faire* représente un prédicat complexe à proprement parler. En revanche, la construction à base de *fazer* peut être fort grammaticalisée (schéma VV) ou bien moins grammaticalisée, permettant l'insertion du causatif entre *fazer* et l'infinitif (schémas VOV / VSV). Selon qu'il s'agit de rendre plus ou moins saillante la relation de manipulation directe entre S₁ et S₂, le portugais peut recourir, en effet, au verbe *fazer*, qui, à la différence de *faire*, a développé une triple possibilité de construction. Les configurations causatives de type VOV ou VSV font en quelque remonter le degré de contrôle et

d'autonomie de S₂, alors que le procès décrit par le schéma VV n'est plus placé sous le contrôle du S₂. Il nous a paru important de montrer que le choix des différentes constructions causatives disponibles en portugais (VV, VOV et VSV) et le marquage casuel du sujet de l'infinitif ne représentent pas de simples options formelles mais sont sémantiquement motivés.

Les constructions causatives en *fazer* sont donc plus diversifiées que celles du français, où c'est uniquement *faire V* qui est sollicité, avec la nécessité de laisser la sémantique jouer un rôle plus important dans l'interprétation de l'énoncé. En effet, avec *faire V*, il y a non-correspondance entre le syntaxique et le sémantique, puisque lors de la mise au causatif de constructions intransitives ou transitives, on assiste nécessairement à une réorganisation des constituants qui brouille les données syntaxiques prototypiques (par exemple, *Marie* assume un marquage accusatif dans *Paul a fait traduire Marie* et pourtant on comprend fort bien que ce S₂ est le sujet sémantique de *traduire*, même s'il occupe, dans la linéarité de la phrase, la même place qu'occuperait le complément direct de ce verbe (à savoir, *le poème* dans *Paul a fait traduire le poème*). Dès lors, en français, la sémantique, seule, est pertinente puisque ce qui rend l'interprétation possible ici ce sont, en effet, comme le note d'ailleurs Girard (s.d.: 2), les traits sémantiques de *Marie* [+animé], [+humain] et de *poème* [-animé] associés au contenu de *traduire*. En optant pour des structures telles que VOV ou VSV qui sont, on l'a vu, mises en œuvre dans des circonstances bien spécifiques, le portugais opère, par sa syntaxe même, les distinctions nécessaires à la bonne mise en place du sens.

Remerciements

Le projet *Per-Fide, Portugais en parallèle avec six langues: Portugais, Espagnol, Russian, Français, Italiano, Deutsch, English* (Réf. PTDC/CLELLI/108948/2008) est financé par la Fondation pour la Science et la Technologie (FCT, Portugal) et par le Fonds Européen de Développement Régional (FEDER).

Références bibliographiques

- Abeillé, A., Godard, D.; Miller, P., 1997, « Les causatives en français: un cas de compétition syntaxique », *Langue Française* 115, pp. 62-74.
- Araújo, S., Almeida, J.J., Dias, I., Simões, A., 2009, «Apresentação do projecto Per-fide: Paralelizando o Português com seis outras línguas», *Linguamática*, v2 n2, pp. 71-74.
- Cottier, E., 1985, *De quelques verbes causatifs anglais et français en tant qu'opérateurs et types de repérages*. Thèse de Doctorat de 3^o cycle sous la direction d'Antoine Culioli. Université Paris VII.
- Creissels, D., 1995, *Eléments de syntaxe générale*, Paris, PUF.
- Danell, K. J., 1979, *Remarques sur la construction dite causative. Faire (laisser, voir, entendre, sentir) + Infinitif*, Stockholm, Almqvist & Wiksell.
- Gaätone, D., 1976, « Les pronoms conjoints dans la construction factitive », *Revue de Linguistique Romane*, 40, pp. 165-182.
- Girard, G., s.d., *Sujet sémique/sujet syntaxique. La structure faire + verbe lexical*, pp. 1-8 (version électronique cédée par l'auteur).

- Gonçalves, A., 1999, *Predicados Complexos Verbais em Contextos de Infinitivo não Preposicionado do Português Europeu*. Thèse de Doctorat, Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa.
- Gross, M., 1981, « Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique », *Langages* 63, pp. 7-52.
- Martineau, F., 1990, « La construction *accusatif avec infinitif* avec les verbes causatifs et de perception en moyen français », *Revue Québécoise de Linguistique* 19 (1), pp.77-100.
- Morgenstern, A., 2004, « L'erreur de Sophie: peut-on expliquer la présence ou l'absence de TO dans les constructions causatives? », [Disponibile sur: <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00117366/en>]
- Kayne, R., 1977, *Syntaxe du français: le cycle transformationnel*, Paris, le Seuil.
- Lamiroy B.; Charolles M., 2011, « Des formes aux sens: les clitiques dans la construction causative en *faire* », in G. Corminboeuf & M-J. Béguelin (eds), *Du système linguistique aux actions langagières*, Louvain la Neuve, De Boeck-Duculot, pp. 41-59.
- Morin, J-Y., 1978, « Une théorie interprétative des causatives en français », *Linguisticae Investigationes* II-2, pp. 363-417.
- Novakova, I., 2002, « Le factitif français (*Faire + Vinf*): approche syntaxique, sémantique et contrastive (français-bulgare) », *Tranel* N°37, Neuchâtel, Suisse, pp. 93-113.
- Riegel, M., Pellat, J.-C. et Rioul, R., 1996, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- Roegiest, E., 1983, « Degrés de fusion dans la construction factitive des langues romanes », *Romanica Gandensia Gent*, vol. 20, pp. 271-288.
- Roegiest, E., 1991, «La redondance fonctionnelle dans la construction factitive», in *Actes du XVIIIème Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes*, Université de Trèes (Trier) publiés par Dieter Kremer, Tome II, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, pp. 559-570.
- Reed, L., 1991, « The Thematic and syntactic structure of French causative constructions », *Probus* 33, pp. 317-360.
- Rouveret, A. & Vercinaud, J.-R., 1980, « Specifying reference to the subject: French causatives and conditions on representations », *Linguistic Inquiry* 11, pp. 97-102.
- Silva, A. S. da, 2005, « Revisitando as construções causativas e perceptivas do Português: significado e uso », in *Actas do XX Encontro Nacional da Associação Portuguesa de Linguística*, Lisboa: APL, pp. 855-874.
- Silva, A. S. da, 1999, *A Semântica de Deixar. Uma Contribuição para a Abordagem Cognitiva em Semântica Lexical*, Lisboa: Fundação Calouste Gulbenkian e Ministério da Ciência e da Tecnologia.
- Silva, A. S. da, 2004, « Imagery in Portuguese causation/perception constructions », in Barbara Lewandowska-Tomaszczyk & Alina Kwiatkowska (eds.), *Imagery in Language. Festschrift in Honour of Professor Ronald W. Langacker*, Frankfurt/Main: Peter Lang, pp. 297-319.
- Silva, C. V. da., 2003, *A Complementação Infinitiva em Textos Latinos dos Séculos XI e XII e Textos Portugueses dos Séculos XIII e XIV*. Thèse de Doctorat. Faculdade de Ciências Sociais e Humanas da Universidade Nova de Lisboa.
- Tesnière, L., 1959, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- Vieira Cochofel, F. da C. M., 2003, *O infinitivo preposicionado em português europeu*, Dissertation de 'Mestrado', Universidade do Minho.

**LA REFERENCE PRONOMINALE AU XVII^{ÈME} SIECLE : RAPPORTS
ANAPHORIQUES AMBIGUS ET EFFETS D'INCOHERENCE
ETUDE CONTRASTIVE : FRANÇAIS CLASSIQUE / FRANÇAIS
MODERNE¹**

Résumé : Dans cet article nous aborderons dans un cadre contrastif (français classique/français moderne) certains problèmes relatifs à la localisation du référent d'un pronom anaphorique. Ce choix n'est pas aléatoire, puisqu'il va nous permettre de mieux constater la grande différence au niveau de l'emploi des pronoms anaphoriques en français classique par rapport au français moderne. Notre étude du rapport anaphorique entre le terme de reprise et son antécédent est basée sur un corpus de phrases variées, tirées de la base textuelle Frantext. Cette variété au niveau du corpus nous permettra de mieux justifier nos hypothèses relatives au fonctionnement référentiel des expressions pronominales.

Mots-clés : anaphore pronominale, ambiguïté référentielle, antécédent, topique, saillance.

Introduction : Le français classique se caractérise par une grande instabilité en ce qui concerne la réglementation de certains faits de langue. Dans ce sens, différents phénomènes linguistiques ont connu plusieurs changements visant l'établissement d'un ensemble de règles qui élimineront leur grande liberté fonctionnelle. C'est essentiellement dans ce cadre que notre étude contrastive de la référence pronominale en français classique par rapport au français moderne évoluera. Au XVII^{ème} siècle, le problème qui a le plus suscité l'attention des grammairiens et des remarqueurs est celui de la référence pronominale et particulièrement celui de la référence des pronoms représentants. Ces derniers jouissent d'une grande liberté référentielle en ce qui concerne leur rattachement à un antécédent localisé dans le contexte linguistique. En français moderne, ce problème est résolu puisque les pronoms anaphoriques réfèrent généralement à l'antécédent le plus proche dans l'énoncé. Néanmoins, en français classique, la situation est totalement différente étant donné que ces termes de reprises peuvent reprendre plusieurs antécédents, notamment dans le cadre d'une concurrence référentielle entre plusieurs antécédents présents dans l'énoncé. Vis-à-vis de cette situation, les règles établies par les remarqueurs de cette période diffèrent dans la mesure où certains d'eux

¹ Achraf BEN ARBIA, Laboratoire de Recherche *Langues, Discours et Cultures*, ISSH de Jendouba, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sousse, Tunisie.
achrafbenarbia@yahoo.com

conseillent de rattacher le pronom à l'antécédent le plus proche, d'autres voient qu'il serait plus correct de rattacher l'anaphorique à l'antécédent le plus saillant.

I. La localisation du référent d'un pronom anaphorique en français classique

Tout au long de la période classique, les remarqueurs ont essayé d'élaborer un ensemble de règles dont le but est de restreindre la grande liberté référentielle des pronoms anaphoriques représentants. Cette tentative de régularisation a engendré plusieurs divergences concernant souvent le même phénomène linguistique. Ces divergences ne font qu'instaurer un écart assez perceptible entre les normes établies et l'usage. Dans ce sens, le rattachement du pronom anaphorique à son antécédent pose le plus souvent problème étant donné que la résolution du rapport anaphorique suggère plusieurs interprétations. Ainsi, l'antécédent peut occuper différentes positions au sein de l'énoncé (il peut être situé dans la même phrase que le pronom anaphorique, dans la proposition précédente ou dans le paragraphe précédent), ce qui rend plus difficile sa localisation. En français moderne, la localisation de l'anaphorisé prône que ce dernier doit être clairement identifiable et situé généralement dans le contexte gauche. Autrement dit, l'antécédent est le GN le plus proche de l'anaphorique. En français classique cette réglementation fait défaut et la situation est loin d'être stable dans la mesure où certains énoncés restent difficiles à interpréter dans le cas d'une concurrence référentielle entre plusieurs antécédents pour le même pronom anaphorique. Pour les remarqueurs de cette période, ce genre d'ambiguïtés référentielles provient essentiellement des équivoques :

« dont la plupart se forment par les pronoms *relatifs*, *démonstratifs* et *possessifs*; les exemples en sont si fréquents dans nos communs écrivains, qu'il est superflu d'en donner; néanmoins comme ils font mieux entendre les choses, j'en donnerai un de chacun; du *relatif* comme *c'est le fils de cette femme, qui a fait tant de mal*. On ne sait si ce *qui*, se rapporte à *fils*, ou à *femme*, de sorte que si l'on veut qu'il se rapporte au *fils*, il faut mettre *lequel*, au lieu de *qui* afin que le genre masculin ôte l'équivoque [...]. Aux *possessifs*, comme *il a toujours aimé cette personne au milieu de son adversité*. Ce *son* est équivoque; car on ne sait s'il se rapporte à *cette personne* ou à *il, qui est celui qui a aimé*. Quel remède? Il faut donner un autre tour à la phrase ou la changer. Aux *démonstratifs* comme dans cet exemple tiré d'un célèbre auteur écrivant pour une femme, *ce sont deux choses que mal aisément les paroles seront capables de vous représenter, toutefois puis qu'à faute de mieux, je suis contrainte de les employer, vous me ferez s'il vous plait cet honneur de les en croire et vous assurer Monsieur, qu'entre celles que votre bienveillance a par le passé jamais obligées et qu'elle obligera jamais à l'avenir, il n'y en a pas une à qui je ne*

me face avec raison céder la gloire d'être votre bien humble servante. Qui ne voit que ces mots qu'entre celles, font une équivoque notable, et qu'il n'y a personne qui ne les entendit des paroles dont il a toujours parlé auparavant et néanmoins elles ne s'entendent de rien moins que de cela, mais des personnes. C'est pourquoi il faut dire qu'entre les personnes » (Vaugelas, *Remarques sur la langue française*, 1647, p. 585).

Ces normes établies par les remarqueurs de la période classique ne font que multiplier davantage la liberté fonctionnelle des pronoms anaphoriques. De ce fait, le principe de proximité s'avère insuffisant pour localiser l'antécédent d'une expression référentielle pronominale. Un même pronom est susceptible de reprendre plusieurs antécédents présents dans le même énoncé. Les exemples mentionnés ci-dessous témoignent à ce titre de l'insuffisance de l'approche textuelle de l'anaphore.

1-*Elle* (Mme de Clèves) était néanmoins exposée au milieu de la cour; elle allait tous les jours chez les reines et chez *Madame*. Tout ce qu'il y avait d'hommes jeunes et galants la voyait chez *elle* et chez le duc de Nevers, son beau-frère, dont la maison était ouverte à tout le monde (Mme de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, p. 273, 1678).

2-Je rends *au public* ce qu'il m'a prêté; j'ai emprunté de *lui* la matière de *cet ouvrage*: il est juste que, l'ayant achevé avec toute l'attention dont je suis capable, et qu'il mérite de moi, je *lui* en fasse la restitution. Il peut regarder avec plaisir ce portrait que j'ai fait de *lui* d'après nature, et s'il se connaît quelques uns des défauts que je touche, s'en corriger (La Bruyère, *Caractères*, Préface, 1688).

3-Je trouvai *le régiment de mon père* campé sur l'avenue d'Auxonne avec ordre de travailler devant *lui* à la ligne de circonvallation (Bussy-Rabutin, *Mémoires*, cit. *HLF*, IV, 897, 1693).¹

Dans l'exemple (1), le pronom anaphorique de la troisième personne *elle* peut respectivement référer à *Madame* ou à *elle* qui désigne *Mme de Clèves*. Dans (2), le pronom anaphorique *il* dans *qu'il mérite de moi* est susceptible de référer *au public* ou à *cet ouvrage*, l'antécédent le plus proche. Dans la phrase (3), *lui*, le pronom anaphorique complément peut référer au GN *le régiment de mon père* ou au GN *mon père*.

Dans tous ces exemples, la résolution du rapport anaphorique, fondée uniquement sur le principe de proximité contextuelle de l'antécédent et de son pronom

¹ Dans cet article, nous avons analysé le fonctionnement référentiel des pronoms anaphoriques en nous basant sur un corpus de phrases tirées de la base textuelle *Frantext*. Le choix d'un tel corpus devrait nous permettre de bien cerner le fonctionnement référentiel des anaphores pronominales en général et des pronoms anaphoriques en particulier durant toute la période classique.

anaphorique, n'est pas possible étant donné que le principe de proximité n'est pas toujours appliqué, ni applicable puisque la localisation de l'antécédent est parfois difficile ou impossible à réaliser. Comme le montrent ces différents exemples, la concurrence entre plusieurs référents potentiels comme le GN le plus proche et un autre antécédent plus adéquat d'un point de vue sémantique peut justifier les limites de l'approche textuelle situationnelle. Cette approche textuelle de l'anaphore pronominale ne fait que multiplier les ambiguïtés référentielles dans les textes classiques dans la mesure où il est souvent impossible d'interpréter certains rapports anaphoriques, notamment dans le cadre d'une concurrence référentielle entre plusieurs antécédents.

En français moderne la situation est complètement différente étant donné que la localisation de l'antécédent est généralement facile puisque l'expression référentielle pronominale reprend un antécédent clairement identifiable, généralement l'antécédent le plus proche situé dans le contexte gauche. En effet, les ambiguïtés que présentait la langue classique sont considérées à présent comme des négligences qui ne sont plus admises. Cet écart dans l'usage de la langue entre ces deux périodes a été facilité par le fait qu'en français moderne, les phrases sont beaucoup moins complexes que chez les auteurs classiques. Ce qui explique la netteté dans la représentation pronominale. C'est dans ce sens également que les travaux de Keenan et Comrie sur la hiérarchie d'accessibilité des groupes nominaux relativisés (1977) s'inscrivent. Edward Keenan et Bernard Comrie ont montré que suivant les langues, les différentes positions syntaxiques que les syntagmes nominaux peuvent occuper dans une phrase présentent un degré d'accessibilité variable lors du processus de relativisation. Dans ce cadre, toutes les fonctions syntaxiques du nom ne peuvent pas être également assurées par le pronom introducteur. C'est ainsi que, selon l'échelle d'accessibilité établie par Keenan et Comrie, les syntagmes nominaux occupant la position de sujet sont relativisés plus souvent que ceux qui occupent d'autres positions régies par le verbe : le sujet serait plus facilement relativisé que le complément d'objet direct, le complément d'objet direct plus facilement que le complément d'objet indirect, le complément d'objet indirect plus facilement que le complément circonstanciel...

4-Quand il (Frédéric) arrivait de bonne heure, il le surprenait dans son mauvais lit de sangle, que cachait un lambeau de tapisserie ; car *Pellerin* se couchait tard, fréquentait les théâtres avec assiduité. *Il* était servi par une vieille femme en haillons, dînait à la gargote et vivait sans maîtresse (Faubert, *Education sentimentale*, p. 45).

Dans la phrase (4), le pronom anaphorique de la troisième personne *il* dans *il était servi* anaphorise l'antécédent le plus proche soit *Pellerin*.

Au cas où l'antécédent est un peu éloigné, la phrase est construite de manière à ne laisser aucun doute sur le choix de l'antécédent.

5-*Il* n'éprouve plus aucun trouble. Les globes des lampes recouverts d'une dentelle en papier, envoyaient un jour laiteux et qui attendrissait la couleur des murailles tendues de satin mauve (Flaubert, *Education sentimentale*, p. 54).

Il renvoie à *Frédéric* qui est nommé deux paragraphes plus haut. Cependant, nous ne pouvons confondre cet antécédent avec un autre puisqu'il n'y a pas d'autre nom, dans l'intervalle, susceptible d'être le référent du pronom *il*.

En ce qui concerne le critère de proximité du pronom, nous remarquons que la divergence entre la langue classique et la langue moderne se trouve uniquement dans l'usage de certains écrivains qui sont loin de se conformer à la norme déjà établie, réglant d'une part les rapports anaphoriques ambigus et de l'autre le choix de l'antécédent d'un pronom de reprise.

2- Conflit entre notion de proximité et notion de saillance en français classique

Nous avons déjà signalé que l'approche textuelle présente plusieurs inconvénients dans le processus d'identification du rapport anaphorique. Ces problèmes sont en général relatifs à l'identification du référent d'un pronom anaphorique dans le cadre d'une concurrence référentielle. Dans ce sens et pour parer aux inconvénients de cette approche textuelle situationnelle se met en place une autre approche dite « *mémorielle cognitive* » qui envisage « *le degré de saillance du référent dans la mémoire immédiate des coénonciateurs* » (Fournier, 1998, dans Baudry et Caron, p. 192). De ce fait, ces deux notions peuvent être en revanche complémentaires et il arrive que l'ambiguïté entre plusieurs référents soit levée grâce au critère de proximité de *la source*. Ainsi, les pronoms anaphoriques deviennent « *des anaphoriques de topicalisation* » (Fournier, 1998, dans Baudry et Caron, 192) qui permettent d'ancrer la continuité thématique. L'étude de la cohérence textuelle en situation d'anaphore pronominale envisage ces deux notions comme interdépendantes. Dans ce sens, si le degré de saillance du référent est très important et si à cela s'ajoute le critère de proximité, la cohérence textuelle sera à son apogée et il sera facile de réaliser les calculs inférentiels permettant la référenciation. Notons dans cette même optique que la réussite du calcul inférentiel dans le cadre de l'anaphore pronominale par opposition à la deixis fait du terme de reprise « *une expression qui marque avant tout la continuité avec un référent déjà placé dans le focus alors qu'une expression déictique a précisément pour rôle d'attirer l'attention de l'interlocuteur sur un nouvel objet de référence* » (Kleiber,

Anaphore-deixis : où en sommes-nous, 1991, p. 10). Dans notre corpus, nous avons interprété la saillance d'un référent comme la fréquence avec laquelle ce référent est mentionné dans le contexte précédant le pronom anaphorique. La présence de plusieurs référents concurrentiels pour un même marqueur anaphorique rend souvent difficile tous les calculs inférentiels inhérents aux anaphores.

6-Elle fait, avec le duc de Lorraine, *une entreprise* pour la *délivrance du Roi* son seigneur *dont* le succès paraît infaillible (Bossuet, 1669, *Oraison funèbre de Henriette-Marie de France*, p.138).

7-Le soir, les rois et les reines vinrent souper chez *Mme de Chartres* avec *toute la cour*, où ils furent reçus avec une magnificence admirable (Mme de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, 1678, p. 264).

Nous voyons que l'ambiguïté dans ces deux phrases tient au non-respect de la loi de proximité et plus exactement au fait que cette règle ne suffit pas à garantir la sélection du bon référent, puisque l'interprétation met en concurrence le groupe de mots le plus proche avec un autre GN qui peut, à un autre titre, prétendre au rôle d'antécédent. Dans ce sens, la première phrase (6) met en concurrence deux GN, à savoir *une entreprise* et *la délivrance du Roi* pour un même marqueur anaphorique *dont*. Ce dernier est susceptible de reprendre l'un des deux référents étant donné qu'ils jouissent tous les deux du même degré de saillance. Dans la phrase (7), le pronom anaphorique *où* peut référer respectivement au GN le plus proche *toute la cour* ou à l'antécédent le plus saillant *Mme de Chartres* qui constitue le thème de l'énoncé. Ces phrases restent généralement difficiles à interpréter puisque les deux antécédents présents ont les mêmes caractéristiques sémantiques et morphologiques que le terme de reprise. Dans ce cadre, il s'agit de classer les référents concurrentiels selon leur degré de saillance. La situation est toutefois plus complexe qu'il ne ressort de (6) et de (7). Ainsi, notre corpus contient de nombreux exemples où il y a plus d'un renvoi à un autre référent dans la phrase. En français moderne, la situation est totalement différente étant donné que la présence de deux référents distincts permet de trancher que le pronom anaphorique ne désigne pas nécessairement le référent indiqué par la mention la plus proche.

8-C'était le garçon qu'ils avaient réclamé au poste, l'année dernière. N'ayant pu rendre à *son maître* le carton de dentelles perdu dans la bagarre, *celui-ci* l'avait accusé de vol, menacé des tribunaux ; maintenant, il était commis dans une maison de roulage. Hussonnet, le matin, l'avait rencontré au coin d'une rue... (Flaubert, *L'éducation sentimentale*, cité par Corblin, 1998, 41).

Dans l'énoncé (8), le pronom démonstratif *celui-ci* désigne *le maître du garçon*. Entre la dernière mention de ce référent et le pronom démonstratif *celui-ci* se

trouve un autre référent concurrent *le carton de dentelles* qui présente les mêmes marques de genre et de nombre que le pronom de reprise. Dans cet énoncé, le référent le plus saillant n'est pas l'antécédent le plus proche, mais le référent qui présente une forte accessibilité référentielle, à savoir *le maître du garçon*.

Le conflit entre notion de proximité et notion de saillance tient donc à la concurrence entre la dernière mention du référent et une autre expression référentielle formellement compatible avec le pronom anaphorique. Notons en outre que le succès de la continuité référentielle est lié au succès de chacune des opérations inférentielles effectuées dans chaque *chaîne anaphorique*¹. Dans ce sens, Kleiber (1991) reprend la notion d'échelle d'accessibilité référentielle instaurée par E.-F. Prince (1981) :

« E.-F. Prince fait disparaître directement la distinction anaphore / deixis en termes de connu / nouveau au profit d'une échelle d'accessibilité ou de « familiarité » des référents beaucoup plus riche, qui mène des référents les plus « familiers », à savoir les référents « flambants neufs », en passant d'abord par les *unused*, puis par les inférables » (Kleiber, *Anaphore-deixis : où en sommes-nous*, 1991, 14). [les *unused* est le terme de E.-F. Prince souligné par G. Kleiber et traduit par ce dernier par "inemployé", (1991, 13)]

Il s'agit donc de retenir de cette échelle d'accessibilité que les différents référents saillants peuvent être, tout en ayant cette caractéristique, d'une plus ou moins grande accessibilité. Dans ce sens, un référent saillant de grande accessibilité référentielle sera celui qui sémantiquement est le plus compatible avec le contexte situationnel de l'expression anaphorique. Cependant, en français classique le conflit entre ces deux notions, à savoir la notion de proximité et la notion de saillance construit une ambiguïté interprétative entre deux (ou plusieurs) antécédents possibles, qui peut être levée en faveur de l'un ou de l'autre ou maintenue.

9- Qui considérera que le visage *du prince* fait toute la félicité *du courtisan*, qu'il s'occupe et se remplit pendant toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment... (La Bruyère, *De la cour*, 83, 1691).

¹ La *chaîne anaphorique* est définie selon Chastain, (1975, 204-205) comme : « une suite de termes singuliers apparaissent dans un contexte tel que si l'un d'eux réfère à quelque chose, alors tous les autres réfèrent à cette chose ». Dans ce sens, les chaînes anaphoriques se déroulent en une succession d'expressions anaphoriques dont l'alternance est assurée à travers la notion de coréférence.

10-L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de *la faveur* ; ils y pensent le jour; ils y rêvent la nuit ; ils montent *l'escalier* d'un ministre et ils *en* descendent ; ils sortent de *son antichambre*, et ils y rentrent ; ils n'ont rien à *lui* dire, et ils *lui* parlent (La Bruyère, *De la cour*, 61, 1692).

Dans le premier énoncé (9), le pronom anaphorique de la troisième personne *il* peut référer *au prince* ou *au courtisan*. Il réfère en fait au GN le plus proche, bien que le GN *le prince* ait une meilleur saillance, du fait de son enchâssement dans le groupe sujet et de son trait sémantique / + supérieur / dans la hiérarchie sociale. Dans le deuxième énoncé (10), nous remarquons la présence de plusieurs types de pronoms anaphoriques. Dans ce sens, le pronom adverbial *y* réfère à *la faveur*, *en* à *l'escalier d'un ministre*, *son* à *un ministre*, *y* à *antichambre*. Néanmoins, ce principe de contiguïté est rompu dans *à lui dire, lui parlent* étant donné que les verbes employés demandent un complément animé qu'il faut chercher plus haut et qui ne peut être que *un ministre*.

Tous ces exemples tirés de notre corpus montrent que l'interprétation du rapport anaphorique et l'éviction des ambiguïtés référentielles, sur la base des deux notions largement prônées tout au long de la période classique, restent impossibles à effectuer. Ceci étant, nous nous pencherons à présent sur l'étude de l'ambiguïté référentielle source d'équivoques et de manque de netteté dans les textes classiques.

3. L'interprétation référentielle de l'anaphore pronominale en français classique : rapports anaphoriques ambigus

Commençons par une définition de la notion *d'ambiguïté* :

« Nous restreindrons ce terme à son acception sémantique. Une phrase est ambiguë si elle est susceptible de recevoir plusieurs significations. Cette possibilité provient de deux sources principales : un mot de la phrase est ambigu et a deux sens différents ou plus (ambiguïté lexicale) ; la construction syntaxique de la phrase est ambiguë et elle peut se représenter de différentes façons (ambiguïté syntaxique). On remarquera que dès lors qu'il y a ambiguïté lexicale ou ambiguïté syntaxique, il y a automatiquement ambiguïté sémantique. (...) » (Moeschler et Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, 1994, p. 523).

Tenant compte de cette définition, la notion d'ambiguïté appliquée au domaine des expressions référentielles implique qu'une forme référentielle donne lieu à deux interprétations référentielles possibles. Autrement dit, l'expression anaphorique

pronominale peut désigner deux référents différents et a de ce fait un impact sur l'interprétation de la phrase dans sa totalité. Cette caractéristique de la référence pronominale en français classique pose certainement un grand problème quant au choix du référent auquel le locuteur avait l'intention de renvoyer. Ceci étant, l'interprétation de l'expression et de la phrase s'avère incertaine ou même obscure. En français classique, l'ambiguïté référentielle résulte généralement de la présence de plusieurs GN susceptibles d'être pris comme antécédents pour le même marqueur anaphorique. De ce fait, l'ambiguïté référentielle n'est pas formelle, mais virtuelle et elle peut être levée ou maintenue.

11-*La cour* n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, et suppléent au mérite. *Ils* savent entrer et sortir ; *ils* se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point ; *ils* plaisent à force de se taire (La Bruyère, *Caractères, De la Cour*, 83, 1691).

12-*La paresse, l'indolence et l'oisiveté*, vices si naturels aux enfants, disparaissent dans *leurs* jeux, où *ils* sont appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie (La Bruyère, *De l'homme*, 55, 1689).

Dans la première phrase (11), le pronom relatif *qui* construit avec une préposition, est susceptible en français classique de reprendre un GN inanimé, en l'occurrence *la cour* ou un GN animé, *un certain nombre de gens*. Dans cette phrase, ce terme de reprise réfère clairement au GN *un certain nombre de gens* qui est à la fois l'antécédent le plus proche et le topique¹ de l'énoncé. Le GN *la cour* n'accède pas à la saillance malgré sa fonction de sujet syntaxique, puisqu'il est interprétable en tant que localisation : *à la cour, il y a un certain nombre de gens en qui...*

Dans la deuxième phrase (12), le déterminant possessif *leurs* peut référer aux GN coordonnés sujets (les jeux de *la paresse, l'indolence et l'oisiveté*) ou *aux enfants*, le GN le plus proche et le topique du fragment étant donné que les fragments 50 à 59 *Des Caractères* de La Bruyère sont consacrés *aux enfants*.

En français classique, l'ambiguïté référentielle est encore due au conflit entre les deux notions de proximité et de saillance. Dans ce sens, les grammairiens classiques se sont penchés sur l'étude des différentes ambiguïtés liées en général à la référence pronominale et en particulier à l'interprétation de l'anaphore

¹ *Le topique* est envisagé comme le thème dont on parle, notion exprimée par Lambrecht (1994). Selon cette approche, le topique constitue une partie de la structure informationnelle de l'énoncé qui est elle-même une composante de la langue. Par ailleurs, nous nous intéressons particulièrement à l'ordre des éléments dans la structure informationnelle, autrement dit, à la place qu'occupe le topique dans l'énoncé et à son rapport avec le terme de reprise y présent.

pronominale et leur tort a été de surestimer la pertinence du principe de proximité entre l'anaphorique et l'anaphorisé comme critère exclusif du recrutement de l'antécédent, ce qui est manifestement démenti par l'usage. Autrement dit, la seule conception purement textuelle régie par le principe de proximité multiplie indûment les ambiguïtés référentielles et rend difficile l'interprétation du rapport anaphorique. Il s'avère important de signaler que le conflit entre ces deux notions construit une ambiguïté interprétative entre deux ou plusieurs antécédents possibles, qui peut être levée en faveur de l'un ou l'autre ou maintenue.

13-Il parut alors une beauté à la cour (...). *Elle* était de la même maison que le vidame de Chartres et une des plus grandes héritières de France. *Son père* était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de *Mme de Chartres sa femme*, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu *son* mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. (Mme de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, 1678, 260).

Dans la phrase (13), les pronoms anaphoriques réfèrent strictement au GN contigu désigné par le pronom personnel de la troisième personne *elle*. En outre, les déterminants possessifs sont coréférentiels étant donné qu'ils réfèrent non pas à *Mme de Chartres sa femme* mais à *Mme de Chartres sa mère*.

14-*Le berger* n'y peut résister ; (...) *Tout le spectacle* se passe sans qu'*il* y donne la moindre attention ; mais *il* se plaint qu'*il* est court parce qu'en finissant *il* le sépare de son adorable bergère (Molière, *Le Malade imaginaire*, II, 5, 1673).

Dans l'énoncé (14), les pronoms anaphoriques dans *il se plaint qu'il est court* réfèrent respectivement au *berger* et au *spectacle* sans aucune ambiguïté référentielle.

Comme pour l'interprétation du rapport anaphorique par la prédominance du principe de proximité, le pronom anaphorique peut être rattaché à l'antécédent le plus saillant dans l'énoncé. De ce fait, l'interprétation n'assigne pas au pronom le référent le plus proche mais le référent jugé saillant.

15-Il était difficile de voir *Mme de Clèves* pour la première fois sans avoir un grand étonnement. *M. de Nemours* fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand *ils* commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. *Le roi et les reines* se souvinrent qu'*ils* ne s'étaient jamais vus, et

trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. *Ils* les appelèrent quand *ils* eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne (Mme de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, 1678, 274).

Dans l'énoncé (15), les deux pronoms anaphoriques *ils* dans *ils ne s'étaient jamais vus* et *ils les appelèrent quand ils eurent fini...*, ne sont pas coréférentiels étant donné que le premier réfère à *M. de Nemours* et à *Mme de Clèves* alors que le second anaphorise *le roi et les reines*.

16-Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans *l'homme* un véritable bonheur, dont il ne *lui* reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'*il* essaie inutilement de remplir de tout ce qui *l'*environne, recherchant des choses absentes le secours qu'*il* n'obtient pas des présentes, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.

Lui seul et *son* véritable bien. Et depuis qu'*il* l'a quitté, c'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de *lui* en tenir la place (Pascal, *Pensées*, 181, 1658).

Dans le premier paragraphe les pronoms anaphoriques sont tous coréférentiels étant donné qu'ils réfèrent tous au même antécédent, à savoir *l'homme*. Néanmoins, la fin du paragraphe introduit un nouveau référent *Dieu* et la séquence *depuis qu'il l'a quitté* est ainsi ambiguë dans la mesure où le pronom personnel de la troisième personne *il* peut référer à *Dieu* ou à *l'homme*.

Tout au long de la période classique, l'attention des grammairiens du XVII^{ème} siècle s'est particulièrement portée sur le rapport entre le pronom anaphorique et son antécédent. Ces derniers exigent que la relation entre le pronom et l'antécédent soit nette et claire. Cependant et malgré les règles énoncées par les grammairiens, les écrivains classiques ne respectent pas dans leurs textes la règle la plus élémentaire, celle de l'accord du pronom anaphorique avec son antécédent. Dans ce sens, ce type de déviation qui interrompt le processus de référenciation crée des rapports anaphoriques ambigus. En français classique, l'accord du pronom avec son antécédent se fait par syllepse. Autrement dit, l'accord entre l'anaphorique et l'anaphorisé n'est pas grammatical mais conceptuel. En français moderne, ce type d'accord n'est pas conceptuel, mais grammatical. Le pronom anaphorique se rapporte à un antécédent ayant les mêmes caractéristiques morphologiques. Commençons notre analyse de ce phénomène d'ambiguïté référentielle par la syllepse du genre, qui crée en français classique un décalage entre le mot anaphorisé et le terme anaphorique.

17-C'est à vous non à moi, que *sa main* est donné. Je vous *le* cède tout, comme à ma sœur. (Molière, *Les Femmes Savantes*, 1089-1090).

18-Vous en vouliez beaucoup à *cette pauvre cour*.
Et son malheur est grand de voir que chaque jour
Vous autres, beaux esprits, vous déclamez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle
Et, sur son méchant goût lui faisait son procès
N'accusiez que *lui* seul de vos méchants succès (Molière, *Les Femmes savantes*, v 1331-1336).

Dans la première phrase (17), le pronom anaphorique complément *le* reprend l'antécédent *sa main*, mais il s'accorde par syllepse avec celui à qui appartient cette main : *Trissotin*. Dans la deuxième phrase (18), le GN *cette pauvre cour* est repris par le pronom personnel *lui*. Cette reprise est due au fait que le locuteur identifie *la cour* à un homme. Dans cette phrase, l'équivoque se manifeste dans le fait que le lecteur pense que les pronoms *elle* et *lui* ne représentent pas la même chose, ce qui ne facilite pas la compréhension de l'énoncé.

Ce type d'accord était courant en ancien et moyen français. Cependant, en français classique il était considéré comme une source d'ambiguïté. Mais contrairement aux consignes établies par les grammairiens, l'accord par syllepse : « était considéré comme une élégance » (Brunot et Bruneau, *Précis de grammaire historique de la langue française*, 1956, p. 286).

Comme pour la syllepse de genre, l'accord du pronom anaphorique avec son antécédent se fait aussi par syllepse de nombre. Ce type d'emploi consiste à reprendre un groupe nominal singulier qui désigne un groupe de personnes.

19-Vous laisserez sans honte immoler votre fille. Aux folles visions qui tiennent *la famille*. Et de tout votre bien revêtir un nigaud. Pour six mots de latins qu'il *leur* fait sonner haut (Molière, *Les Femmes Savantes*, 687-690).

Dans cet exemple, le pronom anaphorique *leur*, pluriel, anaphorise le GN *la famille* qui est un nom collectif singulier. Ce phénomène est très usuel en français moderne aussi. Dans ce sens, Brunot signale qu' : « on voit des grammairiens aller jusqu'à prétendre que *il*, *lui* au singulier, ne peuvent pas représenter les noms collectifs *Assemblée*, *Conclave*, etc. » (Brunot, *Histoire de la langue française*, 1996, p. 890).

Ce type d'accord est considéré comme source d'équivoques en français classique dans la mesure où le choix de l'antécédent n'est pas évident pour le lecteur des

textes classiques. Suite à la norme établie en français classique, selon laquelle l'accord entre le pronom anaphorique et son antécédent doit être grammatical et non conceptuel, il n'est pas admis en français moderne que l'accord entre l'anaphorique et l'anaphorisé soit conceptuel et non grammatical.

20-*La foule* oscilla, et, se pressant contre la porte de la cour qui était fermée, *elle* empêche le professeur d'aller plus loin (Flaubert, *L'Education sentimentale*, p. 35).

Dans cette phrase, l'accord est grammatical étant donné que le pronom personnel de la troisième personne *elle* anaphorise le nom collectif féminin, singulier *la foule*. En français moderne, le pronom anaphorique représentant prend les marques morphologiques de genre et de nombre du mot qu'il représente.

Conclusion

Ce bref survol du fonctionnement référentiel des pronoms anaphoriques en français classique nous a permis de constater qu'il y a, tout d'abord, un grand écart entre la référence pronominale au XVII^{ème} siècle et la référence pronominale en français moderne. Ensuite, cette étude était pour nous une occasion pour mieux cerner le processus référentiel tel qu'il était conçu en français classique. Nous avons pu constater que certains rapports anaphoriques sont difficiles à interpréter étant donné qu'il n'est pas toujours évident de déterminer la source ou bien l'antécédent. Enfin, nous avons passé en revue les différents facteurs qui multiplient indûment les cas d'ambiguïté référentielle en français classique. Ces derniers sont produits par la concurrence entre plusieurs antécédents pour un même pronom anaphorique. Dans ce sens, il s'avère difficile de faire le bon choix entre les différents antécédents concurrents. Les ambiguïtés référentielles dans les textes classiques sont dues également au contraste entre les deux approches utilisées lors de l'interprétation du rapport anaphorique. Autrement dit, le conflit entre le principe de proximité et le principe de saillance du référent. S'agit-il de rattacher le pronom anaphorique à l'antécédent le plus proche ou celui qui est plus saillant et présent dans la mémoire immédiate du locuteur? L'application de ces deux notions rend certains énoncés ambigus et le plus souvent ces derniers résistent définitivement à la désambiguïsation. En français moderne, la situation est totalement différente puisque le pronom anaphorique se rattache généralement à l'antécédent le plus proche, situé dans le contexte gauche. Nous avons terminé notre travail par un autre type d'ambiguïté référentielle généré par l'accord par syllepse (de genre et de nombre) du pronom anaphorique avec son antécédent. En français moderne et contrairement au français classique, l'accord de l'anaphorique avec l'anaphorisé est grammatical et non conceptuel. Autrement dit, le pronom

anaphorique doit avoir les mêmes marques de genre et de nombre que son antécédent.

Bibliographie

- Baudry, J., Caron P., 1998, *Problèmes de cohésion syntaxique de 1550 à 1720*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- Brunot, F., 1966, *Histoire de la langue française*, T.IV, Paris, Armand Colin.
- Demol, A., 2010, *Les pronoms anaphoriques il et celui-ci*, Bruxelles, Editions Duculot.
- Keenan, E. et Comrie, B., 1977, Noun phrase *accessibility and universal grammar*, *Linguistic Inquiry*, 8, pp. 63-99.
- Kleiber, G., 1991, « Anaphore-deixis : où en sommes-nous? » : *L'information grammaticale* 5.
- Kleiber, G., 1994, *Anaphores et pronoms*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- La Bruyère, 1976, *Les Caractères*, éd. De R. Garapon, Paris, Garnier.
- Lambrecht, K., 1994, Information Structure and Sentence Form: topic, focus and the mental representations of discourse referents. *Cambridge Studies in Linguistics* 71. Cambridge University Press.
- Mme de Lafayette, 1989, La Princesse de Clèves, in *Romans et nouvelles*, éd. A. Niderst, Paris, Bordas, classiques Garnier.
- Moeschler, J. et Reboul, A., 1994, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Editions du Seuil.
- Pascal, B., 1991, *Les Pensées*, éd. de P. Sellier, Paris, Bordas, classiques Garnier.
- Reboul, A., 1989, « Résolution de l'anaphore pronominale : sémantique et/ou pragmatique » : *Cahiers de Linguistique Française*.
- Reboul, A., 1994, « L'anaphore pronominale : le problème de l'attribution des référents » : *J. Moeschler et al. (Éds) Langage et pertinence*. Nancy : Presses universitaires de Nancy.
- Vaugelas, C., Favre De, 1647, *Remarques sur la langue française*, Paris, Vve Jean Camusat et Pierre Le Petit, édition De J. Streicher, Paris, Droz, 1934.

ENONCIATION ET CONSTRUCTIONS DISLOQUÉES EN WOLOF¹²

Abstract: *Dislocated constructions are very common in Wolof. They have drawn the attention of researchers working on the syntactic aspects of the language. The studies and analyses on that issue are carried far well. The outstanding terminological discrepancies are due mainly to the diversity of adopted theoretical approaches. Besides, a coherent and evolving trend may be generally observed in this respect. This article aims at revisiting critically the main approaches underlining that evolution. The different arguments and reflections throughout are means allowing a better integration of the data provided by the language as linguistically relevant objects to theoretical analyses.*

Key words : *dislocated constructions, enunciation,, generativism, morphosyntaxe, operation, pragmatics, predication, semantism , thème, thematisation, wolof.*

Liste des abréviations: **adv.** : adverbe; **antér.** : antériorité; **cl.** : classificateur; **déf** : défini; **démo.** : démonstratif; **déter.** déterminant/tif; **éloi.** : éloigné; **globt.** : globalité; **focv.** : focalisation du verbe; **indef.** : indéfini; **inst** : insistance; **intérg.** : interrogatif; **nég.** : négatif; **NP** : nom propre; **pft** : parfait; **poss.** : possessif; **pl** : pluriel; **prdf.** : prädicatif; **prox.** : proximité; **prst.** : présentatif; **reltf** : relatif; **sg.** : singulier; **1, 2, 3** : personnes.

Introduction

En wolof, et surtout à l'oral, il est fréquent que le locuteur ait recours à des opérations linguistiques dont le but est de briser la linéarité du discours. Il s'agit principalement de la thématization et de la focalisation. Ces deux procédés sont souvent confondus parce qu'ils visent le même objectif, à savoir la mise en valeur, dite aussi mise en relief ou mise en vedette, d'un constituant de l'énoncé par rapport au reste. Souvent juxtaposés dans le même ordre linéaire, thématization et focalisation se caractérisent généralement par la transposition en début d'énoncé de l'élément sur lequel elles portent et dont la tête d'énoncé n'est pas habituellement

¹ **Mamadou CISSÉ**, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal.
mamadoucisse@hotmail.com

²Cette analyse critique s'est nourrie des lectures critiques, des commentaires et suggestions de collègues qui ont eu l'amabilité de la relire. Nous leur exprimons ici toute notre gratitude pour les débats autour de la question et pour leurs enrichissantes contributions sans lesquelles cet article n'aurait pas abouti.

Le wolof est une langue du sous-groupe Niger-Congo de la famille ouest-atlantique. Il est la première langue véhiculaire du Sénégal (plus de 80 % de la population estimée à presque 13 millions). Il a le statut de langue nationale en Gambie en Mauritanie. Par ailleurs, Il est très répandu dans la diaspora sénégalaise à travers le monde.

la place. Cependant, la thématization reste moins intégrée à l'énoncé que ne l'est la focalisation. C'est ce qui permet justement d'aligner plusieurs thèmes sur une même lancée énonciative mais pas plus d'un seul focus.

L'étude des phénomènes de mise en valeur sont à la mode depuis une dizaine d'années. La terminologie est encore fluctuante : thématization (terminologie française) ou topicalisation (terminologie anglo-saxonne) et/ou corrélation sujet commentaire, connu et inconnu, information ancienne et l'information nouvelle... D'ailleurs, dans beaucoup de langues, une information nouvelle ne peut être en position initiale. Mais cette réalité est loin d'être universelle.

Cependant au-delà de ce flou terminologique, les faits ne sont pas toujours clairs parce qu'ils relèvent de niveaux différents mais pas séparés. Chaque domaine apporte un éclairage différent sur la même construction. La thématization n'est pas du ressort de l'analyse morphosyntaxique bien que les points de vue soient étroitement liés. Même si on l'a considéré sous l'angle formel, le thème concerne d'abord des relations de sens. Nous adopterons pour cette étude le terme de thématization.

Thème et thématization

La notion de thème est un terme ambigu en linguistique. Elle est reliée à divers niveaux d'analyse qui vont de la phrase au texte, de la syntaxe à la pragmatique. Ces emplois sont multiples et pas toujours compatibles. Dans une langue comme le japonais, le thème est grammaticalement marqué par la particule *wa* (quant à, en ce qui concerne). La notion de thème a été longtemps ignorée dans la tradition grammaticale française. M. A. K Halliday (1967), M. A. K Halliday et R. Hassan (1976) ont contribué à la prise en compte de l'opposition thème/rhème comme un des universaux du langage

Quant à la thématization, c'est une stratégie communicative que l'on utilise dans le discours pour mettre en évidence des participants ou une situation donnée dans le discours. Elle a fait l'objet de grands débats avec l'école de Prague, depuis les réflexions de Halliday (1967), et de Frie (1983) et sous diverses optiques. Elle implique un procédé de manipulation de la conversation qui recourt à des moyens incluant l'anaphore, l'usage de lexèmes coréférentiels, de répétition de lexème pour garder la cohésion dans l'énoncé. Conçue comme telle, la thématization est difficilement identifiable sur une base syntaxique.

En wolof, elle est marquée par la dislocation en tête d'énoncé d'un constituant nominal pris comme thème (ce à propos de qui ou de quoi on va dire quelque chose et dont la suite (ce qu'on en dit) constitue le propos ou le commentaire. Rappelons que la phrase verbale de base wolof est de structure canonique **SVO**. Cependant l'ordre linéaire des constituants et leurs relations grammaticales ne permettent pas toujours d'identifier le thème. C'est pourquoi les énoncés constitués en thème-commentaire sont souvent caractérisés par la présence d'une pause à l'oral ou

d'une virgule à l'écrit, qui suit l'élément thématifié. La pause exige alors de couper l'énoncé en deux, privant ainsi le thème de tout rapport syntaxique avec le reste de l'énoncé. Les seules marques permettant de rétablir ce rapport syntaxique sont, soit l'intonation montante sur le plan prosodique, soit la reprise pronomiale du constituant thématifié. Sur le plan syntaxique, le dit pronom de reprise doit être coréférentiel avec l'élément thématifié (à l'intérieur du thème). C'est ainsi que le thème peut être isolé du reste de l'énoncé sans aucune incidence syntaxique.

Exemples :

Yéen nag, dangéen bon (2pl insist, focv+2pl être mauvais). *Quant à vous, vous êtes mauvais.*

Dangéen bon (focv+2pl être mauvais) *Vous êtes mauvais.*

Fas yi nga jënd, gaaw nañu (cheval cl+ prox 2sg acheter être rapide pft+3 pl). *Les chevaux que tu as achetés sont rapides.*

Gaaw nañu (être rapide pft+3 pl). *Ils sont rapides.*

Thème, sujet et agent

La notion de thème est souvent confondue avec celle de sujet. En effet, sur la seule base syntaxique, il est difficile d'identifier l'élément thématifié. Cela est dû à l'ambiguïté du terme sujet qui est une relation grammaticale ou logique entre un argument et une proposition.

L'organisation de l'énoncé se fait sur trois niveaux différents et concomitants dont il convient de tenir compte : **1)** le niveau **morphosyntaxique** dont relève la notion de sujet, **2)** le niveau **sémantico-référentiel** dont relève la notion d'agent et, **3)** le niveau **énonciatif** dont relève la notion de thème. Dans le niveau énonciatif d'autres paramètres tels que le contexte discursif dans lequel s'inscrit la phrase, la visée communicative de l'énonciateur et les savoirs partagés avec l'interlocuteur sont des réalités qui entrent en ligne de compte.

Ce qui en morphosyntaxe fonctionne comme sujet du prédicat, est agent du point de vue sémantico-référentiel et thème du point de vue énonciatif. C'est pourquoi, l'intonation est un critère essentiel pour identifier les énoncés qui contiennent un thème. Il existe donc une triple correspondance entre le sujet, le rôle sémantique de l'agent et le thème. C'est un même fait vu sous différents éclairages. Mais on ne peut comparer le thème avec une catégorie grammaticale telle que le sujet, même s'il y a, par ailleurs, imbrication entre les deux, au niveau du discours et à la lumière des importantes opérations grammaticales qu'il implique. En résumé, la thématification concerne d'abord des termes en relation sémantique. Ce qui explique la réticence de la grammaire générative à reconnaître le bien fondé du rôle sémantique dans les théories linguistiques.

Caractérisation formelle du thème

La thématisation se caractérise par la dislocation en tête d'énoncé d'un terme qui est le thème, dont le reste de l'énoncé est le commentaire. Elle concerne aussi des termes en relation syntaxique. En effet, on y fait intervenir un pronom en coréférentialité avec le thème.

Exemples :

Enoncé non-thématisé

1-Muus mi moo lekk jën wi (chat cl+prox 3sg+foc manger poisson cl+prox)
C'est le chat qui a mangé le poisson.

Enoncés thématisés

2-Muus mi, moom, moo lekk jën wi (chat cl+prox 3sg, 3sg+foc manger poisson cl+prox)

Le chat, c'est lui qui a mangé le poisson.

3-Jën wi, muus mi moo **ko** lekk (poisson cl+prox chat cl+prox 3sg+foc 3sg manger)

Le poisson, c'est le chat qui l'a mangé.

La seule marque qu'il est plus ou moins possible de prendre en compte, est celle de l'intonation sur le plan prosodique et de la reprise pronominale pour le thème en fonction objet sur le plan syntaxique. Au niveau énonciatif donc rien ne peut se décider sans la tournure intonative.

Coexistence de plusieurs thèmes

Plusieurs thèmes peuvent apparaître dans un même énoncé. Ces énoncés dans lesquels plusieurs thèmes se suivent et s'imbriquent sont fréquents en wolof. Cette opération fait du thème une rampe de lancement pour le propos suivant. Elle place d'abord les éléments qu'elle veut mettre en évidence avant de poser ce qu'ils veulent dire. Dans de pareils cas, le pronom de rappel signale la fonction qu'occupe le constituant thématisé au sein du commentaire.

Exemples :

4-Omar, nijaayam, xaritam ak sërĩñam, nëwuñu keroog (NP, oncle+poss3sing ami+poss3sing avec marabout+ poss3sing venir+nég+3per pl 3 pl ce jour-là).

(Ni)Omar, (ni) son oncle, son ami et son marabout ne sont venus ce jour-là.

5-Nit ki, sa liggéey ay sa sag, sa ngëm di sa wéeruwaay (être humain cl+déf Poss2sing+sing foc+prdf poss2sing. honneur poss2sing foi prdf poss 2sing référence)

La personne, c'est son travail qui est son honneur et sa foi sa référence.

6-Bépp dëkku sàmm su ne, war naa fay lempo (cl+glob village+connecti berger cl+reltf être, devoir pft +prdf payer impôts).

Tout village de bergers doit s'acquitter de l'impôt.

L'ordre d'occurrence des constituants est déterminé par les priorités d'argumentation du locuteur.

On observe que l'élément thématisé n'est pas soumis aux contraintes de la négation et de l'interrogation parce qu'il se trouve hors du champ assertif, la négation et l'interrogation ne pouvant être opérationnelles que dans le champ prédicatif.

Thème et ordre des constituants

Les expressions thématiques se trouvent en position initiale et sont donc accentuées. Puisqu'elles ont une fonction première d'annoncer un nouveau thème ou de marquer un changement de thème, il est, cognitivement parlant, plus important pour elles de se trouver en début ou de préférence avant la phrase qui exprime l'information à propos de leurs référents.

Exemples :

7-Waa ji, dafa dof ! (gars cl+prox focv être fou) *Le gars, il est fou !*

8-Sama jabar, sopp na ma ko lool (poss 1 sing épouse adorer pft+1 sing 3 sing adv). *Mon épouse, je l'adore beaucoup.*

La dislocation à droite

La configuration du « thème d'abord » peut être bouleversée. En effet, le thème lexical peut être détaché à droite, c'est-à-dire après la proposition contenant l'information sur le référent du thème. Dite anti-thème, cette opération est aussi dénommée dislocation à droite, « extraposition », « right detachment », « constituant postprédicatif », ou « tail topic », selon les terminologies adoptées.

Exemples:

9-Gune gile, soxor na ba dof, (enfant cl+démo+prox méchant+pft jusqu'à fou) *Cet enfant est méchant à la folie.*

10-Soxor na ba dof, gune gile (méchant+pft jusqu'à fou, enfant cl+démo+prox) *Il est méchant à la folie, cet enfant.*

11-Mu ngi tàkk, janq bi (3 sing prst briller jeune fille cl+déf) *Elle brille, la jeune fille.*

12-Janq bi, mu ngi tàkk (jeune fille cl+déf 3 sing prst briller) *La jeune fille, elle brille.*

13-Sa mbubb mi, rafet na (poss3sg boubou cl+prox être beau pft,) *Ton boubou, il est beau.*

14-Rafet na, sa mbubb mi (être beau pft, poss3sg boubou cl+prox) *Il est beau, ton boubou.*

On notera que l'entité disloquée à droite n'est pas accentuée, l'objectif étant de demander à l'interlocuteur de suspendre ce « à propos de quoi » l'énoncé est fait. Comparable à une pyramide renversée cette construction fait précéder le commentaire de son sujet. Le sujet est repris par un pronom qui remplit la fonction syntaxique de sujet.

Exemple :

15-Omar, moom, dem na démb (NP 3 sing, partir pft+3prs sing hier). *Quant à Omar, il est parti hier.*

Dans cet exemple, on remarquera que le pronom tonique *moom* « lui » conforte l'élément thématifié, c'est-à-dire, Omar.

Les fonctions pouvant être thématifiées

Les fonctions qui peuvent être thématifiées sont le sujet et le complément. Le complément peut être une proposition antéposée à l'énoncé prédicatif. Il peut être un nom ou un groupe nominal.

Le sujet

Le sujet est repris, après une pause, par un pronom ou un prédicatif verbal qui remplit la fonction sujet dans le reste de l'énoncé.

Exemples :

16-Xar yii de, sonn nañu lool (mouton cl+dém prox inst être fatigué pft très) *Quant à ces moutons, ils sont très fatigués.*

17-Nit ñi ma gis, xam nañu luy jàmm tey (être humain cl+pl+prox 1sg voir savoir pft+1 pl cl+reltf+prdf paix aujourd'hui).

Les gens que j'ai vues, (elles) savent ce qu'est la paix aujourd'hui.

Le complément

Il peut être un complément d'objet ou un circonstant.

Le complément d'objet

Le complément d'objet est placé en tête d'énoncé et repris par un pronom dans le reste de la prédication. Ainsi la cohérence de la phrase est maintenue.

18-Ceeb bi, lekk na ko (riz cl+prox manger 3 sg pft 3 sing)

Le riz, il l'a mangé.

19-Seen génn bi, neexu nu (poss 3 pl sortie plaire+nég 1 pl)

Votre sortie, (elle) ne nous plaît pas.

Les propositions subordonnées occupent la même place que les groupes nominaux de même fonction. Elles peuvent être thématiques par les mêmes procédés.

Exemple :

20-Bu la gisoon, lépp sotti (si 2 sing voir+passé, cl+globt arranger)

S'il t'avait vu, tout aurait été arrangé.

Il arrive que le nominal en fonction de complément d'objet ne soit pas repris par un pronom de rappel. Dans de pareils cas, rien, au niveau énonciatif, ne peut se décider sans la tournure intonative. Car si l'un des deux arguments de l'énoncé en thème est non marqué, l'autre l'est à cause de la pause à l'oral qui est signalée par une virgule à l'écrit. L'intonation est donc un critère essentiel dans les énoncés qui contiennent un thème.

Exemples:

21-Mbiskit, ma jaay (biscuit1sg vendre) *Biscuit, que je vende.*

22-Ceeb, mu lekk; meew, nga naan (riz 3sg manger lait 2sg boire)

(Littéralement du riz, il mange; du lait tu bois). Il mange du riz ; tu bois du lait.

Le circonstant

Le circonstant peut être un nom, un syntagme nominal ou une proposition entière. Il émane des champs sémantiques de temps ou de lieu. En wolof, le circonstant n'est pas repris par un pronom de rappel dans le reste du prédicat parce qu'il est mobile bien que son point d'incidence sémantique soit fixe, quelle que soit sa position c'est toujours sémantiquement un circonstant. Il dépend le plus souvent du centre prédicatif de l'énoncé et son autonomie facilite ce genre de rapport.

23-Tey, nga dee ! (aujourd'hui, 2sing+pft mourir)

Aujourd'hui, tu vas mourir

24-Daaw ca genn guddig nawet, la réeroon (l'année dernière en cl+unicité nuit hivernage foc s'égarer+passé)

L'année dernière, (c'était) en une nuit d'hivernage, qu'il s'était égaré.

Les propositions subordonnées de temps, d'hypothèse et de concession sont très souvent thématiques.

25-Guddi, bopp yépp ay ñuul (nuit tête cl+globt foc+prdf noir)

La nuit, toutes les têtes sont noires.

26-Su bëccëgee, lépp leer (si faire jour+antér, cl+glob être clair)

Quand il fera jour, tout sera clair.

27-Segam moom nga xam, wóolu ko (puisque 3 sing r sing +pft connaître, faire confiance 3 sing)

Puisque, c'est lui que te connais, fais-lui confiance.

Le circonstant est le terme le plus périphérique du centre prédicatif, il peut donc se déplacer en tête d'énoncé et avant le sujet, comme tous les autonomes d'ailleurs.

28-Tey, Omar wax na leen seen bopp dëgg (aujourd'hui, NP dire 3 pft pl poss 3 pl tête vraiment)

Aujourd'hui, Omar leur a dit (eux-mêmes) qui ils étaient vraiment.

29-Omar wax na leen seen bopp, **tey** (NP dire 3 pft 3 pl poss 3 pl tête)

Omar leur a dit qui ils étaient, aujourd'hui.

Valeurs d'emploi du thème

Le thème peut avoir plusieurs sens. Il permet d'abord de définir la rampe de lancement extra-linguistique de la prédication dans l'énoncé. Il permet ensuite de camper les décors et à introduire ce qui va être dit, ce dont il est question dans l'énoncé.

Exemples :

30-Gone gi, moo rey gaynde gi (enfant cl+prox 3 prs sing+foc tuer lion cl+prox)

L'enfant c'est lui qui a tué le lion.

31-Samba, moom, du génn guddi, (NP, 3 sing, prdif+nég sortir nuit)

Samba, lui, ne sort jamais la nuit.

L'emploi de la thématization est très fréquent dans le discours direct, notamment dans les contes et récits, où l'identification des protagonistes est très importante pour comprendre le cours du récit. Dans les récits comme dans les chants, le performateur place d'abord les éléments importants qu'il veut mettre en évidence avant de poser ce qu'il veut dire : *yëkkati* (montée) et *daaneel* (chute)

Exemple :

32-Xale yi, ginaar gi, janq bi moo leen ko may (enfant cl+prox poule cl+prox jeune fille cl+pro 3 sing+foc 3 pl 3 sing offrir). *Les enfants, la poule, c'est la jeune fille qui la leur a offerte.*

Seulement, dans le discours direct, le thème n'est plus en tête d'énoncé

Exemple :

33-Sëriñ bi nee na, naaféq du dugg àjjana (marabout cl+prox dire pft, hypocrite prdf+nég entrer paradis)

Le marabout dit que l'hypocrite n'entrera pas au paradis.

L'étude des phénomènes de mise en valeur sont à la mode depuis une dizaine d'années. La terminologie est encore fluctuante. De plus au-delà de ce flou terminologique, les faits ne sont pas toujours clairs parce qu'ils relèvent de niveaux différents mais pas séparés. Chaque domaine apporte un éclairage différent sur la même construction. La thématization n'est pas du ressort de l'analyse morphosyntaxique bien que des points de vue soient étroitement liés. Même perçu sous l'angle formel, le thème concerne d'abord des relations sémantiques.

Remarques :

L'analyse de la structure de l'information diffère de l'analyse syntaxique. La relation de sujet et la relation de prédicat sont vues comme des propriétés non pas logiques, mais pragmatiques dans la phrase. L'étiquette thème /commentaire est mieux appropriée que celle de sujet/prédicat, car l'articulation thème commentaire est, sur le plan communicatif, l'articulation pragmatique la plus utilisée. La relation pragmatique doit être comprise comme signifiant une relation construite dans un contexte particulier.

Un état des lieux de l'analyse de la construction disloquée en wolof

Nous avons regroupé les recherches sur la question selon les mouvances théoriques prévalant :

Les fonctionnalistes

SAUVAGEOT, Serge (1965, 1981), DIALO Amadou (1981), CHURCH, Eric (1981) –(1983), NDIAYE CORREARD Geneviève (1989); FAL Arame (1999); CISSE Mamadou (2007).

Sont regroupés sous cette dénomination les praticiens du structuralisme d'André Martinet, revu et enrichi par des découvertes subséquentes issues de description de langues non-indo-européennes.

Dans le fonctionnalisme, l'étude du sens est tributaire de l'analyse morphologique. Dans l'exposé de leur méthode, les fonctionnalistes séparent la morphologie de la syntaxe. Dans cette optique, le sujet syntaxique est défini comme le complément obligatoire du prédicat. Ce dernier n'est pas ce que l'on dit de quelque chose; ce « quelque chose » étant le sujet des logiciens, mais le noyau relationnel d'un énoncé. C'est le centre auquel restent attachées directement ou indirectement toutes les expansions obligatoires ou facultatives. Ainsi défini, le prédicat reste solidaire de la syntaxe qui se veut autonome par rapport à la sémantique pour tout

développement de théorie de la phrase. Le refus du signifié bloque toute étude du sens. D'ailleurs en axiologie (étude des valeurs sémantiques), les variations sont si importantes qu'il est presque impossible de trouver des cas où une analyse du signifié fait unanimité pour les sujets parlants et les contextes. Comment, s'interrogent-ils, déterminer la part du contexte et des situations? L'information ancienne et l'information nouvelle sont articulées en termes de thème/rhème. La thématization sera donc traitée dans les procédés de mise en relief et de visée communicative.

Les générativistes

NJIE Codou Mbassy (1982); KA Omar (1982); DIOUF Jean Léopold (1985, 2001).

Nous regroupons sous cette appellation, les auteurs qui se réclament de la grammaire transformationnelle dont Noam Chomsky est le chef de file. La grammaire générative et transformationnelle repose sur trois constituants qui sont d'ordre syntaxique, sémantique et phonologique. Selon cette approche, seule la syntaxe est déterminante. Les deux autres composantes ressortent du niveau interprétatif. La composante sémantique s'appuie sur la syntaxe en structure profonde alors que la composante phonologique suit la syntaxe en structure de surface. En grammaire générative, la sémantique est généralement conçue en dehors de la syntaxe. Par conséquent le thème n'est pas une catégorie grammaticale pas plus que n'est la relation pragmatique une relation syntaxique. L'étude de la structure de l'information ne peut être par conséquent une entreprise théorique. La thématization concerne avant tout la relation sémantique entre des termes (support et apport), même si elle implique par ailleurs des incidences syntaxiques.

Les tenants de l'énonciation

CISSE Momar (1987, 2000); ROBERT Stéphane (1986, 1991); PERRIN Loic-Michel (2005).

Le développement des théories énonciatives a permis d'attirer l'attention des linguistes travaillant sur le wolof sur l'articulation thème/rhème qui a eu du mal à s'affranchir de l'articulation sujet/prédicat. Il n'existe pas seulement des fonctions « sujet », « objet » et « circonstant », mais aussi des fonctions énonciatives. Des études menées dans cette mouvance ont permis d'approfondir ces notions fondamentales de langue.

L'éclairage que cet article tente d'apporter comme contribution dans cette ligne évolutive, a été d'allier les faits morphosyntaxes aux données pragmatiques pour une meilleure analyse de des énoncés disloquées en wolof.

Conclusion

En wolof, le traitement de la thématization est plus ou moins poussé, même si l'on constate de manière générale que la terminologie adoptée est souvent hétérogène. Cela est en principe dû, d'une part à la diversité des approches théoriques adoptées et, d'autre part à la confusion entre thème et sujet. Une approche syntaxique établit un lien clair entre sujet et thème, faisant ainsi apparaître le sujet comme correspondant grammatical évident du thème. En wolof, les relations grammaticales et l'ordre linéaire des constituants ne sont pas toujours liés même si la structure de base de l'énoncé est de type **SVO**. D'ailleurs le terme « thème » appelé aussi « topic » est tout aussi ambigu que le terme sujet. La notion de sujet dénote traditionnellement une relation grammaticale ou logique entre un argument, une proposition et un constituant syntaxique. Cette relation est instanciée dans une phrase donnée. Les ambiguïtés proviennent de la confusion entre la notion de sujet et celle de thème. Comparé au rhème, le thème est l'élément qui a le degré le plus bas de dynamisme communicatif. De plus le jeu discursif face à la hiérarchie syntaxique permet de démontrer que la relation entre l'élément thématisé et le prédicat verbal est d'ordre pragmatique.

Aussi variées et diverses que soient les options théoriques, une nette démarcation est en train de s'opérer sur une ligne évolutive cohérente. Il subsiste cependant des zones opaques notamment en ce qui concerne les phrases non verbales. Les réponses à ces questions proviendraient certainement de la macro-syntaxe, celle qui est issue de la grammaire du texte et de l'analyse du discours. En effet, le modèle de la phrase ne permet pas de décrire une majorité d'énoncés attestée surtout à l'oral qui reste encore le pivot de la réflexion linguistique. La sémantique et la pragmatique peuvent le permettre parce qu'elles ouvrent de nouvelles percées et perspectives de par l'attention particulière qu'elles accordent au mécanisme d'interprétation de l'énoncé. Elles considèrent la langue comme une interaction entre les membres de l'interlocution en tentant de répondre à la question de savoir quel est le sens de l'énoncé. Déjà en 1943, Hjelmslev affirmait qu'« il est certain que l'analyse du texte [...] échoit au linguiste comme une obligation irréductible », contestant ainsi le primat de l'analyse phrastique au profit de la linguiste textuelle. Cependant cette dernière n'a pas encore de définitions stabilisées et ses apports quoique réels, restent encore limités.

Bibliographie

- Adam, J.-M., 1990, *Eléments de linguistique textuelle*, Paris, Mardaga.
Benveniste, E., 1966 et 1974, *Problème de linguistique générale* (2vol.). Paris, Gallimard.
Chomsky, N., 1965, *Aspect de la théorie syntaxique*, tr. J.C MILNER Paris, Seuil, (1971)

- Church, E., 1981, *Le système verbale du wolof*, Doc. Ling. n° 27, Publ. du Dépt. de Linguistique Générale et de Langues Négro-africaines de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dakar, 365 p.
- Cissé, M., 2001, *Dictionnaire Français-wolof*, Langues & Mondes, L'Asiathèque première édition (1998), 351 p.
- Cissé, M., 2005 « Revisiter « La grammaire de la langue wolof » de A Kobès (1869) ou étude critique d'un pan de l'histoire de la grammaire wolof. *Sudlangues_n°4* site, www.sudlangues.sn
- Cissé, M., 1987, *Expression du temps et de l'aspect dans la communication linguistique (Analyse de quelques énoncés du français (langue dite à "temps") et du wolof (langue dite à "aspects") dans le cadre de la théorie générale de l'énonciation)*, Thèse pour le doctorat de 3ème cycle, Université de Nice, 250 p.
- Cissé, M., 2007, « Déixis et anaphore en grammaire wolof ». *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Dakar* n°36. pp. 317-336.
- Dialo, A., 1981, *Structures verbales du wolof contemporain*, Dakar, C.L.A.D., Les langues nationales au Sénégal n° 80, 70 p.
- Dialo, A., 1983, *Eléments systématiques du wolof contemporain*, Dakar, CLAD, 85p.
- Diouf, J.-L., 1985, *Introduction à une étude du système verbal wolof*, Dakar, C.L.A.D., Les langues nationales au Sénégal W 26, 72 p.
- Diouf, J.-L., 2001, *Grammaire du Wolof contemporain*, ILCAA, University of Foreign studies Tokyo, 200 p.
- Fal, A., 1999, *Précis de grammaire fonctionnelle de la langue wolof*, Dakar, 152p.
- Fal, A., Santos, R., Doneux, J.-L., 1989, *Dictionnaire wolof-français, suivi d'un index français-wolof*, Paris, Karthala, 342 p.
- Ka, O., 1982, *La syntaxe du wolof: essai d'analyse distributionnelle*, Dakar, Département de linguistique générale et linguistique africaine, Thèse de 3ème cycle, 250 p.
- Ndiaye Correard, G., 1989, « Focalisation et système verbal en wolof », *Annales de la Faculté des lettres et Sciences humaine*, n°19, Dakar, pp.177-190 ;
- Ndiaye Correard, G., 2003, « Structure des propositions et système verbal en wolof », *Sudlangues_n°3*, site www.sudlangues.sn
- Njie, C.- M., 1982, *Description syntaxique du wolof de Gambie*, N.E.A Dakar-Abidjan-Lomé, 288 p.
- Perrin, L.-M., 2005, *Des représentations du temps en wolof*. Thèse de doctorat. Université Paris, 706p.
- Reboul, A. Moeschler, J., 1998, *La Pragmatique aujourd'hui*, Paris, Seuil « Points ».
- Robert, S., 1986, « Le wolof: un exemple d'expression morphologique et d'emphase », in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, T. LXXXI, Paris, p. 319-341.
- Robert, S., 1991, *Approche énonciative du système verbal, le cas du wolof*, Edition du C.N.R.S., Paris, 349 p.
- Samb, A., 1983, *Initiation à la grammaire wolof*, Dakar, I.F.A.N., 128 p.
- Santos, R., 1981, « Le verbe dans les langues africaines », in *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines*, n°11, Dakar, Paris, PUF, p. 269-300.
- Sauvageot, S., 1965, *Description synchronique d'un dialecte wolof: le parler du Dyolof*, Mémoire de l'Institut Français d'Afrique Noire, n° 73, I.F.A.N., Dakar, 274 p.
- Sauvageot, S., 1981, "Le wolof", in *Les langues du monde ancien et moderne*, vol - 1 : Langues de l'Afrique subsaharienne, Ed. du C.N.R.S., Paris, pp. 35 - 53.

LES CONTRIBUTIONS ASPECTUELLES DES TIROIRS VERBAUX EN FRANÇAIS, ITALIEN ET EN ANGLAIS¹

Abstract *The purpose of this work is to present a comparative description of the relation temporality-aspectuality in two Romance languages – French and Italian – and in English. More specifically, this paper pursues the role played by temporal morphemes to the expression of the aspectual information. In fact, we start from the premise that tense and aspect cannot be treated separately because they both deal with the temporal structure of situations and their functions are complementary: tense places the event in time, taking an external viewpoint, while aspect presents the internal structure of the event, taking an internal viewpoint. If in Romance languages, the markers of aspect have fused with those of tense, in English aspectual oppositions are expressed by syntactic means. In fact, in English the opposition perfective / imperfective has not been grammaticalized its equivalent being the dichotomy perfective / progressive (or non-progressive / progressive). Our analysis will be based on a French corpus and on its translations in English and Italian. Taking into account the contribution of tense and aspect to our understanding and interpretation of texts, we find the study of this subject very important not only for the acquisition of a foreign language but also for the acquisition and the comprehension of our own language. The study of this topic is necessary in order to minimize the large number of grammatical, semantic and pragmatic mistakes made by translators who ignore the permanent interference between temporal and aspectual values at the level of past tenses.*

Key-words: *grammatical aspect, perfective viewpoint, imperfective viewpoint, progressive.*

Introduction

La littérature aspectuelle actuelle définit l'aspect comme la manière dans laquelle le verbe et ses actants présentent le déroulement d'une action ou d'un état: un tel déroulement peut être présenté comme en train de se déployer (aspect imperfectif) ou dans sa globalité (aspect perfectif). Carlota Smith (1991) parle plutôt d'un „point de vue” aspectuel que le locuteur décide d'adopter dans la présentation de la situation, point de vue qui pourrait être comparé à celui qu'un caméraman décide adopter dans la présentation d'un paysage: il peut en offrir l'image globale, entière, complète ou, en faisant un panoramique autour d'un axe, une image partielle, fragmentaire, sectorielle. Il faut dès le début mentionner qu'il y a plusieurs moyens d'exprimer un certain «point de vue».² Cet article s'intéresse

¹ **Mariana OCHEȘEL**, Université de Craiova, Roumanie.
mariaochesel@yahoo.com

² a) des moyens grammaticaux: les morphèmes verbaux, l'utilisation des semi-auxiliaires, des périphrases verbales, des compléments circonstanciels de temps (souvent – aspect itératif; toutes les

seulement aux dichotomies aspectuelles générées par les divers morphèmes verbaux. En ce qui concerne la méthodologie, on se propose de réaliser une étude contrastive afin d'évidencier les différences et les similitudes qui apparaissent entre les langues, notamment le français, l'anglais et l'italien.

1. L'aspect et la temporalité

Traditionnellement, le temps renvoie à un repérage de la relation énoncée par rapport au processus d'énonciation ou à d'autres procès, alors que l'aspect renvoie à ce que vise l'énonciateur à travers sa représentation de la situation, comme statique ou évolutive, et dans ce dernier cas selon qu'il s'intéresse à des phases antérieures, initiales, internes ou terminales, à son développement, son achèvement ou à son résultat. Dans les grammaires scolaires, le temps et l'aspect, lorsqu'ils sont présentés séparément, forment deux catégories distinctes. Cependant, certains linguistes (Comrie, 1976; Declés, 1991) considèrent qu'elles n'en forment qu'une car il est difficile de traiter l'une sans l'autre, c'est pourquoi on peut appeler l'intersection des deux catégories la catégorie «aspecto-temporelle» (Declés, 1991: 149). Cette «catégorie grammaticale aspecto-temporelle» associe un système de formes grammaticales (morphèmes verbaux) à un système de signification (valeurs sémantiques). Les langues romanes et le français a fortiori sont considérées des langues où l'aspectualité ne joue pas un rôle prépondérant parmi les catégories verbales. Ainsi, Coşeriu décrit ces langues comme «systèmes à prédominance temporelle» («zeitlich system») (1976: 110) où la catégorie aspectuelle n'est pleinement développée que sur le niveau temporel du passé, par les différences aspectuelles qui apparaissent entre l'imparfait et un passé perfectif.

2. La représentation reichenbachienne

L'usage des temps verbaux permet non seulement de situer le procès dans une époque donnée – le passé, le présent, le futur – par rapport au moment de l'énonciation mais aussi d'exprimer des valeurs aspectuelles indiquant comment le locuteur envisage le déroulement du procès.

5 minutes – aspect discontinu), la présence d'un complément d'objet qui peut modifier l'aspect exprimé par le sens du verbe ou par les morphèmes verbaux en imposant un terme au procès (il a dessiné un cercle.) etc.

b) des moyens sémantiques et lexicaux: le sens du verbe lui-même peut opérer la distinction entre le perfectif et l'imperfectif (sortir/marcher); les procédés de formation du vocabulaire (les préfixes et les suffixes peuvent exprimer plusieurs valeurs aspectuelles: itérative – relire, reprendre, recharger; inchoative – endormir etc.).

Si on veut schématiser les tiroirs verbaux¹ selon leur fonction de situer un événement par rapport au moment de la parole et sans tenir compte des valeurs aspectuelles – d’où les limites de cette classification - on peut utiliser la représentation reichenbachienne. Pour mieux comprendre on va jeter un coup d’œil sur le tableau de Reichenbach (*apud* Vetters, 1996: 17):

Structure	Nouveau nom	Nom traditionnel	Exemple
E-R-S	Anterior past	Past perfect	He had spoken
E, R-S	Simple past	Simple past	He spoke
R-E-S R-S, E R-S-E	Posterior past	-	He would speak
E-S, R	Anterior present	Present perfect	He has spoken
S, R, E	Simple present	Present	He speaks
S, R-E	Posterior present	Simple future	He will speak
S-E-R S, E-R E-S-R	Anterior future	Future perfect	He will have spoken
S-R, E	Simple future	Simple future	He will speak
S-R-E	Posterior future	-	-

Le but premier du système est de formaliser le fonctionnement des temps verbaux des langues indo-européennes. Tout procès E (pour “eventuality”) y est perçu comme étant situé dans le temps par rapport à deux coordonnées différentes: le moment d’énonciation S (pour “speech point”) et un point de référence temporelle R (“reference point”). Le S fait partie des éléments que tout énoncé communique à propos de lui-même: de la même façon qu’on peut supposer la présence d’un locuteur derrière tout énoncé, on peut supposer l’existence d’un moment où ce locuteur a produit l’énoncé. S est donc une coordonnée temporelle primitive, un point «abstrait» dans le sens où il ne porte pas toutes les caractéristiques d’une situation d’énonciation, ne représente pas le fait de «dire». S est simplement «le temps de dire», situé à l’origine temporelle du verbe.

Par ailleurs, E, temps du procès, est situé non directement relativement à S, mais d’abord par rapport à un autre point dit «de référence», (R), déterminé grâce au contexte. Cette coordonnée est introduite par Reichenbach au cours de la description du fonctionnement du *past perfect* (équivalent grosso modo au plus-que-parfait français), puis généralisée pour repérage de tous les temps verbaux. Ce point peut être également déterminé par une autre éventualité E, et c’est précisément le cas du plus-que-parfait en français.

¹ Selon la terminologie reichenbachienne.

Il est intéressant d'observer que, pour expliquer la différence entre le passé simple / *passato remoto* et l'imparfait / *imperfetto* en français et en italien et entre les formes simples et les formes progressives de l'anglais, Reichenbach propose un point temporel pour le passé simple et une période de temps pour l'imparfait. On peut donc affirmer qu'il établit une distinction rudimentaire entre les valeurs aspectuelles des tiroirs verbaux. Il faut quand même reconnaître qu'à l'époque où Reichenbach écrivait son livre, la notion d'aspect grammatical était moins centrale pour la description des langues comme l'anglais ou le français. Reichenbach attribue aux temps progressifs la même structure de base qu'à leurs correspondants simples (ou parfait). La seule différence est qu'il les appelle temps étendus (*extended tenses*) et que leur caractéristique est d'avoir une durée plus longue que celle des temps non-étendus. Une deuxième valeur sémantique attribuée à ces temps par Reichenbach est la répétition. Selon Reichenbach, l'allemand n'a pas de temps étendus tandis qu'en français il n'y aurait que l'imparfait qui serait un temps étendu.

(1) a) En entendant la réponse de l'invité (R): «Le duc de Châtellerauld», il se sentit troublé (E₁) d'un tel orgueil qu'il resta un instant muet. (E₂) (p. 36)

b) Udendo la risposta dell'ospite (R): «Il duca de Chatellerauld», si senti turbato de un tale orgoglio (E₁) che restò per un instante muto. (E₂) (p. 37)

c) Upon hearing the guest's reply (R): "Le duc de Châtellerauld," he felt such a burst of pride (E₁) that he remained for a moment speechless. (E₂) (p. 28)

(2) a) M. de Charlus, lequel, allant chez Mme de Villeparisis (R), traversait lentement la cour (E) [...]. (p. 4)

b) Signor di Charlus che, diretto verso la casa della signora di Villeparisis (R), attraversava lentamente il cortile (E) [...]. (p. 6)

c) M. de Charlus, who, on his way to call upon Mme. de Villeparisis (R), was slowly crossing the courtyard (E) [...]. (p. 2)

Cependant, le schéma de Reichenbach peut nous aider à décider si un événement est accompli ou inaccompli au moment de la parole. Ces termes diffèrent des notions de point de vue perfectif et imperfectif, au sens où l'accompli recouvre à la fois le perfectif et une partie des résultatifs, alors que l'inaccompli recouvre lui l'imperfectif et une partie du résultatif. En bref, est vue comme accomplie toute éventualité qui est présentée avec un point de vue aspectuel la plaçant dans un temps antérieur au temps de référence (l'intervalle R de Reichenbach), sans pour autant nécessairement inclure son point ultime de développement. Au contraire, est vue comme inaccomplie toute éventualité présentée (i) dans le temps de référence (ii) sans que soient donnés ses points extrêmes. Pour mieux saisir cette distinction, considérons les exemples suivants:

(3) a) J'**avais**, comme je l'*ai dit* (R), **délaissé** (E) le point de vue merveilleux, si confortablement aménagé au haut de la maison, [...]. (p. 1)

b) Comme *ho detto* (R), **avevo abbandonato** (E) il meraviglioso osservatorio, sistemato in maniera tanto confortevole nella parte superiore della casa, [...]. (p. 5)

c) I **had**, as I *have said* (R), **left** (E) the marvelous point of vantage, so snugly contrived for me at the top of the house, [...]. (p. 1)

Dans les exemples ci-dessus les formes verbales en gras expriment des procès accomplis se situant avant le R (représenté par les formes verbales en italique elles mêmes accomplies, précédant le S).

(4) a) M. de Charlus, lequel, *allant* chez Mme de Villeparisis (R), **traversait** lentement la cour (E) [...]. (p. 4)

b) Signor di Charlus che, *diretto verso la casa della signora di Villeparisis* (R), **attraversava** lentamente il cortile...(E) (p. 6)

c) M. de Charlus, who, *on his way to call upon Mme. de Villeparisis* (R) , **was slowly crossing** the courtyard (E) [...]. (p. 2)

Les formes verbales en gras expriment des procès inaccomplis étant simultanés à leurs points de référence (les constructions en italique).

(5) a) En réalité, sa nature était vraiment comme un papier sur lequel on *a fait* tant de plis dans tous les sens qu'il est impossible de s'y retrouver. (p. 429)

b) In realtà, la sua natura era come una carta che si è *stoppicciata* in ogni senso, tanto che poi è impossibile restituirle le pieghe giuste. (p. 347)

c) As a matter of fact his nature was just like a sheet of paper that *has been folded* so often in every direction that it is impossible to straighten it out. (p. 328)

Dans (5c) on ne sait pas s'il s'agit d'un événement accompli ou inaccompli car le *present perfect continuous* peut suggérer un fait qui a commencé à un moment du passé et qui continue au moment de la parole ou qui vient de se terminer. En comparant l'exemple (c) aux exemples (a) et (b) on peut observer qu'en français et en italien il n'y a pas d'ambiguïté, la forme verbale utilisée étant par nature perfective et accompli. D'ailleurs, le passé composé et le *passato prossimo* peuvent en particulier marquer l'état résultant de l'achèvement du procès, notamment avec les verbes perfectifs conjugués avec «être» comme dans les exemples suivants:

(6) a) Non, c'est impossible, il *est parti* en voiture et d'ailleurs fâché avec moi. (p. 500)

b) No, impossibile, è già *partito* in carrozza e ha inoltre litigato con me. (p. 405)

où c'est le résultat présent qui compte («il n'est plus là»). Cette phrase est traduite en anglais à l'aide du *present perfect* ("No, it's impossible, he *has gone away* in a carriage, and besides, he is vexed with me." [p. 384]) qui exprime une action qui vient de se terminer et dont les résultats se reflètent au moment présent.

3. Les temps verbaux et les dichotomies aspectuelles

L'imperfectivité et la perfectivité sont des notions clé dans le domaine de la contribution aspectuelle des temps verbaux. Bien que les termes aient été inventés par les grammairiens slaves pour décrire un phénomène morphologique dérivationnel propre à l'expression de l'aspect dans les langues slaves, ils ont été importés pour décrire les valeurs aspectuelles exprimées par les langues romanes et germaniques, avec un sens légèrement différent. Ils servent en effet à caractériser le contenu aspectuel des temps verbaux décrivant des éventualités.

Traditionnellement, on considère que les temps simples expriment l'imperfectivité. Chaque temps simple a cependant un correspondant perfectif comme dans le tableau suivant :

L'aspect au niveau des morphèmes verbaux	
imperfectif	perfectif
Temps simples	Temps composés
Présent	Passé composé
-	Passé simple*
Imparfait	Plus-que-parfait
Futur	Futur antérieur
Conditionnel présent	Conditionnel passé
Subjonctif présent	Subjonctif passé
Subjonctif imparfait	Subjonctif plus-que-parfait

En ce qui concerne la dichotomie perfectif / imperfectif un rôle important est joué par une dichotomie tempo-aspectuelle passé simple / imparfait. On peut noter que le système verbal français tout comme celui italien comporte deux formes pour rendre le prétérit des langues germaniques (le *past simple*).

3.1 La valeur aspectuelle de la dichotomie passé simple / imparfait.

Le passé simple (en français) et le *passato remoto* (en italien) situent le procès dans le passé, tout comme l'imparfait. La distinction de ces deux formes est souvent délicate à opérer et elle semble subtile, surtout pour les anglais qui n'utilisent qu'une seule forme correspondante, le *simple past*. Le passé simple donne une vision synthétique et compacte du procès: il l'envisage «comme un noyau indivisible, comme un tout fermé sur lui-même et en offre une vision globale, indifférenciée, non-sécante.» (Martin, 1971: 70). Il «parcourt l'espace temporel du procès de sa limite finale sans le pénétrer.» (Martin, 1971 :70)

Dans (7) les formes en italique:

(7) a) Je l'*attendis* inutilement. (p. 13)

b) *L'aspettai invano.* (p. 14)

c) *I waited for him in vain.* (p. 10)

perçoivent le processus de l'attente dans sa globalité, sans qu'une action incidente puisse en interrompre le déroulement. En ce qui concerne (c) on peut noter le même trait aspectuel exprimé cependant par une forme verbale qui peut correspondre non seulement au passé simple français mais aussi à l'imparfait comme dans l'exemple suivant:

(8) a) *I did not dare move.* (p. 7)

b) *Je n'osais bouger.* (p. 9)

c) *Non osavo muovermi.* (p. 11)

Avec le passé simple on perçoit le procès nettement délimité dans son déroulement et orienté vers son terme final. Cela n'empêche pas que le début (9) ou la fin (10) du procès puissent être marqués par un auxiliaire (9) ou par un complément de temps (10):

(9) a) *Et il se mit à pousser des éclats de rire qui semblèrent à la fois témoigner de sa joie et de l'impuissance où la parole humaine était de l'exprimer.* (p. 57)

b) *E cominciò a emettere scoppi di risa che sembrarono testimoniare insieme la sua gioia e l'impotenza della parola umana a esprimerla.* (p. 54)

c) *And he broke into peals of laughter* ¹*which appeared to be indicative at once of his joy and of the inadequacy of human speech to express it.* (p. 45)

(10) a) [...] où je *restai immobile jusqu'au moment où* je me rejetai brusquement de côté par peur d'être vu de M. de Charlus [...] (p. 2)

b) [...] dove *rimasi immobile fino al momento in cui* mi spostai bruscamente di lato per paura di essere visto dal signor di Charlus [...] (p. 6)

c) [...] where I *stood perfectly still until the moment when* I drew quickly aside in order not to be seen by M. de Charlus [...] (p. 1)

Le passé simple s'accorde parfaitement avec les verbes perfectifs, qui comportent en eux-mêmes une limitation du procès. Dans:

(11) a) [...] je parlais de Saint-Loup avec M. de Charlus, quand Cottard *entra* au salon [...] (p. 310)

b) [...] stavo parlando di Saint-Loup, quando *entro* nel salotto Cottard [...] (p. 265)

c) [...] I was talking to M. de Charlus about Saint-Loup, when Cottard *burst* into the room [...] (p. 237)

le procès est intégralement envisagé et sa limite finale est fixée. L'imparfait ici n'est concevable que dans une vision ralentie du procès, ou dans une interprétation itérative².

¹ on utilise une expression afin d'exprimer le début d'un procès.

² «je parlais de Saint-Loup avec M. de Charlus, quand Cottard *entrait* au salon».

Avec les verbes imperfectifs, le passé simple offre une vision globale du procès. Dans certains énoncés, le passé simple peut imposer ses limites au verbe imperfectif¹:

(12) a) M. Verdurin, furieux, *marcha* d'un air terrible sur Saniette [...] (p. 354)

b) Il signor Verdurin, furioso, *piombò*² con aria terribile su Saniette [...] (p. 288)

c) M. Verdurin was furious, and *bore down*³ with a terrible expression upon Saniette. (p. 271)

D'ailleurs, le passé simple / *passato remoto* est compatible avec un complément indiquant une durée:

(13) a) Le duc, après un long regard dont **pendant cinq minutes** il *accabla* sa femme [...]. (p. 61)

b) E il duca dopo un lungo sguardo con cui *tenne sotto controllo per cinque minuti* sua moglie [...]. (p. 57)

c) The Duke, after a protracted stare with which he *proceeded to crush* his wife **for the space of five minutes** [...]. (p. 48)

La nette délimitation du procès explique le fonctionnement du passé simple / *passato remoto* dans un texte. Il peut introduire un repère temporel nouveau dans un récit au passé, sans s'appuyer nécessairement sur une indication chronologique explicite. Et, comme il individualise le procès, il est plus approprié pour représenter les événements importants, les faits du premier plan.

À la différence du passé simple, *l'imparfait* est un temps exprimant l'aspect sécant.⁴ Avec l'imparfait le procès est perçu de l'intérieur, ce qui permet de le séparer en deux parties et de distinguer ce qui est effectivement réalisé et ce qui ne l'est pas encore; il oppose «à un certain point du temps, une partie du procès déjà accomplie à une autre qui reste à accomplir» (Martin, 1971: 70). Dans: «A 6 heures il allait au Jockey ou se promener au Bois. » (p. 2), l'imparfait analyse l'action d'aller en deux parties, situées d'une part et de l'autre du repère temporel marqué par le complément circonstanciel „à 6 heures”: une partie de l'observation est déjà réalisée, l'autre reste virtuelle:

¹ sans contredire nécessairement sa durée.

² le verbe “*piombare*” a un sens ponctuel et perfectif.

³ en anglais cet expression a un sens ponctuel.

⁴ *L'opposition aspectuelle sécant / non-sécant* correspond au couple *non-limitatif / limitatif*. Il oppose une saisie individualisante à une saisie massive. Ces distinctions sont préférables à l'opposition *duratif / ponctuel*, qui est plus superficielle, car elle repose sur la seule idée de durée. Riegel considère qu'avec *l'aspect sécant* l'intervalle de référence du procès est envisagé sans limites; il est perçu de l'intérieur et découpé en deux parties: une partie réelle nette et une partie virtuelle floue, à cause de l'effacement de la limite finale. Le procès perçu suivant *l'aspect non-sécant* est au contraire saisi globalement, de l'extérieur, et enfermé dans des limites; en particulier, une borne finale lui est assignée (Riegel, 1994 : 294).

(réel) T (virtuel)
 ----- | -----

Le passé simple, au contraire, envisage globalement le procès, pour ainsi dire de l'extérieur, sans l'analyser en deux parties: «*il alla*» exprimerait un tout global, non décomposé.¹

Par opposition au passé simple, l'imparfait n'envisage pas les limites du procès auquel il n'assigne ni commencement, ni fin. L'imparfait s'accorde ainsi avec l'expression de la durée; selon le sens du verbe, le procès n'est pas forcément long objectivement, mais il est perçu «de l'intérieur», dans son écoulement, dans la continuité de son découlement, sans terme final marqué. L'aspect duratif n'est qu'une conséquence de cette valeur de l'imparfait.

L'imparfait s'accorde donc bien avec le sémantisme des verbes imperfectifs dépourvus tout comme lui de limites nettement marquées. Un complément de temps peut poser une limite initiale:

(14) a) [...] la vierge qui **depuis longtemps** *prolongeait* son attente. (p. 2)

b) [...] la vergine che **da tanto tempo** *prolungava* l'attesa. (p. 6)

c) [...] the virgin who **had so long²** *been waiting* for him to appear.³ (p.2)

Employé avec un verbe perfectif, l'imparfait estompe l'indication intrinsèque d'une limite finale: *Il sortait*. Cet effacement du seuil final peut avoir deux effets: l'imparfait peut (i) créer un état d'incertitude et laisser attendre une suite, qui est alors exprimée au passé simple ou bien (ii) peut avoir une valeur itérative:

(15) a) Je le **pris** alors en un tel dégoût que je *sortais* par la porte de service pour ne pas apercevoir la frimousse de ce vilain petit drôle. (p. 13)

b) Lo presi allora in tale disgusto che uscivo dalla porta di servizio per non vedere il musetto di quel villano briconcello. (p. 14)

c) I then **took** such a dislike to him that I *used to go out⁴* by the service door so as not to see his villainous little mug at the other. (p. 10)

Finalement, il faut noter que par opposition au passé simple, l'imparfait présente dans les textes narratifs des actions secondaires, des faits de l'arrière plan: commentaires, explications, descriptions, etc.

¹ Pour les guillaumiens, le schéma aspectuel de l'imparfait est semblable à celui du présent, qui analyse aussi le procès en deux parties, réelle et virtuelle. Aussi considèrent-ils que l'imparfait est un «véritable présent du passé». Cette appellation associe l'aspect et le temps, il est fondamentalement un temps du passé sur le plan chronologique. Et la valeur aspectuelle même n'est pas identique à celle du présent: «L'imperfectivité de l'Imparfait est beaucoup plus marquée que celle du Présent [...]. Le terme du procès est laissé totalement ignoré». (Martin, 1971:3).

² en anglais ne marque pas le point de départ sinon la durée de l'événement.

³ en anglais on utilise le *past perfect continuous* afin d'exprimer le caractère duratif de l'événement, l'imparfait des langues romanes n'ayant pas un correspondant précis dans les langues germaniques.

⁴ on utilise l'expression «to use to» au *past tense* pour exprimer une valeur itérative pour un événement du passé.

Pour synthétiser les différences aspecto-temporelles qui délimitent le passé simple de l'imparfait on propose le tableau suivant :

Passé simple	Imparfait
Valeur perfective	Valeur imperfective
Temps du premier plan (les événements)	Temps de l'arrière plan (le décor)
Temps utilisé dans la narration des faits	Temps utilisé dans la description
Tempo rapide	Tempo lent

3.2 L'aspect progressif

En anglais les formes verbales construites à l'aide du verbe „to be + vb-ing” expriment l'aspect progressif. Selon Comrie (1976: 24), la spécificité du progressif serait l'incompatibilité avec un sémantisme statif inhérent. Laca, dans une étude consacrée à l'aspect progressif dans les langues ibéro-romanes, décrit le progressif comme «la saisie interne d'un procès [...] qui masque les deux bornes correspondant à son commencement et à sa fin et qui laisse indéterminée la borne droite tout en impliquant que la borne gauche a été dépassée.» (Laca, 1995: 499). En français, la valeur progressive peut s'exprimer par la périphrase prépositionnelle *être en train de* + infinitif. La locution *être en train de* + infinitif est relativement récente, son origine étant située au 18^e siècle. La vitalité de la périphrase fait l'objet des discussions linguistiques: Bertinetto (2000: 560) considère cette forme comme «marginale» tandis que Mitko (2000: 190) lui attribue une vitalité croissante. La forme à verbe de mouvement, à savoir *aller* + gérondif (*aller faisant*), est reléguée à un registre élevé, à l'exception peut-être de sa variante augmentative *aller en faisant* mais qu'il faut ranger parmi les périphrases actionnelles plutôt qu'aspectuelles. Le français, tout comme le roumain, est considéré le «parent pauvre» de la famille romane quant à l'expression morphologique de l'aspectualité progressive. En italien, la forme standardisée *stare* + gérondif (*sta giocando* = «elle est en train de jouer») exprimant une valeur progressive est bien enracinée dans le système verbal. Cette périphrase connaît une diffusion toujours plus importante et tend à absorber les valeurs aspectuelles des autres périphrases exprimant le progressif (*andare/venire* + gérondif, *stare a* + infinitif, *essere dietro a* + infinitif). Cependant le présent de l'indicatif peut prendre aussi une valeur progressive.

(16) a) Un tel souvenir, comme un coup de baguette, m'avait de nouveau rendu l'âme que j'*étais en train de perdre* depuis quelque temps [...]. (p. 185)

b) [...] l'anima che *stavo per perdere* da un po' di tempo [...]. (p. 153)

c) [...] *I had been gradually outgrowing* for some time past [...]. (p. 142)

Si en anglais et en italien la forme progressive connaît une large diffusion, en français l'imparfait et le présent de l'indicatif peuvent remplacer les périphrases verbales à valeur progressive:

(17) a) [...] je *parlais* de Saint-Loup avec M. de Charlus, quand Cottard entra au salon [...] (p. 310)

b) [...] *stavo parlando* di Saint-Loup, quando entro nel salotto Cottard [...] (p. 265)

c) [...] *I was talking* to M. de Charlus about Saint-Loup, when Cottard burst into the room [...] (p. 237)

Conclusion

Dans cet article on a essayé d'exposer et d'analyser le fonctionnement et la contribution aspectuelle des tiroirs verbaux en français, italien et en anglais.

Afin d'élucider la relation temporalité – aspectualité, on a fait appel au système reichenbachien qui s'est avéré limité, idéal et conceptuel, son but premier étant celui de formaliser le fonctionnement des temps verbaux des langues indo-européennes. Cependant, le schéma de Reichenbach peut nous aider à décider si un événement est accompli ou inaccompli au moment de la parole.

La capacité des tiroirs verbaux d'élucider les valeurs aspectuelles de certaines constructions a fait l'objet du deuxième chapitre. On a vu que, si le sémantisme verbale peut indiquer plusieurs valeurs aspectuelle, les tiroirs verbaux insistent surtout sur les dichotomies accompli / non-accomplis, ponctuel / duratif, global / sécant, progressif / non-progressif. L'opposition passé simple / imparfait (en français), *passato remoto* / *imperfetto* (en italien) et progressif / non progressif constitue la base de toutes ces dichotomies.

Cette étude nous a offert la possibilité d'observer et de conclure que les tiroirs verbaux des langues romanes ayant un système à plusieurs sections expriment d'une manière plus claire que les tiroirs des langues germaniques certaines valeurs aspectuelles. Cependant, le système verbal germanique est plus spécialisé que celui romain pour exprimer l'aspect progressif.

Bibliographie:

Adamczewski, H., 2000, *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris, Armand Colin.

Bertinetto, P. M., 2000, «The progressive in Romance, as compared with English», in Dahl (éd.), *Tense and Aspect in the Languages of Europe*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 559-604.

Bache, C., 1995, *The Study of Tense, Aspect and Action*. Frankfurt, Lang.

Comrie, B., 1976, *Aspect: An introduction to the study of verbal aspect and related problem*, Cambridge, Cambridge University Press.

Coșeriu, E., 1976, *Das romanische Verbalsystem*, Tübingen, Narr.

Declès, J.-P., 1991, *Un système expert qui trouve les valeurs sémantiques des temps de l'indicatif dans un texte*, Paris, PUF.

Downing, A. and Ph. Locke, 2006, *English Grammar – a university course*, 2nd ed., New York, Routledge.

Ducrot, O., et Todorov, T., 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.

Joly, A., 1973, «Forme simple et forme progressive en anglais», *Première émission*, 35 – 54.

Laca, B. (1995), «Une question d'aspect: à propos des périphrases progressives en catalan», in *Estudis de lingüística i filologia oferts a Antoni M. Badia i Margarit*, vol. I, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 495-509.

Martin, R., 1971, *Temps et Aspect, Essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*, Paris, Kincksieck.

Mitko, J., 2000, *Aspekt im Französischen. Eine semantisch-funktionelle Analyse*, Tübingen, Narr.

O'Kelly, D., 2003, «Traduire le temps, traduire l'aspect. Petit précis de systématique comparée», *Traductologie, linguistique et traduction*, Arras, Artois Presses Université, 177-200.

Riegel, M., 1994, *Grammaire Méthodique du Français*, Paris, PUF.

Smith, C., 1991, *The Parameter of Aspect*, Dordrecht, Kluwer.

Vendler, Z., 1967, *Linguistics in Philosophy*, Ithaca, Cornell University Press.

Vendler, Z., 1967, *Verbs and Times*, Ithaca, Cornell University Press.

Verkuyl, H., 1993, *A Theory of Aspectuality*, Cambridge, Cambridge University Press.

Vetters, C., 1996, *Temps, Aspect et Narration*, Amsterdam – Atlanta, Rodopi.

Wilmet, M., 2003, *Grammaire Critique du Français*, 3^{ème} édition, Bruxelles, Duculot.

Corpus:

Proust, M., 1988 – 1989, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Gallimard.

Proust, M., 1994, *Sodoma e Gomorra*, traduit par G. Marchi, Rome, GTEN.

Proust, M., 1996, *Sodom and Gomorrha*, traduit par C. K. S. Moncrieff, Londres, Vintage.

**СПОСОБЫ ПЕРЕДАЧИ РУССКИХ СОЮЗОВ
С УСТУПИТЕЛЬНЫМ ЗНАЧЕНИЕМ ПРИ ПЕРЕВОДЕ
НА ФРАНЦУЗСКИЙ ЯЗЫК
TRANSLATING SUBORDINATING CONJUNCTIONS
FROM RUSSIAN TO FRENCH¹**

Abstract: In this paper, we propose a comparative analysis of the subordinating conjunctions within the Russian and French systems of clauses. We proceed from the most frequent standard models in Russian. We show that it is possible to achieve the highest degree of textual equivalence which depends on the search of correct equivalents in French and that the translator has to take into consideration three ways of subordination: logical, correcting and argumentative. We also distinguish some specific models, as the Russian model “kak... ni”, that need specific lexical equivalent in French.

Key words: contrastive linguistics, conjunction, discourse connective, subordinating conjunction.

1. Общая характеристика уступительности

В предложениях, выражающих уступительные отношения, соотносятся две ситуации, из которых одна (представленная в придаточной части) не является достаточным основанием для того, чтобы отменить другую (представленную в главной части). Это значит, что в придаточной части либо сообщается о неблагоприятном условии или обстоятельстве, либо она заключает в себе контраргумент, опровергающий безоговорочность утверждаемого в главной части. Таким образом, уступительные отношения объединяют в себе два компонента: 1 – утверждается несовместимость двух ситуаций («либо / либо»), 2 – констатируется сосуществование двух ситуаций («и – и»). Уступительные конструкции строятся на антитезе непосредственной и скрытой информации.

В оформлении уступительности принимают участие грамматические, лексико-синтаксические и контекстуальные факторы.

¹ **Valentina CHEPIGA**, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, France.
valentina.chepiga@gmail.com

2. Формальная структура уступительности

Структура уступительности может быть представлена следующими частями: «1 – частью, обозначающей основание и всегда выраженной эксплицитно; 2 – частью, обозначающей предполагаемое следствие, вывод и имеющей имплицитную форму; 3 – частью, обозначающей противоречащий факт по отношению к предполагаемому прямому следствию; 4 – частью, являющейся причинным обоснованием к третьей части» (Печенкина, 1976 : 7-8). Часть 4 чаще всего является имплицитной.

Для выражения уступительности в простом и сложноподчиненном предложениях в русском языке модели выявлены, а для сложносочиненных и бессоюзных предложений специализированных моделей нет.

«Наиболее четко уступительная ситуация отражается уступительными сложноподчиненными предложениями» (Теремова, 1986 : 21). (Например, «Хотя был он далеко не молод, отсутствие волос не старило его, но даже молодило» (Солженицын, 1991 : 257)). Значение союза хотя в его центральном значении представляется так (см., например, Храковский, 2004):

Хотя P, Q [Хотя был он далеко не молод (P), отсутствие волос не старило его, но даже молодило (Q)] \approx обычно если P, то не-Q.

В построении моделей как сложноподчиненного, так и простого предложений участвуют союзы, союзные слова, предлоги, частицы, вводно-модальные слова с союзной функцией и формы главных членов предложения. В бессоюзных предложениях уступительность имплицитна и требует дополнительного декодирования. Значение уступительности может реализовываться и на уровне сверхфразовых единств, когда в роли коннектора, элемента предложения, выполняющего связывающую функцию, могут выступать наречия. Тогда наречие выступает в своей вторичной функции, которая проявляется «в нарушении его непосредственной связи с глаголом, либо в том, что оно относится к иной части речи» (Гак, 2000 : 405). Французский и русский языки находятся между собой в отношениях отдаленного родства и могут представлять собой объект сравнения, при этом для русского и французского языков характерны различные количественные расхождения, поэтому при их сравнении логично прибегать к приблизительным статистическим данным. Для переводчика важно не только правильно передать ту или иную языковую реалию, но и найти ей наиболее точное соответствие на другом языке, то есть не нарушить узус языка. Если исходить из ономаσιологического аспекта, то для обозначения одной и той же реалии в разных языках могут быть выбраны разные языковые средства или формы, говоря о семасиологическом аспекте, необходимо помнить о различных функциях формы языкового выражения для передачи одного и того же значения.

3. Способы передачи уступительных союзов

В русском языке специфической моделью выражения значения уступительности является сложноподчиненное предложение, поскольку оно «генетически более ранняя, чем простое предложение с уступительным членом, и семантически наиболее емкая синтаксическая единица» (Печенкина, 1976 : 7). В простом же предложении функция уступительности, выраженная эксплицитно, требует союзного оформления, поэтому в плане семантики простое предложение также может рассматриваться как сложное, поэтому что имеет два субъекта, которые выявляются при имплицировании предложения. Исходной моделью, наиболее частотной в русском языке, является модель сложноподчиненного предложения *(u) хотя S2 + P2 ⊂ S1 + P1*. Эта исходная модель союза «хотя» в той или иной форме выделена в целом ряде работ по русистике (Богомолова, 1955; Гречишникова, 1971; Печенкина, 1976; Перфильева, 1985; Теремова, 1986; Апресян, 1999).

3.1. Перевод в модели *(u) хотя S2 + P2 ⊂ S1 + P1*

Во французском языке эта модель может иметь полное соответствие и передаваться с помощью эквивалентного союза «*bien que*»:

А. Хотя был он далеко не молод, отсутствие волос не старило его, но даже молодило (Солженицын, 1991 : 257).

Bien qu'il fût loin d'être jeune, sa calvitie ne le vieillissait pas, elle le rajeunissait (Soljenitsyne, 1965 : 270).

И хотя устав строго запрещал пускать гражданских в караульные помещения, сам Гайдаков и помощник его, перенявший от него разбитную манеру держаться, не могли смотреть на людей, стынувших на осеннем полотне и ошалело бегающих вдоль составов (Солженицын, 1991 : 194).

Bien que le règlement interdît formellement aux civils l'accès des fourgons de la garde, Gaidakov et son adjoint qui copiait ses manières délurées, ne pouvaient regarder, indifférents, les gens frigorifiés qui encombraient les voies ferrés en cette saison d'automne et couraient comme des fous le long des trains (Soljenitsyne, 1965 : 127).

Эта модель сложноподчиненного предложения с союзом «хотя» имеет соответствие при переводе на французский язык. Вне зависимости, оформляет ли союз «хотя» состояние или действие, стоит ли глагол придаточного предложения в активе или пассиве, выражено ли подлежащее местоимением или неодушевленным существительным, на французский язык такие предложения переводятся с помощью союза «*bien que*».

Данная синтаксическая модель может иметь варианты в русском языке, например: *хотя (хоть) (и) S₂ + P₂ ⊂ но (S₁) + P₁*. Также разновидностью этой модели является модель *хотя S₂ + P₂ ⊂ – S₁ + P₁*. Рассмотрим следующие примеры:

Так что, хотя все, что описано здесь, было севой, – он-то об этом понятия не имел (Битов, 2000 : 131).

При переводе наблюдается полное соответствие: *Ainsi, bien que tout ce qui est ici narré soit réellement arrivé à Liova, il n'a pas pu en avoir aucune idée* (Bitov, 1989 : 139).

Хоть и пригорбленный больною поясницей, но все еще статный, старше шестидесяти сохранивший сочную, молодую черноту в волосах, он наседа с горячностью (Солженицын, 1991 : 133).

Bien que courbé par un mal aux reins, mais encore bien découpé, ayant conservé, à plus de soixante ans, le noir plein de jeunesse et de sève de ses cheveux, il attaquait avec ardeur (Soljenitsyne, 1965 : 54).

Б. Союзу «хотя» может соответствовать «encore que», синоним «bien que», более слабо выражающий значение уступительности:

Хотя она и ходила на четырех ногах, но сильно прихрамывала, одну ногу она берегла, больная была нога (Солженицын, 1991 : 116).

Encore qu'il marchât sur quatre pattes, il boitait bas : il protégeait une de ses pattes qui lui faisait mal (Soljenitsyne, 1965 : 24).

«Encore que» считается в современном французском языке корректирующим союзом, определяющимся схематично как «В encore que А» (Morel, 1996 :14). В этом его отличие от «bien que» – чистой логической уступки, в которой отношения между частями А и В выстраиваются спонтанно и не требуют дополнительного декодирования («Bien que А, В»).

В. Иногда союз «хотя» может переводиться при помощи союза «alors que», выражающего противопоставление:

Когда они пришли, дверь им открывали уже с неумеренной улыбкой на лице, без пиджака, с расстегнутым воротом, при галстукке, приспущенном, как флаг, с ничем неоправданной радостью говоря: наконец-то! И все вас ждут, – хотя вы и не знакомы вовсе (Битов, 2000 : 178).

À leur arrivée, quelqu'un leur avait ouvert la porte avec un sourire déjà incontrôlé, en bras de chemise, le col déboutonné, la cravate descendue comme un drapeau en berne, et une joie que rien ne justifiait, pour dire :

enfin ! Tout le monde vous attend – alors que vous n’êtes connu de personne (Bitov, 1989 : 187).

Это достаточно редкое употребление, имеющее слабый временной оттенок во французском языке, что необходимо учитывать при желании достижения полностью эквивалентного перевода.

Г. Союз «хотя» при переводе может передаваться с помощью «*même si*», что является средством выражения уступительности в допущениях; таким образом, такой перевод также правомерен:

Сцену у деда Одоевцева, которую мы взяли описать, некому было описать трезво... Да такого опыта вообще почти ни у кого нет, хотя пьяными бывали многие: завтрашнее наше отношение к происшедшему вчера – редко бывает справедливым (Битов, 2000 : 70).

Personne n’aurait pu décrire la scène chez le grand-père Odoievteev... Presque personne n’a d’ailleurs ce genre d’expérience, même s’il est arrivé à beaucoup de gens d’être ivre et nous avons rarement le lendemain une attitude juste à l’égard de ce qu’il s’est passé la veille (Bitov, 1989 : 78).

Элемент контраргументации в русском предложении («хотя пьяными бывали многие, опыта нет, но мы попробуем») допускает использование «*même si*».

Д. Можно также встретить примеры, когда союз «хотя» при переводе передается союзом «*mais*», участвующим в создании сложносочиненного предложения, возможно, для того, чтобы избежать употребления субжонктива, что является либо переводческим решением экономии языковых средств, либо стилистически более «легким» переводом:

Они вроде бы ничего друг от друга не требовали, хотя что-то друг от друга и получали, они не давали друг другу никаких обещаний и не испытывали никаких обязательств, но тут как раз и наблюдалось некое постоянство и верность, каких не могло быть в первых двух случаях (Битов, 2000 : 128).

Ils n’attendaient rien l’un de l’autre, mais ils trouvaient tous les deux quelque chose chez l’autre, ils ne se faisaient aucune promesse et n’étaient tenus par aucune obligation l’un envers l’autre, mais il existait entre eux justement une certaine fidélité qu’il ne pouvait y avoir dans les deux premiers cas (Bitov, 1989 : 135).

Одновременно с этим в данном предложении имеет место «аргументированная уступка» (*Certes A – mais B*) (Morel, 1996 : 19).

Е. Уступительный союз «хотя» сложноподчиненного предложения в русском может переводиться на французский язык герундиальным оборотом с «tout»:

Фаина, хотя и помалкивала, как-то умудрялась не давать Леве почувствовать неловкость от его неумеренной болтливости... (Битов, 2000 : 166).

Celle-ci trouvait moyen, tout en se taisant, de ne pas lui faire sentir la gêne que lui causait son bavardage immodéré (Bitov, 1989 : 176).

В данном случае такой перевод закономерен, поскольку в русском предложении уступка относится к глаголу несовершенного вида и, чтобы подчеркнуть длительность действия и при этом сохранить уступительное значение, французский язык естественно прибегает к герундиальному обороту с «tout», так как подлежащее уступительного оборота и глагола в личной форме совпадает.

Ж. Сложноподчиненное предложение с уступительным союзом может передаваться на французский язык с помощью наречия–коннектора, которое оформляет бессоюзное предложение:

Хотя никто ничего студентам не объяснял, но к следующему утру уже все знали (Солженицын, 1991 : 248).

Personne n'avait rien annoncé aux étudiants, pourtant le lendemain matin tous étaient déjà au courant (Soljenitsyne, 1965 : 251).

В данном случае использовано наречие «pourtant», которое является коннектором со значением уступительности.

В такого рода «аргументированной уступке» вероятность при переводе на французский язык выбора именно коннектора велика. Действительно, коннекторы «pourtant», «certes», «néanmoins» и т.п. описывают языковую ситуацию, в которой эксплицитно выражено мнение говорящего (Morel, 1996 : 16). Именно эту ситуацию мы наблюдаем в нашем примере.

З. Отдельным случаем перевода сложноподчиненного предложения с уступительным оборотом «хотя» является использование условного периода в его вторичной функции для выражения противопоставления:

Хотя солдаты в конвое Гайдукова ехали больше новички, но сам он уже побывал на переднем крае (Солженицын, 1991 : 193).

Si les soldats de Gaidouakov étaient pour la plupart des bleus, lui par contre était déjà monté en première ligne (Soljenitsyne, 1965 : 126).

В данном случае уступительность выражена наречием «*par contre*», которое в большей степени передает противительные отношения.

Вариативность основной модели сложноподчиненного уступительного предложения может быть также связана с выбором стилистических средств. Союз «*хотя*» является стилистически нейтральным, и его стилистическими вариантами являются союзы «*несмотря на то, что*», «*вопреки тому, что*», «*невзирая на то, что*», «*даром что*».

3.2. Перевод союза «несмотря на то, что» на французский язык

А. Сложноподчиненное предложение с союзом «*несмотря*» (просторечный вариант союза «*несмотря на то, что*») может передаваться на французский язык с помощью союза «*bien que*», участвующего в оформлении сложноподчиненного предложения:

Несмотря что спина его не распрямлялась вся, он ловко лазил и под стропила и живо суетился внизу, покрикивая на помощников (Солженицын, 1991 : 133).

Bien que son dos ne puisse se redresser tout entier, il grimpeait agilement sous les chevrons et s'agitait en bas, et criait sur ses aides (Soljenitsyne, 1965 : 54).

Б. Предлог «*несмотря на*» в сочетании с существительным может передаваться на французский язык уступительным оборотом с «*tout*» при условии наличия одного и того же субъекта. Этот оборот представляет собой частноуступительное придаточное предложение:

Его похороны совсем не походили на торжественную насмешку над дедом Одоевцевым. Несмотря на свою бедность и немногословность, они произвели очень трогательное и неомраченное впечатление (Битов, 2000 : 104).

Son enterrement ne fut en rien semblable à la farce solennelle des funérailles du grand-père Odoïevtsev et laissa, tout pauvre qu'il fût, une impression très touchante et sans mélange (Bitov, 1989 : 133).

В. Средством выражения уступительности, если она относится к одному из членов предложения, как в русском, так и во французском языках являются различные предлоги. Исходная модель таких предложений: *предлог* + ... + \subset P_i + S_i . Предлог «*несмотря на*» соответствует при переводе предлогу «*malgré*»:

Ни за что не хочет ехать ни в Ленинград, ни в Москву, несмотря на многочисленные приглашения... (Битов, 2000 : 118).

Il ne veut absolument pas mettre les pieds ni à Leningrad ni à Moscou, malgré de nombreuses invitations... (Bitov, 1989 : 126).

3.3. Перевод модели (*может быть*) + $S_2 + P_2 \subset$ но / да / а + (S_1) + P_1 .

Данная модель является частотной в русском языке. При переводе полностью сохраняется имплицированное значение уступительности:

Работа была, может быть, не строго научна, но, пожалуй, талантлива и написана хорошо по-русски, таким летящим, взмывающим слогом. Но главное, что и поразило, что и произвело... была внутренне свободна (Битов, 2000 : 122).

L'ouvrage n'était peut-être pas vraiment scientifique mais non sans talent et bien écrit, dans un style léger, aéré et surtout, ce qui avait frappé, ce qui avait produit... c'est sa liberté intérieure (Bitov, 1989 : 130).

Почему это было все-таки обидным для Левы, может, дед и объяснил, да Лева не помнил (Битов, 2000 : 96).

Pourquoi était-ce tout de même le plus offensant pour lui, le grand-père l'avait peut-être expliqué, mais Liova ne s'en souvenait plus (Bitov, 1989 : 104).

Может, разум и нагонит прогресс, но тогда они придут к финишу вместе, грудь в грудь (Битов, 2000 : 76).

Peut-être la raison rattrapera-t-elle le progrès, mais alors ils franchiront ensemble la ligne d'arrivée d'une même poitrine... (Bitov, 1989 : 124).

Эту модель сложносочиненного предложения с использованием модального слова можно отнести к предложениям, выражающим уступительное значение, так как при эксплицировании подобного рода импликации (что возможно из-за наличия частиц «но», «да», «а») значение уступительности четко проявляется.

3.4. Модель *как* + S_2 /доп. + *ни* + $P_2 \subset S_1 + P_1$, подчеркивающая интенсивность действия и в то же время выражающая значение уступительности, не имеет эквивалента во французском языке. Она частотна в русском. На французский она может переводиться с помощью:

А. Союза «malgré»

Фаина так и не обернулась с тех пор к Лева ни разу! Как Лева ни протягивал немую свою мольбу, как ни вызывал мысленно ее ответный взор – ни разу... (Битов, 2000 : 184).

Et elle ne s'est pas tournée une seule fois vers Liova depuis tout à l'heure! Malgré tous les efforts qu'il fait en tendant vers elle une muette imploration pour attirer par la pensée un regard complice, pas une fois... (Bitov, 1989 : 192).

Как нам ни хотелось избежать в этой части неаппетитных объятий исторической музыки (мраморная, без глаз), как нам ни хотелось избежать школы – заскочить туда на секунду, по-видимому, придется, именно в этот памятный день... (Битов, 2000 : 156).

Malgré tout notre désir d'éviter dans cette partie l'étreinte peu appétissante de la muse historique (un marbre, sans yeux), malgré tout notre désir d'éviter l'école, il faudra bien y faire un saut, précisément ce jour-là (Bitov, 1989 : 166).

Необходимо отметить, что значение интенсивности действия на французский язык передается лексическим средством – прилагательным «tout». Во французском нет уступительного оборота, соответствующего русскому, в котором выражается высокая степень интенсивности действия, содержащаяся в глаголе.

Б. Уступительного оборота:

Как мне ни было тяжело, я все же вынужден был это сделать (Битов, 2000 : 141).

Aussi pénible que cela fut, je dus bien en passer par là (Bitov, 1989 : 151).

3.5. Модель *что бы ни* $S_2 + P_2 \subset S_1 + P_1$ также на французский язык передается уступительным оборотом:

Что бы ни делал он днем и ложась вечером, только и думал Zotov: до каких же пор? (Солженицын, 1991 : 173).

Quoi qu'il fit dans la journée et le soir en se couchant, Zotov ne cessait de se demander jusqu'à quand (Soljenitsyne, 1965 : 90).

Необходимо обратить внимание на то, что в данном случае в обоих языках выбор модели предопределен тем, что *quoī que* обладает обобщающим значением так же, как и «что бы ни».

3. 6. Если сложноподчиненные предложения совмещают семантику уступительности с условностью, то они имеют смешанные модели, где одни элементы принадлежат к структуре условного предложения, другие – уступительного. Таковы модели:

А. *даже если* + $S_2 + P_2 \subset$ *разве* + $(S_1) + P_1$.

– Разве так поступают люди? Даже если я не прав и зря тебя подозревал, разве можно так измываться надо мной! (Битов, 2000 : 190).

Ça ne se fait pas. Même si je t'ai soupçonnée sans raison, est-ce que tu as le droit de te moquer de moi comme ça ! Qu'est-ce que j'ai fait ? (Bitov, 1989 : 199).

В данном случае модель при переводе также сохраняет элемент условного предложения «*même si*». Модель перевода с «*même si*» является для французского языка типовой, поскольку «*même*», как указывает М.-А. Морель, включает в себя большинство уступительных моделей (Mogel, 1996 :44).

Б. Модель *если б* + $S_2 + P_2 - + S_1 + P_1$, где тире в русском языке является элементом уступительного предложения, своеобразным «ключом» при эксплицировании уступки. Во французском языке знак тире очень редок, поэтому его отсутствие не учитывается при переводе предложения данной модели. К элементу уступительного предложения относятся наречия «все равно» и «*quand même*»:

Да если б я знал, что меня на родине даже повесят, – все равно я б вернулся! (Битов, 2000 : 144).

Si même j'avais su qu'on me prendrait dans ma patrie je serais quand même revenu ! (Bitov, 1989 : 75).

Заключение

Список рассмотренных здесь моделей союзного оформления уступительности в русском языке, а также соответствующих им конструкций

при переводе на французский не является исчерпывающим. Тем не менее, нами отобраны наиболее частотные модели с опорой на русский язык. Модели представлены в порядке уменьшения их частотности.

Таким образом, на основе анализа приведенных выше примеров можно сделать следующие выводы: союзы и союзные слова являются наиболее частотной формой оформления предложений с уступительным значением как в русском, так и во французском языках. При переводе с русского языка во французском тексте переводчики передают значение уступительности чаще всего соответствующим союзом или союзным словом с уступительным значением. При уступительности, выраженной на уровне предложения, не требуется дополнительной работы по эксплицированию ее значения, кроме бессоюзных и сложносочиненных предложений.

Поскольку союзное оформление уступительности при переводе на французский язык выражается эквивалентными языковыми средствами, то происходит правильное или максимально близкое к оригиналу декодирование информационного заряда сообщения.

Наиболее частотна в обоих языках модель сложноподчиненного предложения, в которой союз с уступительным значением «хотя» передается также нейтральным и для французского языка союзным словом «*bien que*». Поскольку их главное употребление – логическая уступка, предложения такого типа по большей мере не нуждаются в дополнительном декодировании. По мысли Е. В. Падучевой компонент «ожидание» (или «обманутое ожидание») входит в семантику союза «хотя» (Падучева, 2004: 47). Мы не рассматривали отдельно лексические компоненты анализируемых союзов. Однако следует заметить, что именно это определение лежит в основе вывода о том, что во французском языке союзу «хотя» соответствует некоторое количество эквивалентов. Это говорит о большей вариантности передачи значения уступительности во французском языке, то есть, вслед за В. Г. Гаком, можно сделать вывод, что по данному способу выражения французский язык богаче, чем русский. Качественное расхождение в данной категории невелико, поскольку оно характеризуется наличием или отсутствием какого-либо элемента систем, что можно не учитывать при достаточно полном эквивалентном переводе, в количественном расхождении проявляется наличие более богатого инвентаря во французском языке при оформлении предложений со значением уступительности. Таким образом, выбор эквивалента при переводе следует основывать на французской единице.

Следует еще раз подчеркнуть, что эквивалентность перевода рассматриваемых союзов и союзных слов зависит от точного поиска французского эквивалента, исходя из трех типов уступительности – логической («*bien que*»), корректирующей («*encore que*»), аргументативной («*mais*»), что было показано нами на примерах. При слабых временных оттенках («*alors que*»), контраргументативных допущениях («*même si*»),

наиболее частотный союз «хотя» допускает отклонения от этих трех вариантов. Обобщающий приблизительный перевод подразумевает выбор «*même*». Наличие же специфических моделей в русском языке требует использования лексических средств, а именно прилагательного. При полной адекватности моделей в обоих языках, не подразумевающих наличие серии эквивалентов (см., например, модели «что бы ни», «как бы ни»), во французском и русском наблюдается полное соответствие. Следует особо отметить наличие специфической для русского языка модели *как + S₂ / don. + ни + P₂ ⊂ S₁ + P₁*, которая подчеркивает интенсивность действия и в то же время выражает значение уступительности; на французский язык эта модель передается с помощью лексического средства – прилагательного *tout*.

Библиография

- Апресян В.Ю., 1999, *Уступительность в языке и слова со значением уступки*, ВЯ, № 5.
- Берзина Г.П., 2002, *Функционально-семантическое поле уступительности в современном немецком языке*, дис. ... канд. филол. наук, Новосибирск.
- Вьюнова Е.К., 2004, *Концессивная обусловленность в английских переводных текстах: инвариантность и вариативность*, дис. ... канд. филол. наук, Санкт-Петербург.
- Битов А.Г., 2000, *Пушкинский дом*, Санкт-Петербург, Вагриус.
- Богомолова А. В., 1955, *Уступительные конструкции с союзом хотя (хоть) в современном русском литературном языке*, Автореф. ... канд. дисс., Л.
- Гак В.Г., 1989, *Сравнительная типология французского и русского языков*, Москва, Просвещение.
- Гальперин И.Р., 2007, *Текст как объект лингвистического исследования*, Москва, КомКнига.
- Гак В.Г., 2000, *Теоретическая грамматика французского языка*, Москва, Добросвет.
- Гречишников Р. М., 1971, *Сложное предложение с фразеологизирующимися средствами выражения уступительных отношений в современном литературном русском языке*, Автореф. дис. ... канд. филол. наук., Л.
- Жукова Л.Т., 1967, *Предложения и словосочетания с уступительным значением в немецком литературном языке*, дис. ... канд. филол. наук, Ярославль.
- Комиссаров И.Н., 2002, *Современное переводоведение*, Москва, ЭТС.
- Макарьева А.П., 1980, *Сложное предложение с уступительным придаточным типа *si grand qu'il soit* во французском языке*, Ленинград, АКД.
- Мусатова Г.А., 2008, *Семантика уступки*, дис. ... канд. филол. Наук, Рязань.
- Перфильева Н. П., 1985, *Синтаксический статус уступительно-противительных конструкций (в сопоставлении с адверсативными конструкциями) // Структурно-функциональный анализ языковых единиц*, Иркутск. [Электронный ресурс].
- Печенкина Т.Г., 1976, *Синтаксическая категория уступительности и форма ее выражения в русском литературном языке 2-й половины XIX века*, Ленинград, АКД.
- Солженицын А.И., 1991, *Рассказы*, Москва, ИНКОМ НВ.
- Теремова Р.М., 1986, *Семантика уступительности и ее выражение в современном русском языке*, Ленинград, ЛГПИ.

Studii de gramatică contrastivă

- Храковский В.С., 2004, *Уступительные конструкции: семантика, синтаксис, типология* // Типология уступительных конструкций / Отв. ред. В. С. Храковский, СПб, Наука.
- Bensoussan A., 2005, *J'avoue que j'ai trahi: Essai libre sur la traduction*, Paris, L'Harmattan.
- Bitov A., 1989, *La Maison Pouchkine*, trad. du russe par Ph. Menecier, Paris, Albin Michel.
- Morel M.-A., 1996, *La concession en français*, Paris, Ophrys.
- Mounin G., 1963, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- Soljenitsyne A., 1965, *La maison de Matriona suivi de L'inconnu de Kretchetovka*, trad. du russe par L. et A. Robel, Paris, Pocket.

L'APPROCHE ONOMASIOLOGIQUE ET LE PROBLEME DE LA REFORMULATION: LE CAS DE «EDUCATION» EN FRANÇAIS ET «EDUCATION» EN ANGLAIS¹

Abstract: *The term 'adult education' creates cognitive dissonance for translators of French texts, caused by an incompatible referential information between 'education' (related to children) and 'adult'. The concept map can help the translator to take a better knowledge in conformity with the notional reality and semantic network of the text, and schematically visualizing the related concepts according to the pivotal terms. In this paper, we examine the problem of multiple meanings of the word 'education' in the phrase 'adult education' and its two French versions available 'adult education' and 'adult education'. Following semasiological and onomasiological approaches relied on lexical semantics, we strive to apply the semasiological approach and present different meanings of 'education', 'éducation' and 'formation' in English and French, then to prepare their concept map, and to show, finally, that the concept map can be a useful tool in the operation to deal with translation of terms semantically contiguous. Indeed, concept mapping allows the translator to assure reliable reformulation of specialized terms in the target language, the realization of the consistency of the translated text and accurate transmission of the message source language target language.*

Keywords: *conceptual mapping, hierarchical taxonomy, semasiology, onomasiology, terminology.*

1. Introduction

Quand un traducteur veut traduire un texte spécialisé, il est obligé de choisir les équivalents précis reflétant le même sens dans la langue cible (LC), sinon le texte sera dépourvu de cohérence. Par exemple, dans la traduction d'un texte concernant la méthodologie de l'enseignement des langues ou la traductologie, les termes comme apprentissage et acquisition, correspondance et équivalences, automatisme et répétition, cognition et perception, éducation et formation, pédagogie et andragogie sont des termes qui demandent une traduction précise.

Lorsque nous nous sommes mis à traduire en persan un texte français spécialisé dans le domaine de la méthodologie de l'enseignement des langues, nous nous sommes très vite rendu compte que l'on ne respecte pas, nous semble-t-il, une distinction précise et claire en français entre « éducation » liée aux enfants et « formation » liée aux adultes. Comme l'anglais et le français sont

¹ **Mahmoud Reza GASHMARDI**, Université d'Isfahan, Iran.
gashmardi@fgn.ui.ac.ir

linguistiquement plus proches que le français et le persan, nous nous cherchons à vérifier l'équivalent des deux termes français en anglais en vue de déterminer leur domaine conceptuel, et finalement en donner une équivalence précise en persan. Après avoir fait une recherche préalable, nous avons compris que choisir leurs équivalents en persan exige une étude à part entière, et que la complexité terminologique en persan dépasse largement le cadre de cette étude. D'où la déviation totale de notre premier objectif (trouver une équivalence exacte de ces deux termes français en persan) pour faire une étude en sémantique lexicale pour en dessiner la carte conceptuelle en français et en anglais. En fait, la disparité et l'incohérence concernant ces deux termes dans les ouvrages français et anglais, nous a amené à faire une étude pour faire une mise au point.

Pour ce faire, nous devons trouver un texte français traduit en anglais ou le contraire. Et pour lever le doute sur la fidélité et la justesse de la traduction, nous nous appuyons sur les textes officiels des instances internationales traduits en plusieurs langues. En premier rang, ce sont l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (Unesco) et le Bureau International d'Éducation (Bie), deux instances internationales exerçant leurs activités dans le domaine culturel et éducatif qui attirent notre attention. Les rapports sont publiés dans plusieurs langues (anglais, français, espagnol, russe, arabe et chinois) ayant la valeur identique. Nous avons comparé le rapport de la 47^e session de Conférence Internationale de l'éducation (Unesco, 2004) avec sa version anglaise. Nous en avons choisi le quatrième atelier sous le nom de « Qualité de l'éducation et rôle clé des enseignants ». Le titre de la rubrique 6.1 est « Formation des enseignants et développement professionnel ». Dans la version anglaise, le même titre est traduit « Teacher education and professional development ». Tout au long de ce rapport, le terme français « formation » est considéré comme l'équivalent de l'anglais « education » ; sauf pour la formation continue. Cette dernière est traduite par « in-service training ».

Dans le même rapport, il y a des cas où l'emploi du mot « éducation » est identique dans la version anglaise¹. Dans ce dernier exemple, le mot « éducation » est employé dans son sens général sans faire allusion à un public précis, ce qui est tolérable en français. Dans les lignes suivantes, nous trouvons une phrase dans laquelle l'équivalent anglais de « formation » est traduit par « training »². Dans une autre source publiée par l'Unesco pour le Bie (Bhola, 1989), l'auteur se sert du

¹Par exemple : « Dans de nombreux pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, il est nécessaire de recruter un grand nombre de nouveaux enseignants pour développer le système éducatif et pouvoir ainsi assurer l'éducation pour tous », est traduit ainsi : « In many countries in Africa, Asia and Latin America a large number of new teachers is needed to expand the education system in order to provide for education for all ».

²« Ceux qui désirent améliorer leurs méthodes pédagogiques doivent trouver des formations adéquates ainsi que ceux qui voudraient approfondir les matières qu'ils enseignent », sa version anglaise « Those who would like to improve their teaching methods must find suitable training as well as those who would like to get a deeper knowledge of their teaching subjects ».

terme « éducation » en ce qui concerne l'enseignement des adultes ; ce qui se reflète bel et bien dans le titre sur la couverture du livre. Dans cet ouvrage, le terme « éducation » s'impose partout, rare est l'usage du mot « formation ». L'éducation, comme nous l'expliquerons dans les lignes suivantes, concerne davantage les enfants, et la formation correspond aux adultes.

Une dissonance cognitive se fait jour en raison de l'information inconsistante transmise par l'utilisation incorrecte d' « éducation » et de « formation » chez le traducteur. Une information inconsistante car la méthodologie de l'enseignement des enfants se précise par une appellation « éducation », et celle des adultes par une autre « formation ». Ainsi, le terme « éducation » nous rappelle une panoplie de théories et de conseils qui ressortent des particularités des enfants et, à la limite, des adolescents, et qui peuvent englober la période des premiers pas des enfants à l'école jusqu'au baccalauréat ; le mot « formation » englobe la période qui s'étale après le baccalauréat. Les élèves sont un public contraint, les adultes sont généralement volontaires et actifs dans leur formation. La finalité de l'éducation consiste à faire acquérir des savoirs et à socialiser, tandis que la formation viserait à développer les compétences professionnelles et personnelles. Les savoirs scolaires sont perçus comme étant essentiellement abstraits, les savoirs utilisés en formation s'efforceraient, eux, de répondre à des problèmes concrets.

Le problème sur lequel nous voulons insister ne se résume pas au fait qu'un traducteur n'arrive pas à trouver une bonne équivalence en LC pour le mot de la langue de départ (LD). Au contraire, il s'agit du cas d'un traducteur chevronné, capable de trouver presque spontanément les équivalents en LC. Le problème est comment le traducteur peut être sûr de la justesse de l'équivalence choisie, ou plus précisément, comment il peut vérifier son choix. Autrement dit, nous insistons sur le fait que le problème que nous voulons traiter dans cette étude concerne plutôt la reformulation (onomasiologie) et non la compréhension (sémasiologie).

Dans cet article, nous chercherons à savoir, d'après le texte officiel de l'Unesco, si le terme « education » en anglais peut être traduit indifféremment en français par « éducation » ou « formation ». En nous appuyant sur la sémantique lexicale, nous appliquerons la méthodologie de la carte conceptuelle. La carte conceptuelle se définit comme « une représentation graphique des concepts extraits, de manière plus ou moins intuitive, d'un texte ou ensemble de textes. (...) Elle est donc la représentation schématique du texte en ses éléments conceptuels constructifs » (Dancette & Halimi, 2005 : 554). La carte conceptuelle est également « une représentation graphique hiérarchisée, externe, de l'organisation interne des informations d'un texte ou d'un domaine dans la mémoire d'un sujet » (Nguyen & Tochon, 1998 : 221). Pour pouvoir créer la carte conceptuelle (Nguyen & Tochon, 1998; Dancette, 2003; Dancette & Halimi, 2005), nous privilégions l'approche onomasiologique, c'est-à-dire nous allons du concept aux mots. Dans les lignes suivantes, nous essayons de développer d'abord le cadre théorique de notre étude,

puis appliquer l'approche sémasiologique en présentant les différents sens des termes « education », « éducation », « formation » en anglais et en français, et ensuite de présenter leur carte conceptuelle selon l'approche onomasiologique.

2. Discussion

La traduction peut se définir par la transmission d'un message d'une langue à l'autre. Cette définition rejoint celle de la théorie interprétative ou théorie du sens de l'Ecole de Paris, selon laquelle « la traduction n'est pas un travail sur la langue, sur les mots, c'est un travail sur le message, sur le sens » (Herbulot, 2004 : 307). La théorie interprétative se fonde sur le saisissement du sens d'un texte. Pour ce faire, le traducteur doit déstructurer le texte initial pour extraire le sens de LD, puis le verser dans la LC. Selon la théorie interprétative, « il s'agit de déverbaliser, après avoir compris, puis de reformuler ou réexprimer » (Herbulot, 2004 : 307). Il existe ainsi dans l'opération traductive deux actes, orale ou écrite : d'abord comprendre, ensuite dire. Le cadre conceptuel du modèle séquentiel de la traduction représente aussi deux étapes dans le processus de la traduction, la phase de compréhension et la phase de reformulation (Gile, 2005 ; Lagarde et Gile, 2011). La déverbalisation est une chose, mais les codes linguistiques de chaque langue reflètent des représentations cognitives particulières du monde, qui peuvent être tout à fait différentes d'une langue à l'autre. En fait, « chaque langue crée une image de la réalité, complète, et qui se suffit à elle-même. Chaque langue structure la réalité à sa façon et, par là même, établit les éléments de la réalité qui sont particuliers à cette langue donnée » (Mounin, 2008 :44).

Une question se pose : comment une langue peut-elle structurer la réalité du monde ? Sans parler de priorité de la forme selon les structuralistes, ou du sens selon les cognitivistes, on peut prétendre que pour un traducteur, le mot constitue l'entrée du sens, sans oublier l'importance de la pragmatique, du contexte, de la texture et de la culture. Nous voulons insister sur ce point que le mot est « l'univers entier, ou du moins l'ensemble des expériences catégorisées linguistiquement » (Delbecque, 2006 :48). La compréhension d'un mot se fait après l'accès à son concept. Un mot sans concept est incompréhensible (Launay, 2006 : 7-13). Le travail essentiel du marchand du sens (le traducteur) est de créer une image de la réalité du monde, de LD en LC. C'est une tâche extrêmement difficile dans la mesure où il y a des notions propres à une langue, à ses références cognitives, sociologiques, linguistiques et extralinguistiques. Certes, comme cela a été dit, la connaissance du lexique prend sens à côté des connaissances pragmatiques, contextuelles et culturelles.

On peut également définir l'acte traductif d'après les différentes visées théoriques. La traduction « désigne toute forme de 'médiation interlinguistique', permettant de transmettre de l'information entre locuteurs de langues différentes »

(Ladmiral, 2010 : 11). L'une des définitions à laquelle nous adhérons se traduit par la formulation suivante : « selon l'approche cognitive, le processus de traduction se définit essentiellement par le traitement de l'information contenue dans le texte à traduire et par sa mise en relation avec les connaissances antérieures (linguistiques et extralinguistiques) » (Dancette & Halimi, 2005 : 548). Un traducteur cherche à trouver une définition claire d'un terme spécialisé. Le circuit textuel assure le traducteur de la justesse de l'équivalence choisie. Si la compréhension du texte est erronée, les référents cognitifs du traducteur seront déviés. De ce fait, si le référent cognitif du terme « éducation » est lié à l'enseignement des enfants dans l'esprit d'un traducteur, et si ce terme est utilisé pour désigner l'enseignement des adultes, cela engendre une sorte de dissonance cognitive chez le traducteur (Festinger, 1975 ; Beauvois & Joule, 1996 ; Cooper, 2007 ; Domiani, 2007) causée par une nouvelle information en conflit avec une connaissance déjà établie. Pour réduire la dissonance cognitive, le traducteur est obligé de chercher dans les dictionnaires pour se justifier sur l'équivalence qu'il en propose en LC. Cette dissonance cognitive affecte également la compréhension d'un lecteur spécialiste en la matière.

Le problème de l'équivalence et de la dissonance cognitive peuvent s'exprimer par la phrase suivante concernant les difficultés d'élaborer des dictionnaires multilingues : « Si A de L1 (langue 1) est équivalent à α de L2 (langue 2) et si A de L1 est équivalent à β de L2 alors que α de L2 n'est pas synonyme de β de L2, c'est que probablement A de L1 possède deux sens qui devraient être différenciés par deux entrées distinctes au sein du dictionnaire » (Van Campenhout, 2004 : 156). C'est le problème qu'un traducteur rencontre couramment lorsqu'il est en train de traduire, cela d'autant plus fort quand il s'agit d'un texte spécialisé. D'où la problématique de cette étude. En fait, « education » en anglais est équivalent à « éducation » et à « formation » en français, mais ces deux derniers ne sont pas synonymes. De nos jours, le domaine conceptuel de « education » en anglais se différencie de « éducation » dans certaines rubriques. Autrement dit, le transfert sémantique (Starets, 2008: 151-163) ne se fait pas entièrement, et il engendre une polysémie problématique en français qui s'éloigne de son acception initiale en anglais. Nous essayons de le montrer ainsi :

Anglais (L1) Français (L2)

(A de L1) education = éducation (α de L2)

(A de L1) education = formation (β de L2)

éducation (α de L2) \neq formation (β de L2)

Français (L1) Anglais (L2)

(A de L1) formation = education (α de L2)

(A de L1) formation = training (β de L2)

education (α de L2) \neq training (β de L2)

Comme le domaine conceptuel abordé dans cet article concerne la méthodologie de l'enseignement des langues, nous choisissons le terme « enseignement » comme un hypéronyme qui peut englober l'éducation et la formation. Le principe d'équivalence (Van Campenhoudt, 2004 : 155-157) peut donc s'exprimer par les tableaux suivants :

Tableau 1

Grille sémique des équivalents anglais et français du terme « éducation »

	Enseignement aux enfants	Enseignement aux adultes	Enseignement à l'école	Enseignement à l'université	Enseignement à l'entreprise
Education (en français)	+	0	+	0	0
Education (en anglais)	+	+	+	+	+

Tableau 2

Grille sémique des équivalents anglais et français du terme « formation »

	Enseignement aux enfants	Enseignement aux adultes	Enseignement à l'école	Enseignement à l'université	Enseignement à l'entreprise
Formation (en français)	0	+	0	+	+
Training (en anglais)	0	+	0	0	+

Ces deux tableaux nous montrent que, malgré les points communs, la portée sémantique des termes n'est pas identique dans toutes les catégories. Pour parvenir à atténuer ce genre de problème qui rend difficile la tâche d'un traducteur, nous supposons que la carte conceptuelle (Nguyen & Tochon, 1998 ; Dancette, 2003 ; Dancette & Halimi, 2005) améliorée par les approches sémasiologique et onomasiologique que nous aborderons dans les lignes suivantes s'offre comme une bonne stratégie traductive.

En effet, la carte conceptuelle peut aider le traducteur à prendre une connaissance du mot plus conforme à la réalité notionnelle et au réseau sémantique du texte, et à visualiser schématiquement des concepts liés aux termes pivots et prototypiques. La connaissance est « le résultat d'une interaction de notre système de perception et d'analyse avec le monde référentiel. (...) En outre, toutes les formes de représentation des connaissances sont fondées sur la Langue. (...) Ainsi, la Langue, et plus particulièrement le lexique, est au cœur des connaissances » (Lethuillier, 2003 : 385). Notre connaissance est donc basée sur les mots, et pour le traducteur sur le lexique de LD et de LC.

La terminologie et la lexicologie sont deux domaines inter reliés (Thoiron & Béjoint, 2010) qui ne sont pas le domaine de recherche propre d'un traducteur. Le traducteur n'est ni un terminologue qui fait « un tri parmi les unités qui se succèdent dans un texte pour ne retenir que celles qui ont un lien avec le domaine qu'il est en train de décrire », ni un lexicographe « qui s'intéresse potentiellement à toutes les unités lexicales » (L'Homme, 2005 : 1114 ; v. Goffin, 2010). Malgré tout, le traducteur est obligé de chercher toutes les unités lexicales en espérant bien saisir le sens d'un terme de LD, d'une part, et de faire un tri parmi les unités qui sont proches de son domaine et de le reformuler en LC, d'autre part (Humblé, 2010). Mais nous avons l'idée que pour trier et délimiter les concepts d'un terme, il vaut mieux qu'un traducteur suive le parcours d'un terminologue. Comme il arrive qu'un terme soit pluridimensionnel ou multidimensionnel, un terminologue vérifie la dimension du concept selon une visée particulière qui concerne les critères de choix des caractères conceptuels du domaine en question (Baraké, 2008 : 910-914). Dans une démarche purement lexicologique, les approches sémasiologique et onomasiologique se combinent (Delbecque, 2006 : 70-71). Il nous semble que dans une démarche traductive, il est légitime de distinguer l'approche sémasiologique de celle d'onomasiologique (Collet, 2009).

La polysémie est un écueil parfois infranchissable pour le traducteur. Nous avons dit que la cartographie conceptuelle est un moyen à la disposition du traducteur. Pour qu'elle soit plus pratique pour un traducteur confronté à la polysémie et synonymie d'un terme spécialisé, nous étudierons les approches sémasiologique et onomasiologique.

3. L'approche sémasiologique

L'approche sémasiologique s'impose au début du processus traductif, au moment où le traducteur est en phase de déverbalisation. La déverbalisation se fait pour la compréhension d'un terme. Pour avoir l'accès à un texte en LC, il faut déchiffrer les termes. Pour ce faire, le traducteur cherche le sens d'un terme dans un dictionnaire. De cette manière, le traducteur se sert d'un dictionnaire pour entrer dans les différents sens du mot. Le traducteur suit ainsi une démarche sémasiologique (départ du mot vers les concepts) pour déverbaliser et comprendre le texte en LD. Dans une démarche sémasiologique, le traducteur est opposé aux problèmes de polysémie et d'homonymie.

Suivant l'approche sémasiologique, nous cherchons les sens des termes en question dans différents dictionnaires. Les recherches étymologiques et sémantiques, en français et en anglais, apporteront des réponses et des éclaircissements sur la justesse de choix des deux termes. Etymologiquement, le mot « formation » est plus ancien qu'« éducation » (Dictionnaire étymologique de la langue française, 1994 : 213 et 271). Sont utilisés pour la première fois, d'après certains dictionnaires, le terme « formation » au XII^e s., et « éducation » au XV^e siècle¹. « Education », emprunté du latin « educatio », signifiait premièrement « action d'élever des animaux, des plantes » et ensuite « action d'élever et de nourrir des enfants » (Le Dictionnaire Universel d'Antoine Furetière). « Education » est même définie dans The Oxford English Dictionary (1991, V. III : 44.) ainsi : « Le processus de nourrir ou d'élever un enfant ou un jeune, et un animal ».

Avant de parler de la nouvelle notion de « éducation », nous tenons à signaler qu'il existe la même évolution pour « formation ». « Formation », emprunté du latin « formatio », a été uniquement utilisé, dans cinq sens principaux que nous utilisons aujourd'hui, mais qui ne sont pas proches de ce dont il s'agit dans notre propos :

- a) Action par laquelle une chose se forme, est formée, produite. Ex. : la formation de l'enfant dans le sein de sa mère ;
- b) Action de former, d'organiser, d'instituer. Ex. : la formation d'un régiment ;
- c) La manière dont une chose s'est formée. Ex. : la formation des espèces, la formation du génitif, la formation de la langue française ;
- d) Le résultat de l'action par laquelle une chose se forme. Ex. : une formation géologique ;

¹« En français, on parle pour la première fois de l'éducation dans un manuscrit de 1498 (...). En anglais, le mot « education » apparaît pour la première fois en 1530 (...). Il faut attendre encore un siècle pour que l'idée d'éducation se manifeste dans l'univers espagnol » (Illich, 1980 : 199).

e) Le résultat de l'action de former. Ex. formation en ligne. (Goguelin, 1983 : 9-10)

Il est peut-être vrai que le terme « formation » n'est employé comme « instruction » que dans la rubrique « militaire » du *Larousse* en 8 volumes, en 1908 ; il convient pourtant de noter que le verbe « former », dans le *Dictionnaire d'Antoine Furetière*, a été défini comme « dresser, instruire, proposer des exemples à imiter ». Il en va de même pour *Littré* qui, en 1967, n'a pas introduit la notion d'instruction sous l'entrée de formation ; mais dans le même dictionnaire, le verbe « former » est défini comme « être dressé, élevé, instruit » (Littré, *Dictionnaire de la langue française*, 1991, T. 3, 2572-2574). On remarque que la forme pronominale du verbe « former » signifie, en 1688, « s'instruire, se cultiver » (*Dictionnaire historique de la langue française*, 1993 : 816.).

Il ne faut pas oublier que le terme « éducation » n'a pas gardé, de nos jours, beaucoup de marques de son sens étymologique (élevage des animaux et alimentation des enfants). Au XVI^e siècle, il y avait des querelles sur ce que les clergés ecclésiastiques disaient sur la création de l'homme, et sur sa prédestination. Ensuite, dès le XVII^e siècle, on s'accorde sur un point : l'homme naît inapte à la vie sociale. Il faut en conséquence le préparer en lui proposant une éducation. C'est ainsi que l'éducation est devenue l'opposé de la compétence acquise dans la vie quotidienne, qu'elle finit par signifier une méthode de traitement plutôt que le simple savoir des faits de l'existence et la capacité de se servir des outils qui façonnent la vie concrète de l'homme. Plus précisément, selon *The International Encyclopedia of Education*, l'histoire de l'éducation en tant que discipline académique remonte presque à 200 ans¹. C'est à partir de cette date que l'emploi de « éducation » porteur du sens dont nous utilisons actuellement s'est fait jour au fur et à mesure. Plus tardivement, le terme « formation » s'emploie aussi à propos de l'éducation d'un être humain et, spécialement (v. 1930), pour désigner l'ensemble des connaissances dans un domaine.

Au XX^e siècle, ces deux termes sont expliqués dans tous les dictionnaires français selon leur sens nouveau. Nous remarquons une tendance nette et certaine à considérer le mot « éducation » comme lié prioritairement à des enfants. La « formation » attribue une spécialité à une personne n'étant visiblement pas un enfant qui n'a pas encore reçu son enseignement général. Si on accepte que d'après un point de vue philosophique, l'éducation se définit comme un « passage de l'état d'enfant à l'état d'adulte, de la dépendance à l'autonomie, de l'inachèvement à l'épanouissement dans la pleine actualisation des capacités » (Legendre, 1993 : 437.), on peut confirmer que l'éducation concerne une personne ayant un âge avant

¹ En outre, il est ajouté dans cette encyclopédie que : « Education comme une discipline scientifique indépendante est établie d'abord à propos d'inspiration pédagogique évoquée par J.J. Rousseau _ spécialement dans *Emile ou de l'éducation* (1762) » (*The International Encyclopedia of Education*, 1994 V. III : 1720).

celui d'adulte. Une définition affirmant que le public jeune est visé par « éducation » est la suivante : « L'éducation est l'ensemble des actions et des influences exercées volontairement par un être humain sur un autre être humain, en principe par adulte sur un jeune, et orienté vers un but qui consiste en la formation dans l'être jeune des dispositions de toute espèce correspondant aux fins auxquelles, parvenu à maturité, il est destiné » (Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation, 1994 : 317-318).

Dans les dictionnaires anglais, les définitions concernant « éducation » sont quasi analogues. Dans *The Oxford English Dictionary*, six rubriques sont consacrées à la définition de formation. Les cinq rubriques sont similaires à celle des dictionnaires français : « 1. L'action ou le processus de former (...) ; 2. L'objet formé (...) 3. La manière par laquelle une chose est formée b(...) ; 4. Mil. Un arrangement ou disposition des troupes (...) ; 5. Géol. (...) » (*The Oxford English Dictionary*, 1991, V. VI : 85-86). A propos de la sixième rubrique, on fait brièvement allusion à « formation » comme un stage : « 6. comme formation-stage : formation de danse, une variété (compétition) des danses de bal dans lesquelles les membres d'un groupe dansent en formation à travers des séries de routines », qui n'englobe pas la proportion sémantique que nous assignons à « formation » en français. Dans *The Encyclopedia Americana*, « formation » est uniquement définie d'après sa notion géologique : « a grouping of rocks within the earth's that can be considered as a geological unit. Such units are used in reparing geological maps of an area » (1993, T. 11: 602), et dans *Oxford Advanced Learner's Encyclopedic Dictionary*, sous trois rubriques : « 1. Organisation et développement (de qqch.) ; 2. Objet qui est formé (...) ; 3. Arrangement particulier [mil] (...) ».

Il est vrai que dans les dictionnaires bilingues français-anglais est donné comme équivalent du terme « formation » « training and education ». En sachant que l'équivalent de « formation » en anglais est « training », ce dernier est défini ainsi : « (...), ce qui est offert dans une classe académique est automatiquement défini comme éducation et ce qui est offert dans des centres de formation comme « formation » (*The International Encyclopedia of Education*, 1994, V. XI : 6412). Dans le même dictionnaire, sous une rubrique intitulée « Différence entre éducation et formation » (*Difference Between Education and Training*), on s'efforce d'en clarifier la notion diversifiée par exemple comme : « Si on apprend le français à l'école, il est supposé d'être « éducation » ; lorsqu'une organisation enseigne le français à ses fonctionnaires qui vont partir à l'étranger, est-il donc « formation? » (*Ibid.* p. 6413). Quelques lignes après, une explication est donnée sur la divergence existant entre ce que fait le formateur (the instructor) et l'éducateur (the teacher) : « L'explication est parfois donnée qu'en formation, le formateur commence avec l'intention d'offrir les habiletés pratiques et qu'en éducation, l'enseignant est plus concerné par les [habiletés] « fondamentales » (*Ibid.*, p. 6413). En dépit de cette distinction, nous assistons à l'emploi massif et continu du mot « éducation » pour un public adulte dans la littérature anglo-saxonne. Aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, on continue d'utiliser de

préférence l'expression « adult education », en France, en Espagne, en Italie, celle de formation des adultes (Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation, 1994 : 62).

Après avoir fait une recherche sémasiologique pour comprendre la polysémie de « education », de « formation » et de « éducation », dans les dictionnaires français et anglais, le traducteur arrivera à ces résultats :

Formation

- a. Action de former; processus entraînant l'apparition de quelque chose qui n'existait pas :
La formation d'un abcès. La formation d'une équipe.
- b. Développement et modification de l'organisme qui rend l'individu capable d'exercer les fonctions de reproduction.
- c. Action de former quelqu'un intellectuellement ou moralement
La formation du goût.
- d. Action de donner à quelqu'un les connaissances nécessaires à l'exercice d'une activité
La formation des cadres.
- e. Ensemble de ces connaissances :
Avoir une bonne formation technique. Il est médecin de formation.
- f. Ce qui est formé (dans des sens et expressions techniques)
Des formations nuageuses.
- g. Groupement de personnes
Les formations politiques. Une formation de jazz.
- h. Aéronautique
Dans l'A.L.A.T., ensemble d'appareils placés sous les ordres d'un chef, le commandant de formation, dans le but d'exécuter une mission déterminée.
(La patrouille est la plus petite formation.)
- i. Anatomie
Ensemble constitué par différents éléments anatomiques ayant la même fonction.
- j. Chorégraphie
Ordonnance particulière prise par un groupe de danseurs ou de gymnastes ;
dessins spatiaux que leurs évolutions déterminent devant le spectateur.
- k. Géologie
Unité lithostratigraphique de base constituée d'un ensemble de couches géologiques.
- l. Linguistique
Synonyme de forme.
- m. Militaire
Élément ou détachement d'une force militaire. Disposition que peut prendre une troupe sur le terrain, une flotte en mer, un groupe d'aéronefs.

Education

- a. Art de former une personne, spécialement un enfant ou un adolescent, en développant ses qualités physiques, intellectuelles et morales, de façon à lui permettre d'affronter sa vie personnelle et sociale avec une personnalité suffisamment épanouie:
L'éducation des enfants
- b. Action de former et d'enrichir l'esprit d'une personne :
Éducation et culture
- c. Initiation d'une personne à un domaine de connaissances, à une activité ou une discipline particulière.
Éducation artistique, littéraire, professionnelle, religieuse, scientifique.
- d. Développement donné à un sens, au corps ou à une faculté par un entraînement et des exercices appropriés.
Éducation de la volonté.
- e. Art d'élever ou de dresser des animaux domestiques.
Éducation des abeilles, des vers à soie
- f. Mise en œuvre de moyens propres à développer méthodiquement une faculté, un organe
Éducation du goût.
- g. Connaissance et pratique des bonnes manières, des usages de la société ; savoir-vivre
Manquer d'éducation. Faire l'éducation de quelqu'un

Dans les dictionnaires anglais, les mots « formation » et « education » et « training » sont définis ainsi:

Formation

- a. the action of forming or process of being formed
the formation of the Great Rift Valley
- b. structure or arrangement of something
a cloud formation
- c. formal arrangement of aircraft in flight or troops
a battle formation the helicopters hovered overhead in formation
- d. Geological assemblage of rocks or series of strata having some common characteristic.
- e. the way something is naturally made or the way it has been arranged
a rock formation
cloud formations
- f. the development of something into a particular thing or shape
the formation of a crystal

Education

- a. The process of nourishing or rearing a child or young person, an animal.
- b. The process of 'bringing up' (young persons); the manner in which a person has been 'brought up'; with reference to social station, kind of manners and habits acquired
- c. The systematic instruction, schooling or training given to the young in preparation for the work of life; by extension, similar instruction or training obtained in adult age. Also, the whole course of scholastic instruction which a person has received.
- d. *the process of teaching or learning in a school or college, or the knowledge that you get from this*
As a child he received most of his education at home.
It's a country which places great importance on education.
She lectures in education (= the study of education) at the teacher training college.
It's important for children to get a good education.

Training

- a. the process of learning the skills you need to do a particular job or activity.
a training course
a teacher-training college
New staff have/receive a week's training in how to use the computers.
- b. be in training for *sth.*
to exercise a lot and eat particular food in order to prepare yourself for a competition
- c. be good training for *sth.*
to be a useful experience that will be helpful when doing a particular thing in the future
His experience as a teacher was good training for parenthood.

Ce n'est qu'un exemple des définitions des ces termes. La liste n'est pas fermée, on peut y ajouter selon les autres dictionnaires français et anglais. Devant une panoplie de sens différents des termes, le traducteur n'a qu'à choisir le(s) sens le(s) plus proche(s) du thème général de son texte. Le traducteur peut comprendre que les sens « d » et « e » de « formation », « a » et « b » de « éducation » en français, et les sens « c » et « d » de « education », et « a » de « training » en anglais sont liés ; il doit réfléchir autour de ces sens. Il faut ajouter que saisir le sens d'un terme est une chose mais la reformulation ou la traduction dans une autre langue en est une autre. Cela vaut dire encore une fois que la phase sémasiologique

peut aider le traducteur à comprendre le sens des termes en question, mais s'il veut créer leurs cartes conceptuelles, il peut utiliser l'approche onomasiologique.

4. L'approche onomasiologique

L'approche onomasiologique s'impose lorsque le traducteur a réussi à déverbaliser et à comprendre le texte. Une fois qu'il sait le sens des termes en LD, il s'efforce de transmettre sa compréhension du texte en LC, car « traduire, c'est comprendre dans le but de permettre à d'autres de comprendre » (Papavassiliou, 2007 : 30). Il lui faut donc respecter une démarche opposée à la démarche sémasiologique. Pour reformuler un texte en LC, le traducteur qui a déjà commencé sa démarche traductive par la recherche des significations des termes, entre dans la phase de reformulation et se préoccupe de transmettre les concepts en LC ; c'est le début de la démarche onomasiologique (départ du concept vers le mot) :

« Le but essentiel de l'analyse onomasiologique est cependant de mettre à jour la structure sous-jacente d'un ensemble de mots conceptuellement proches, c'est-à-dire de découvrir comment appelé un champ lexical. Un champ lexical est constitué d'un ensemble de mots qui désignent des entités appartenant à un même domaine conceptuel. (...) Un domaine conceptuel peut à son tour être défini comme étant un champ cohérent de notre univers fait de conceptions et d'expériences. » (Delbecque, 2006 :62).

Le traducteur doit sélectionner les sens qui concernent le domaine conceptuel lié au thème de son texte à traduire (pour nous, la méthodologie de l'enseignement des langues). Si le traducteur veut faire une carte conceptuelle selon l'approche onomasiologique, il est obligé de faire une taxinomie hiérarchisée comportant hypéronyme, niveau de base, hyponyme (Delbecque, 2006 :61-70). Dans une première étape, il faut préparer la classification de domaines conceptuels : le niveau générique, le niveau de base et le niveau spécifique. L'enseignement est un concept qui englobe la formation et l'éducation. Nous proposons le tableau suivant :

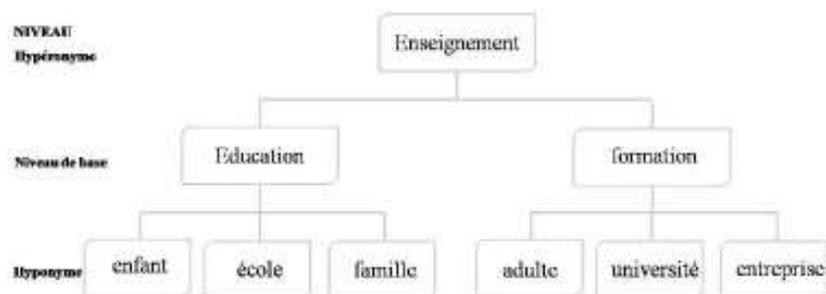
Tableau 3
Classification de domaines conceptuels

Niveau	Domaines conceptuels	
Niveau générique	Enseignement	Enseignement
Niveau de base	Formation	Education
Niveau spécifique	Adultes, université, entreprise	Enfant, école

En comparant des multiples rubriques des dictionnaires, le traducteur peut se dessiner un parcours plus sûr pour la compréhension des termes de LD et pour leurs reformulations en LC. Ce tableau conduit le traducteur à se concentrer sur les sens qui se classifient dans le domaine conceptuel concernant les termes spécialisés. Autrement dit, il sera en mesure de se pencher sur le sens qui concerne directement le domaine conceptuel, et d'en écarter les sens qui s'y éloignent. Ce tableau montre que la formation et l'éducation sont deux niveaux de bases liés au niveau générique «enseignement», et qu'ils se différencient au niveau spécifique.

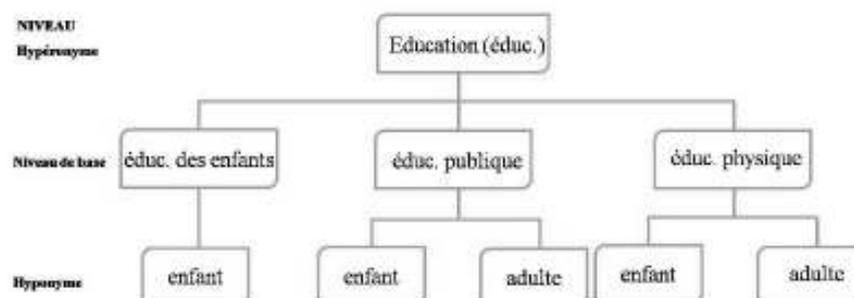
La classification de domaines conceptuels ne peut pas créer un champ lexical pour le traducteur. Pour découvrir le champ lexical, il faut préciser la place des termes dans le domaine conceptuel. On classe les termes du général à spécifique, du haut en bas. Cela aide le traducteur à schématiser le champ sémantique et à dessiner le champ lexical. Pour ce faire, nous utilisons la taxinomie hiérarchisée. Nous proposons les figures suivantes :

Figure 1 : Taxinomie hiérarchisée de l'enseignement



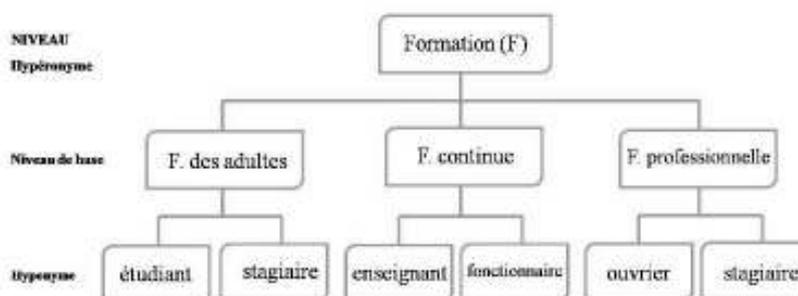
Dans la figure 1, « enseignement » est considéré comme hypéronyme, et « éducation » et « formation » comme niveau de base. Selon notre domaine conceptuel (la méthodologie de l'enseignement des langues), dans le niveau de l'hyponymie, sont présentés le public à qui ces deux termes s'adressent et le lieu où ils peuvent se réaliser.

Figure 2 : Taxinomie hiérarchisée de l'éducation (en français)



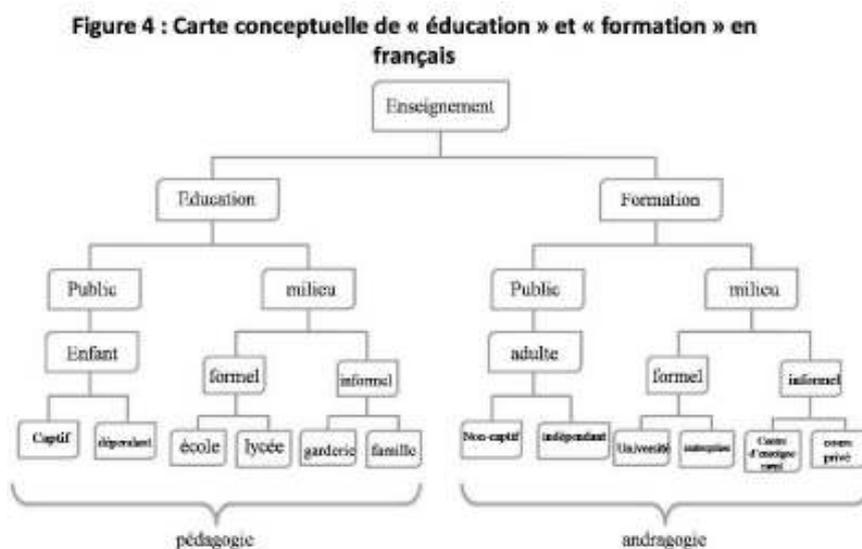
La figure 2 montre bien que si on met «éducation» au niveau d'hypéronyme, pour avoir une vision plus détaillée des niveaux de base et d'hyponyme, on peut voir plusieurs catégories conceptuelles de l'éducation. Par rapport aux niveaux de base proposés, on remarque qu'au niveau d'hyponymie, il y a le public enfant et adulte, « car dans la pédagogie contemporaine, l'éducation a une signification très large et vise la totalité de la personne » (Mialaret, 1979 : 192), ce qui n'est nettement pas le cas pour « formation ». D'après cette vision totalitaire de l'éducation, il serait impossible de rapprocher, de remplacer l'un par l'autre et d'unifier ces deux termes. Il peut en résulter que lorsqu'il s'agit du terme « éducation » dans son concept général, il peut s'adresser aux enfants ou aux adultes ; mais lorsqu'il s'agit de l'expression « éducation des enfants », le public visé n'est que l'enfant.

Figure 3 : Taxinomie hiérarchisée de la formation (en français)



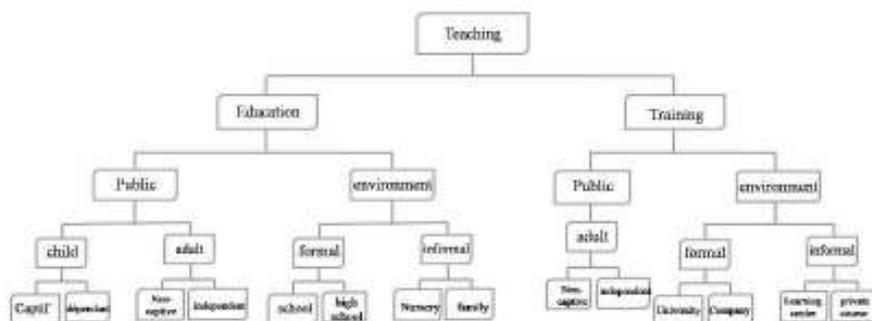
La figure 3 nous montre bien que le terme « formation » concerne le jeune adulte et adulte.

La taxinomie hiérarchisée montre une démarche qui va de la généralisation vers la spécialisation. Une pensée divergente (Fontanet, 2005) impose au traducteur d'élargir le champ lexical et d'y ajouter d'autres hyponymes pour mieux identifier et sélectionner le terme en question. Ainsi dire, nous proposons le tableau suivant qui montre la carte conceptuelle des termes « éducation » et « formation » :



La figure 4 prouve que les termes « éducation » et « formation » sont liés à deux approches différentes : l'un à la pédagogie et l'autre à l'andragogie. La première concerne l'enseignement/apprentissage des enfants, et la deuxième celui des adultes. Or, selon la carte conceptuelle de ces deux termes, le traducteur se rassure qu'il faut faire une distinction entre « éducation » et « formation », que ces deux termes ne peuvent pas s'employer, au moins en français, l'un à la place de l'autre. Ainsi, la traduction de l'expression « adult education » en « éducation des adultes » n'est pas acceptable en français.

Figure 5 : Carte conceptuelle de « education » et « training » en anglais



La figure 5 nous indique bien que dans la cartographie conceptuelle de « education » en anglais, l'adulte et l'enfant sont concernés sans distinction ; ce qui n'est pas le cas pour « éducation » en français. Or l'expression « adult education » s'emploie en anglais sans aucune confusion sémantique, et peut être considérée comme équivalent de « formation des adultes » en français. Mais l'expression de « éducation des adultes » n'est pas acceptable.

Conclusion

La cartographie conceptuelle est utile pour comprendre le sens d'un terme ou d'une expression. Lorsqu'un traducteur rencontre la dissonance cognitive engendrée par une ambiguïté sémantique entre deux éléments référentiels incompatibles ou parfois contradictoires, les approches sémasiologique et onomasiologique peuvent jouer le rôle de révélateur de vrai sens d'un terme. L'approche sémasiologique favorise la compréhension du sens d'un terme en fouillant dans les dictionnaires. La seule compréhension du sens d'un terme spécialisé polysémique ne peut pas aider le traducteur à transmettre le message dans la LC. L'approche onomasiologique est un outil efficace pour tracer la carte conceptuelle d'un terme spécialisé polysémique. Pour écarter l'ambiguïté sémantique entre « education » en anglais et « éducation » et « formation » en français, dans les expressions « adult education », « éducation des adultes » et « formation des adultes », nous avons appliqué la cartographie conceptuelle en s'appuyant sur l'approche onomasiologique en vue de montrer la différence entre le concept « éducation » et « formation » en français, et une certaine confusion en anglais pour « education » qui concerne à la fois l'enfant et l'adulte. Il semble que pour l'anglais, la matière à enseigner et le lieu où on enseigne sont plus importants que le public. Par contre, pour le français, le public à qui on s'adresse est plus important. D'après cette étude, l'utilisation de l'expression « éducation des

adultes » à la place de « formation des adultes » est étymologiquement et onomasiologiquement inacceptable, car la carte conceptuelle du terme « éducation » en français n'a pas de lien avec l'adulte.

Bibliographie

- Baraké, R., 2008, « La pluridimensionnalité du concept. Approche terminologique du domaine de la spatologie », *Meta*, 53 (4): 907-915.
- Beauvois, J.-L. et Joule, R.- V., 1996, *a Radical Dissonance Theory*, Angleterre, Taylor & Francis
- Bhola, H. S., 1989, *Tendances et perspectives mondiales de l'éducation des adultes*, UNESCO (B.I.E.).
- Collet, T., 2009, « La manière de signifier du terme en discours », *Meta*, 54 (2): 279-294.
- Cooper, J., 2007, *Cognitive dissonance: fifty years of a classic theory*, Angleterre, SAGE
- Dancette, J., 2003, « L'élaboration de la cohérence en traduction; le rôle des référents cognitifs », *TTR*, 16(1): 141-159.
- Dancette, J. et Halimi, S., 2005, « La représentation des connaissances ; son apport à l'étude du processus de traduction », *Meta*, 50 (2): 548-559.
- Delbecq, N., 2006, *Linguistique cognitive, comprendre comment fonctionne le langage*, Bruxelles, De Boeck Duculot.
- Dictionnaire de la langue française, Littré*, 1990, Paris, LGF.
- Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation*, 1994, Paris, Nathan.
- Dictionnaire étymologique de la langue française*, 1994, Paris, P.U.F.
- Dictionnaire historique de la langue française*, 1993, Paris, Le Robert.
- Domiani, C., 2007, *La "transréconciliation", un mode de réduction de la dissonance cognitive compatible avec la théorie de la dissonance cognitive*, Canada, Patrimoine de l'édition.
- Festinger, L., 1975, *A theory of cognitive dissonance*, USA, Stanford University Press
- Fontanet, M., 2005, « Temps de créativité en traduction », *Meta*, 50 (2): 432-447.
- Gile, D., 2005, *La traduction. La comprendre, l'apprendre*, Paris, P.U.F.
- Goffin, R., 2010, « Interlinguistique et Terminologie : un bref regard en arrière », *Meta*, 55 (1): 119-126.
- Goguelin, P., 1983, *La formation continue des adultes*, Paris, P.U.F.
- Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*, 1983, Paris, Larousse.
- Herbulot, F., 2004, « La Théorie interprétative ou Théorie du sens : point de vue d'une praticienne », *Meta*, 49 (2): 307-315.
- Humblé, Ph., 2010, « Dictionnaires et traductologie : le paradoxe d'une lointaine proximité », *Meta*, 55(2): 329-337.
- Illich, I., 1980, *Une société sans école*, (traduit par G. Durand), Paris, Editions du Seuil.
- International Encyclopedia of Education*, 1994, Elsevier Science.
- L'Homme, M-C., 2005, « Sur la notion de "terme" », *Meta*, 50 (4): 1112-1132.
- Ladmiral, J-R., 2010, *Traduire : théorème pour la traduction*, Paris, Gallimard.
- Lagarde, L. et Gile, D., 2011, « Le traducteur professionnel face aux textes techniques et à la recherche documentaire », *Meta*, 56 (1): 188-199.
- Launay, M. de, 2006, *Qu'est-ce que traduire ?*, Paris, Librairie Philosophique J. VRIN.
- Le Dictionnaire Universel d'Antoine Furetière*, 1984, Paris, Le Robert.
- Legendre, R. & al., 1993, *Dictionnaire actuel de l'éducation*, Montréal-Paris, Guérin-Eska.

- Lethuillier, J., 2003, « L'enseignement des langues de spécialité comme préparation à la traduction spécialisée », *Meta*, 48 (3): 379-392.
- Mialaret, G. sous la direc. de, 1979, *Vocabulaire de l'Éducation*, Paris, P.U.F.
- Mounin, G., 2008, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- Nguyen, T.C.Ph. et Tochon, F.V., 1998, « Influence comparée de la carte de concepts et du résumé sur la compréhension et la production orales durant l'interprétation consécutive », *Meta*, 43 (2): 220-235.
- Oxford Advanced Learner's Encyclopedic Dictionary*, 1993, Oxford, Oxford University Press.
- Papavassiliou, P., 2007, « Traductologie et sciences cognitives : une dialectique prometteuse », *Meta*, 52 (1): 29-36.
- Starets, M., 2008, *Principes linguistiques en pédagogie des langues, un traité de linguistique appliquée*, Laval, PUL.
- The Encyclopedia Americana International Edition*, 1993, USA.
- The Oxford English Dictionary*, 1991, Oxford, The University Press.
- Thoiron, Ph. et Béjoint, H., 2010, « La terminologie, une question de termes ? », *Meta*, 55 (1): 105-118.
- Trésor de la langue française*, 1979, Paris, Edition du Centre National de la Recherche Scientifique.
- Unesco, 2004, « Une éducation de qualité pour tous les jeunes : défis, tendances et priorités », Conférence Internationale de l'éducation, 47^e session, Genève, 8-11 septembre.
- Van Campenhoudt, M., 2004, « Réseau sémantique et approche componentielle des bases de données lexicales multilingues », *International Journal of Lexicography*, 17 (2): 155-160.

ASPECTS OF TEXTUALITY IN THE FRENCH TRANSLATION OF CHINUA ACHEBE'S THINGS FALL APART¹

Abstract: *The search for equivalence in translation from the cultural and stylistic point of view constitutes a problem in literary translation. This paper analyses Michel Ligny's translation of Achebe's text into English. This paper analyses the transfer of textual, cultural, historical and sociological concepts as well as acceptability in the target language in terms of norms that constitute a narrative of history. The paper adopts the new historicism as a conceptual framework, which considers history as a type of narrative whose existence is closely related to its textuality. The comparative analysis of the source and the target text reveals that full translation equivalence is achievable through proper understanding of the linguistic and cultural features of Things Fall Apart. The paper concludes that the translation of African literary texts should be carried out through adequate knowledge of African language and culture so as to take into account cultural, linguistic and sociological concepts of the original text in the target text.*

Keywords: *Textuality, Charactonyms, Songs, Translation, Culture.*

Historical Concept of Text

A text is a linguistic structure possessing a cluster of seven characteristics, that is, cohesion, coherence, acceptability, intentionality, informativeness, contextuality and intertextuality. A text is a series of sentences arranged in time and place. The most authoritative approach to classification of text is derived from text-linguistics and generally takes the shape of a taxonomy of text-types, text-forms and text-samples. Werlich (1976) characterized text-types as "idealized norms of distinctive text structuring and proposed a five-fold typology: description, narration, exposition, argumentation and instruction." The classification is maintained by Zydatis (1983), but Hatim (1984) conflates the first three types into a single category: expository. Text-forms take a have large range applicability. A text may consist of different text-types; for instance, instruction manual, may be expository and descriptive as well as instructional. House (1981) classifies her texts for analysis into two "macro-functions", ideational and interpersonal, subdividing them into notional category: technical and non technical fictional and non fictional. It can be argued that all discourse fulfils both an interpersonal function since the speaker (addresser) must have something to say (message) and ultimately someone to say it to (the addressee). Indeed, the theoretical postulation of House's classification is at odds with her earlier definition of translations as "the

¹ Samuel Babatunde MORUWAWON, University of Ado Ekiti, Ado Ekiti, Nigeria, West Africa.
tmoruwawon@yahoo.com

replacement of a text in the source language by a semantically and pragmatically equivalent text in the target language” (ibid.: 29-30).

If a translation is an act of communication, a text is no less a unit of language in use. A further difficulty with House scheme is that poetic-aesthetic texts find no place in the classification since they are more “form-oriented than interpersonal and when rendered into target language becomes no longer a translation but a kind of creative transposition” (ibid.: 69). Van den Broeck, (1986:38) affirms that the concept of macro-speech act as one of the bases for distinguishing different types of discourse: assertive discourse, the global function of which consists of describing or representing states of affairs in a real or possible world, and reflexive, ritual, or poetic discourse in which the utterance itself is focused on for its own sake. Such a rough classification as this oversimplifies things as they really are. The analysis of text as objects under observation “has long historical concept in modern linguistics, rooted in Firth’s contextual situation and developing via Jakobson’s language in operation” into Labor’s conception of “discourse analysis as an investigation of the rules of language in action”. A fundamental principle in such an approach to language in its social context is the primacy of the linguistic and extra-linguistic context as Halliday (1978:28) affirms that language comes to life only when functioning in some environment, and that we do not experience language in isolation but always in relation to a scenario.

Written texts are linguistic signs, which can be identified with given situations. De Beaugrande and Dressler (1981) affirm that text as a linguistic structure possessing a cluster of seven characteristics: cohesion, coherence, acceptability, intentionality, informativeness, contextuality and intertextuality. This linguistic structure constitutes the core of historical narratives. Hayden White (1973:ix) describes the historical work as a “verbal structure in the form of a narrative prose discourse”. New historical theorists like Hayden White, Louis Montrose, Dominick Lacapra, and Serpil Oppermann, emphasise the textuality of history. They claim that the only way to have access to events and information about the past is through written texts. Berrin Aksoy (2001:195).

That purpose cannot be served by searching for historical facts outside the text since history is shaped in written narratives, Oppermann (1999:4) claims that the content of historical texts cannot be separated from their form. Post-modern theorists of history do not regard the text as a consistent unity that reflects a reality outside itself. They opine that, if a text makes reference outside itself, this reference is directed at another text. Extratextuality reality is described through existing texts. (ibid.:4). This is cleverly shown through the title of *Things Fall Apart*. Chinua Achebe takes the title of his text from a poem written by W. B. Yeats titled “The Second Coming”. The concept of text is taken as verbal entity that comprises outside reality as well Aksoy (2001:195). In other words, the reality of human being and the interpretation of the outside world come into being through texts. History always manifests itself to us in the form of text and because of this

fact, we are inclined to agree with Hayden White's literary approach to the study of history Hayden (1995:213).

Chinua Achebe's *Things Fall Apart* is a historical prose narrative, arranged in a literary mode. Stories in the narrative are arranged in unity of thought and have been translated into French in an understanding manner by Michel Ligny. The text analyses the destruction of African culture by the appearance of the Whitemen in terms of destruction of the bonds between individuals and their society. The book tells the story of the Ibo in the Eastern part of Nigeria between 1850-1900. The novel gives an account of the changes that have taken place in Iboland as a result of the encounter between Europeans and Africans during the colonial period. Achebe recast history, philosophy, culture, religion and political traditions of people. He introduces readers into the Ibo culture which is not familiar to the generality of the people even within Nigeria and to the rest of the world. The power of language in *Things Fall Apart* is very strong. Achebe knows the dangers of Africans not having their own stories and so he has created this story to remember a time and place that might otherwise be forgotten. He summarized this in a proverb: "Until lions have their own historians, the history of the hunt will always glorify the hunter".

Textual Analysis of the Text

The translation of *Things Fall Apart* is source text conditioned. The language used by the author reflects the cultural and linguistic preferences of his environment. Consequently, the narration of stories cannot be separated from its textuality. Achebe culled the title of his text from a poem written by an Irish poet, W.B Yeats, titled "The Second Coming". Technically, this is only an excerpt.

The poem consists of more than four lines:

Turning and turning in the widening gyre
The falcon cannot hear the falconer;
Things fall apart; the centre cannot hold;
Mere anarchy is loosed upon the world

The above underscores the concept of intertextuality proposed by Beaugrande and Dressler (1981). Unfortunately, the role of the translator is totally lost in this regard. Michel Ligny fails to transfer these lines in his French translation. The function of a text constrains linguistic and stylistic choices. When translating any literary text, some translators do it intuitively and hope, for the best; others favour a more systematic, analytical approach. It should be noted that literary translation involves a careful stylistic analysis of the source text because translation is not a transference merely of sense, but also of style, and in fact these often cannot be separated in a literary text. This is particularly true of poetic translation and discourse in the translation of *Things Fall Apart* into French. The

translator's role is to correctly decode the intertextual relations of the source text, keeping in mind that the relevant intertextual relations should be rendered correctly and adequately in the target language and style.

The concept of Nord's (1991) "functionality plus loyalty" according to which the translator is committed to both the source text and the target text situation, responsible to the target-text audience and loyal to the source-text author, has not been achieved through the omission of the translation of the source text's poem. Thus, the coherence of the original text in the target text has not been preserved.

Translation of Charactonyms

The translation of charactonyms in *Things Fall Apart* by Michel Ligny is successful. Charactonyms are names that perform a characterizing function. Alexander K. (2008). Charactonyms are given names. They perform a descriptive function. One of the signs of a charactonym is its common stem. Let us consider some examples from the text:

a. Okonkwo was well known throughout the nine villages and even beyond. His frame rested on solid personal achievements. As a young man of eighteen, he had brought honour to his village by throwing **Amalinze the Cat**. p.3.

Okonkwo était bien connu à travers les neuf villages et même au-delà. Sa réputation reposait sur de solides réussites personnelles. Jeune homme de dix-huit ans, il avait apporté honneur et gloire à son village et terrassant **Amalinze le Chat**. p.9.

b. In the end Okonkwo threw the **Cat**. p.3.

A la fin, Okonkwo terrassa le
Chat. p.9.

c. **Kotma** of the ash buttocks
He is fit to be a slave
The White man has no sense
He is fit to be a slave. p.123.

Kotma aux fesses de cendres,
Il est bon pour faire un
esclave
L'homme blanc n'a pas de
bon sens
Il est bon pour faire un
esclave. p.211.

The relevance of the significant element must be suggested by means of motivator in the translation of charactonym. From the above, the motivator is part of the text expressed by the means of synonym, the Cat” rendered as “le Chat”, giving the name its characterizing function. Contextually, Amalinze was the great wrestler who for seven years was unbeaten from Umuofia to Mbaino. He is given the name “the Cat” because his back would not touch the earth during wrestling. It must be noted that Okonkwo’s culture is achievement oriented. Achebe makes the following remark about Okonkwo’s society:

Age was respected among his
people but achievement was
revered. As the elders said, if a
child washed his hands he could
eat with kings. Okonkwo had
clearly washed his hands and so
he ate with kings and elders. *ibid.*:
p.6

L'âge était respecté parmi les gens
de son peuple mais la réussite était
révérée comme disaient les
anciens. Si un enfant se lavait les
mains, il pouvait manger avec les
rois. Okonkwo s'était
indubitablement lavé les mains et

c'est pourquoi il mangeait avec
les rois et les anciens. *ibid.*: p.1

The translation of “kotma” as “kotma” in the French translation is a charactonym. The term “kotma” is not of Ibo origin; it is a word that is used to qualify the corruption of the “white court messengers”. These court messengers were greatly hated in Umofia because they were foreigners and because of their arrogance and high-handedness. A charactonym may have different shades of meaning in the contexts within the text. The translation of charactonym has no absolutely permanent meaning in the text. It may express a continuum. But the motivator allows the translator to find the main characteristics dominating others. The meaning of the expressive name “kotma”, though derogatory, is reinforced by the motivator “court messengers” who are the white colonialists. As part of the strategy used to translate charactonyms, the translator should note that dictionaries are not perfect authorities because they cannot keep up with all the changes that take place in the text, but provide standards that alert us to alternative variants and ambiguity.

From the above, the meaning reflects the characteristics expressed by the significant element from the source text. It also characterizes the court messengers by the same trait. Thus, the translator copes with the transformation of the name successfully in terms of colouring and characteristics. The equivalents which reflect the characteristics of their bearers can be realistically described as relevant equivalent.

In the translation of the above word into French, the translator takes into account stylistic colouring. The stylistic colouring of the significant element in the target text is close to the source text labelling. Charactonyms being the artistic creation of the source author is closely connected with the whole figurative system of a literary work. Michel Ligny’s transfer of charactonyms of the target text is close to the source text; the translator performs a poetic function that is also of high value.

Translating Culture-Specific Terms

The task of Michel Ligny is to facilitate the transfer of a message and cultural elements from one language into another and creates an equivalent response from the receivers. The message of the source text is embedded in a cultural context and has to be transferred to the target language. Michel Ligny is aware of the use of Igboisms in the source text. In translating discourse that refers to a cultural period, he uses vocabulary that is relevant to the period in the target language. Let us consider the following:

a. Eze elina, elina
Sala
Eze ulikwa ya
Ikwaba akwa oligholi
Ebe Danda nechi eze
Ebe uzuzu nete egwu
Sala.p.42.

Eze elina, elina
Sala
Eze ulikwa ya
Ikwaba akwa oligholi
Ebe Danda nechi eze
Ebe uzuzu nete egwu
Sala.p.76

b.Umuofia kwenu
Yaa!
Umuofia kwenu
Yaa!p.63.

Umuofia kwenu
Yaa!
Umuofia kwenu
Yaa!p.109

Achebe communicates the Ibo world-view and philosophy. The problem is how the translator would transfer this world-view into a different culture. Though, he does not belong to Achebe's socio-cultural world, he tries to solve this problem with the help of appropriate translation strategy. He uses the textual-contextual approach. He considers the effect of his translation to his target readers. This approach is more of an interpretation of how it means and what it does so as to bridge the cultural differences in the target language. His strategy also reveals that the target reader can understand the text even though they have no knowledge of the Ibo traditional society at all. Achebe's text is triumph of oral tradition in a written text as revealed in texts (a) and (b) above. The language is filled with word pictures.

The translator transcribes the above texts in the target language in order not to eliminate the oral discourse in the target text. It is not easy to transplant a text

steeped in one culture into another. Particularly demanding from the translator's point of view is the use of culture specific words, that is, the use of Igboisms. In texts (a) and (b), the reality being represented is not familiar to the translator, thus, the translator, thus, the translation stumbles and becomes difficult to comprehend for French readers. In spite of the apparent difficulty in the translation of Igboisms in the text Michel Ligny's translation gives certain linguistic density to his translation in the target language and brings forth the richness of the text to the new readers. Footnotes can however be intrusive. Their use is absolutely absent in the translation. Michel Ligny's translation of the above words reflects their low social register and adds a foreignizing fidelity to the target text. Their translations do not need footnotes, since it is clear from the contextual surrounding of the source text.

In the above texts, the reality being represented is not familiar to the translator; thus, the translator stumbles and becomes difficult to comprehend for the target reader. Misunderstanding leads to war and wars lead to untold suffering of the people. The translation of texts (a) and (b) makes no sense to the target reader who is not familiar with the culture and nuances of the source text. This is because African culture as a whole is drawn upon the collective wisdom of the people thus, serving important social and ethical features. It is difficult to translate African language and culture without knowing the oratures on which African draws their styles and images. For instance, Achebe in his text tells the story of the mosquitoes, why these insects buzz irritatingly in people's ears. Also early in *Things Fall Apart*, Achebe writes: "Among the Ibo, the art of conversation is regarded very highly and proverbs are the palm oil with words are eaten". Apart from the fact that this is a stylistic economy, it also serves to make a point and sticks in our memory. The translation of culture specific terms show that translation will always remain translation no matter the strategy adopted to translate it.

Translation of Songs

There are a lot of Ibo popular songs in *Things Fall Apart*. The translator adequately handles their translations into the target language. The above texts are songs that are orally transmitted from generation to generation, loosing subjective features from the translator to enrich its general cultural heritage in the target language. Let us consider a few of these songs:

The rain is falling, the sun is shining
Alone Nadi is cooking and eating. p. 25.

La pluie tombe, le soleil brille
Tout seul, Nnadi fait la cuisine et mange. p.48.

b. For whom is it well, for whom is it well?

There is no one for whom it is well. p. 95.

Pour qui tout va bien, pour qui tout va bien?
Il n'y a personne pour qui tout aille bien! p.164.

The above songs are popular songs. The former is a song that children normally sing when rain is falling in tin, slanting showers through sunshine and quiet breeze. Children sing this song while they run about. The latter is sung when a woman dies in Iboland. Gorléé D. (2005:7) terms these songs as vocal translation to refer to translation of poetic discourse in the hybrid art of the musicopoetic forms, shapes and skills. Kaindl K. (2005:235) refers to these songs as means through which cultures are articulated and hence communicated to people of different linguistic, historical and cultural background. From the perspective of lyrical structure, song translation is under the same kinds of constraints as poetry translation.

Conclusion

Not only is translation of Nigerian literature one of the most intellectually difficult and challenging activities for translators, it is also one of the most insightful and stimulating experiences for the translators with the diversities of cultures and the fundamental problems of human existence. Moruwawon B.S (2006:179). The translator of Chinua Achebe's text faces a great challenge dealing with language and culture. Proper understanding enables the translator to discover the most effective methods for translating the text from different cultural background. It is evident that different cultural concepts, thinking patterns, beliefs and values may cause a vast range of difficulties and misunderstandings, which underlie the variety of language usages and forms. In order to achieve functional equivalent between the source language and target language text, the translator makes use of a good strategy for the translation of textual, contextual and culture specific items in the text. Chinua Achebe translates the Ibo society to non-Ibos. He plays a double role: the Ibo words show the alienness of culture, thus, making the Ibo culture undissolved to create a gap between the two cultures. Michel Ligny's translation retains the cadences and style of Chinua Achebe in his French translation.

References

- Achebe, C., 1958, *Things Fall Apart*, Heinemann Ltd, translated into French by Michel Ligny as: *Le monde s'effondre*, Présence Africaine, 1966.
- Alexander, K., 2006, *Translation of charactonyms from English into Russian*, Retrieved December 2008 from: <http://www.translationdirectory.com/article1119.htm>.
- Aksoy, B., 2001, "Aspects of textuality in translating a history book from Turkish into English" in *Babel*, vol.47, no.3.

- Claudia, N., 2009, Chinua Achebe's *Things Fall Apart*. Bridging cultural differences. Retrieved on August 8, 2009 from: <http://www.grin.com/e-book/26860/chinua-achebe-s-things-fall-apart-bridging-cultural-differences>.
- De Beaugrande, R., Dressler, W., 1981, *Introduction to text Linguistics*, Harlow, Longman Group Ltd, pp.1-270.
- Gorlée, D., 2005, "Prelude and acknowledgements" in Gorlée, D. (ed.) *Song and Significance: Virtues and vices of vocal translation*, Amsterdam/New York, Rodopi.
- White, H., 1973, *Metahistory: The historical imagination in nineteenth-century Europe*. Baltimore, London, The Johns Hopkins University Press, pp. 1-448.
- Halliday, M., 1978, *Language as a social semiotic*, Arnold.
- Hatim, B., 1984, "A text-typological approach to syllabus design in translation training", *The incorporated linguist*, 23-3, pp.146-149.
- House, J., 1981, *A model for translation quality assessment*, Tübingen, Narr.
- Kaindl, K., 2005, "The plurisemiotics of pop song translation: words, music, voice and image" in Gorlée, D. (ed.) *Song and Significance*, Amsterdam/New York, Rodopi.
- Moruwawon, B.S., 2006, "The role of translators in the translation of Nigerian literature in traditional languages into foreign languages" in *International journal of translation*, India, vol.18, no.1-2 January-December, pp174-183.
- Nord, C., 1991, *Text analysis in translation: Theory, methodology and didactic application of a model for translation-oriented text analysis*, Amsterdam-Atlanta, G.A, Rodopi, v + 250 pp.
- Oppermann, S., 1999, *Postmodern theory of history: Historiography, the new historicism and the novel*, Ankara, Evin Yayincilik, pp.1-150.
- Van Den Broeck, R., 1986, *Contrastive discourse analysis as a tool for the interpretation of shifts in translated texts*, House and Blum-Kulka.
- Werlich, U., 1976, *A text grammar of English*, Heidelberg, Quelle and Meyer.
- Zydatiss, W., 1983, "Text typologies and translation", *The incorporate linguist*, 22-4, pp.212-221.

**AGENCEMENT SYNTAXIQUE, ORDRE DES MOTS ET EFFET
STYLISTIQUE
LE DEFI DE LA TRADUCTION¹**

Abstract: *In this paper, we seek to discuss-within a contrastive perspective (French vs Arabic) - some stylistic effects closely linked to the problem of word order and the ensuing difficulties in translating from one language to another. We tend to demonstrate that-despite the differential regularities of languages-it is still possible to account for the rhetorical and textual functions of certain stylistic procedures such as fronting, ellipsis... that are seldom compromised by translators.*

Key words: *translation, ellipsis, word order, stylistic effect.*

0-Introduction

Interroger la question du style du point de vue du traducteur, tel est le cadre général dans lequel s'inscrit cet article. Il ne fait pas de doute que l'ordre des mots, l'agencement syntaxique sont, dans les écrits littéraires surtout, étroitement liés à la visée de l'auteur qui, en optant pour telle ou telle structure, cherche non seulement à informer mais aussi à mettre en valeur le contenu de sa pensée. Ainsi, pour des raisons d'expressivité le locuteur peut jouer sur la place de certains éléments dans la phrase. Ce phénomène constitue une véritable difficulté pour le traducteur. Ce dernier, est-il tenu de prendre en considération ces écarts, de percevoir leur effet de sens ? Car, si cet aspect, c'est-à-dire l'effet stylistique qui en résulte, et qui n'est pas toujours perceptible du premier coup, n'est pas pris en considération, il y a certes le risque d'occulter, lors de la traduction, certaines composantes du sens. Le traducteur doit donc, par souci de fidélité, essayer de trouver la forme ou la structure qui rendent le mieux possible la valeur stylistique du texte original : tâche complexe, certes, car dans ce parcours du texte source au texte cible, plusieurs paramètres sont à prendre en compte. Ces paramètres concernent les contraintes sur les termes étudiés, leur contiguïté par rapport aux syntagmes auxquels ils se rattachent. De plus, il est certes évident que la traduction ne peut être une simple transposition mais la recherche d'une équivalence sémantique, ce qui implique que des structures différentes pourraient servir à exprimer la même idée. Il s'agit d'une façon générale, « après avoir, par l'analyse, trouvé les diverses valeurs stylistiques portées par les traits du texte original, de trouver dans la langue réceptrice un

¹ **Chokri RHIBI**, Université de Gabès, Tunisie.
rhibi_chokri@yahoo.fr

système également efficace qui remplira la même fonction, le degré de ressemblance formelle devient à ce point de vue absolument secondaire» (Charles.R.Taber, 1972 :63)

Les paramètres d'ordre syntaxique sont parfois déterminants en matière de traduction. Cela ne veut pas dire que, pour traduire le même sens, il faut que les structures syntaxiques relatives aux deux systèmes linguistiques soient identiques. C'est là une tâche irréalisable surtout s'il s'agit de comparer des langues qui ne sont pas voisines. Il nous semble que l'étude de l'ordre des mots dans l'énoncé et l'identification de l'effet de sens que cela produit nous amènerait, dans une seconde étape, à rechercher dans la langue cible la structure adéquate susceptible de traduire le même sens malgré les divergences observables au niveau de la disposition des termes propre à chaque système linguistique.

Dans cet article, notre objectif est de montrer, à travers l'examen de quelques exemples extraits d'œuvres de romanciers français et de leur traduction en arabe, certaines divergences stylistiques et expressives entre le français et l'arabe. Nous nous intéresserons, entre autres, au phénomène de l'antéposition de l'adjectif et à la charge subjective qu'il peut véhiculer quand il est antéposé et aux difficultés que pose sa traduction en arabe, langue où l'adjectif ne peut être, dans la majorité des cas, que postposé.

1-Agencement syntaxique et effet stylistique :

L'examen de la position de certains termes qui gravitent autour du nom et plus particulièrement de l'adjectif, révèle qu'il est difficile, dans le cadre d'une approche typologique, d'ignorer la dimension expressive étroitement liée d'une façon générale à la problématique de l'ordre des mots. Autrement dit, la distribution de ces constructions est certes régie par des contraintes syntaxiques, sémantiques, voire même morphologiques, mais au delà de ces contraintes, nous pouvons souvent constater que la position de ces constructions dépend également d'un choix de la part du locuteur. Dans le cadre de cet article, notre recherche se limite à l'examen de la position de certains éléments que nous avons appelés *des satellites du nom* et que d'autres linguistes considèrent comme des caractérisants. Notre objectif est d'étudier des cas où le syntagme nominal comporte un seul caractérisant. En d'autres termes, nous laisserons de côté les cas qui comportent une *caractérisation multiple*, qui ont fait l'objet de nombreuses études (Merten, Pascaline, (2005), Wilmet (2003) qui sont des constructions beaucoup plus complexes et qui nécessitent un examen plus approfondi, surtout dans certaines langues comme l'arabe.

Ainsi, en français, certains adjectifs antéposés se trouvent dotés d'une charge émotive voire même d'une certaine expressivité. Cette valeur est donc étroitement liée à leur position. En effet, et selon Blinkenberg, A (1933 :54) « un grand nombre d'adjectifs possèdent, antéposés, en plus de leur sens plus ou moins abstrait, simplifié, généralisé, un accent émotif particulièrement fort ». D'ailleurs, certains écrivains avouent qu'ils étaient souvent préoccupés par ce travail sur la langue étroitement lié à la question du style. En effet, « Dans sa lettre à Balzac, Stendhal écrivait « Parfois je réfléchis pendant un quart d'heure avant de mettre l'adjectif avant ou après le substantif » (Reiner, 1968).

Cependant, il faut tout de même reconnaître qu'il existe des adjectifs qui, même antéposés, ne véhiculent pas de charge émotive. Pour mettre en valeur ce lien étroit qui puisse exister entre antéposition et expressivité, surtout dans les écrits littéraires, nous nous proposons d'examiner l'exemple suivant :

(1) Une *intolérable* fatigue l'accablait, et elle arriva chez elle hébétée, découragée, presque endormie. (*Madame Bovary* : p.388)

(1') wa istabada bihā ta^cabun *la qibala lahā bihi*. Wa balāgat dārahā mušatatatan, hāiratan, takādu an takōna nāimatan. (p.232)

La comparaison des deux SN (*intolérable* fatigue/ fatigue *intolérable*) laisse voir d'abord une différence de registres de langue (littéraire, soutenu vs courant), mais, dans le premier SN, l'antéposition semble être recherchée et constitue en quelque sorte un écart par rapport à la norme selon laquelle le nombre de syllabes est l'un des critères qui détermine la place de l'adjectif.

Par ailleurs, l'expressivité ou la valeur appréciative qui résulte de l'antéposition de l'adjectif, ne peuvent être envisagées de la même façon en arabe, car, dans cette langue, l'adjectif ne peut être que postposé.

Dès lors se pose la question de compenser cet effet stylistique du texte de départ. Ces faits sont-ils négligés des traducteurs ? Sinon quelles sont les solutions que ces derniers adoptent pour rendre compte de certaines valeurs inhérentes à l'ordre A+N ? L'examen de la traduction de certains textes littéraires nous a montré que dans la pratique, les traducteurs ne tiennent pas compte parfois de ces détails de taille (cf. exemple (2))

Sans tenir compte des contraintes qui pèsent sur l'antéposition de l'adjectif, nous pensons que la volonté de rendre compte d'un effet stylistique dans deux langues

par le même procédé n'est pas toujours possible et peut même dans certains cas aboutir à un texte incongru dans la langue d'arrivée.

Nous laissons de côté les cas de variations sémantiques de l'adjectif selon qu'il est antéposé ou postposé comme dans les suites *grand homme/homme grand* car cette variation peut être rendue en arabe non par le jeu sur la position mais par d'autres procédés. Le phénomène qui mérite qu'on s'y arrête concerne les adjectifs qui, en changeant de place ne changent pas le sens du syntagme nominal, mais témoignent de la présence d'un énonciateur qui s'implique ou non dans son discours. Il s'agit là de la dimension énonciative de la place de l'adjectif. Nous ne voyons pas de différence sémantique entre :

Une *intolérable* fatigue l'accablait / Une fatigue *intolérable* l'accablait

Les motivations d'un tel choix dans l'ordre des mots sont à rechercher sur le plan énonciatif. Et c'est là croyons-nous, l'une des difficultés que peut rencontrer un traducteur soucieux de rendre compte de ces nuances. Quels sont les moyens susceptibles d'assurer la prise en compte de cette dimension expressive lors du passage du français vers l'arabe ? Si nous avons à traduire cet exemple sans rendre compte de la dimension expressive liée à l'antéposition de l'adjectif, nous obtenons l'énoncé traduit suivant :

Une *intolérable* fatigue l'accablait= ta^cabun *la yuhtamal*
(litt.une fatigue *non supportable*)

Cependant, nous pensons que le traducteur, n'ayant pas opté pour cette traduction, était conscient de cette nuance. Le terme qu'il a proposé nous semble plus adéquat :

intolérable fatigue= ta^cabun *la qibala lahā bihi*

Le syntagme supposé être l'équivalent de *intolérable* est en quelque sorte une collocation qui traduit l'idée que cette fatigue est insupportable et que le personnage ne peut en aucun cas la supporter. Ainsi l'idée d'intensité, ou plutôt d'insistance et de mise en relief qui est due en français à l'antéposition est mise en valeur, en arabe, langue où l'adjectif ne peut être que postposé, par le choix d'un syntagme dont l'idée d'intensité est l'un de ses traits sémantiques.

2-Autres procédés : symétrie, parallélisme et ellipse

D'autre part, dans d'autres configurations, certaines combinaisons, relativement fréquentes dans les écrits littéraires, sont assez remarquables dans la

mesure où elles mettent en valeur un parallélisme, une opposition, une ellipse.... Nous pensons à l'effet de symétrie que produit la distribution des termes sur l'axe syntagmatique.

(2)-Emma s'étendit beaucoup sur la misère des affections *terrestres* et l'*éternel* isolement où le cœur reste enseveli. (*Madame Bovary* : 307)

(2') Wa rāḥat emma tushibu fi 'lḥadīṭi 'cān bu'si l'cawātifi *ad-dunjawij-jati* wa al'cuzlati 'labadij-jati al-lati jaḍal-lu 'lfu'ādu dafīnan fīhā (*M.B.* 172)

(litté.et commencer (acc.) emma s'étendre à parler à propos de la misère de ses affections terrestres et l'isolement éternel qui reste le cœur enseveli dans)

Une traduction qui cherche à rendre compte du sens sans pour autant prendre en considération l'effet qui résulte de la disposition des termes, ne peut que sacrifier certains aspects de la composante sémantique et c'est le cas, nous semble-t-il, de l'exemple (2). La disposition des termes dans l'énoncé français (2) fait apparaître une certaine symétrie qui reflète en quelque sorte une certaine opposition. Par symétrie, nous entendons ici, une certaine disposition des termes qui obéit à un choix : ce dernier consiste à disposer les éléments sur l'axe syntagmatique selon une logique bien déterminée. Celle-ci est basée d'une part sur la nature des termes (classe grammaticale) et sur leur contenu sémantique d'autre part. En effet, dans l'exemple (2), nous avons la suite :

-NOM+ADJECTIF / / ADJECTIF+NOM, ce qui correspond au schéma suivant :

des affections *terrestres* et l'*éternel* isolement



De ce qui précède, nous pouvons déduire que (B / B : terrestre / éternel) sont deux termes qui, sur le plan sémantique, peuvent être considérés comme incompatibles du fait que ce qui est terrestre (dans une certaine mesure) ne peut être éternel et que *affection* fait écho à isolement dans la mesure où l'isolement ou la solitude

excluent toute sorte d'affections. Ainsi, ce réseau de correspondances entre ces termes, ne doit pas, nous semble-il être négligé lors de la traduction, bien évidemment si la langue d'arrivée le permet.

En conséquence, les fonctions rhétoriques et textuelles de ce procédé sont occasionnellement compromises par les traducteurs. Pour garder ce parallélisme ou cette symétrie (nom+adj/adj+nom), nous proposons de choisir parmi les équivalents correspondant à *éternel* celui qui admet l'antéposition en arabe. Dans ce cas, au lieu de traduire *éternel* par *abadi*, qui ne peut être antéposé, nous proposons un autre terme qui admet l'antéposition et qui traduit à peu près le même sens :

l'éternel isolement=daymumati (durée éternelle) °uzlatiha (isolement)

En optant pour ce choix nous aurons gardé la même symétrie recherchée par l'auteur et approximativement le même contenu sémantique. Cela n'implique pas qu'il faut à tout prix accorder une grande importance à la problématique de l'ordre des mots, mais nous pensons que c'est une composante importante qu'il faut prendre en considération dans la mesure du possible. Cela dépend certes de la langue étudiée. D'ailleurs, parallèlement à la question de l'ordre des mots, il a certes, d'autres phénomènes qui méritent d'être examinés. Considérons pour cela l'exemple suivant que nous introduisons pour confirmer l'idée que la négligence de la structure syntaxique et notamment de l'agencement des termes dans la phrase, de l'ellipse, et de bien d'autres phénomènes ne sont pas le produit d'un choix arbitraire surtout dans les textes littéraires.

a) -Les armes au matin sont belles et la mer. (S. J. Perse)¹

a') - *Beautiful* are bright weapons in the morning and behind us the sea is fair
(Traduction.de T. S. Eliot)

a'')- Weapons by morning are lovely and the sea (Traduction.de Little)

b'-al'aslihatu Zamīlatun fī ssabōḥi wa Zamīlun huwa lbahru]
(litt. les armes belles dans le matin et beau lui la mer)
(Traductionde Louati 1985: 103)

¹-Cet exemple et ses traductions sont cités par N.Radhouane dans «Saint-John Perse : le paradoxe de l'hermétisme et de la traductibilité », *Meta*, XLV, 3, 2000.

b'')-al'asliḥatu wa lbaḥru Zamīlatun fi ssabāḥi] (Traduction de Adonis 1978)
(litt. Les armes et la mer beaux dans le matin)

Le phénomène de l'ellipse est pris en compte seulement dans la traduction anglaise (a''). Ainsi, qu'il s'agisse de la distribution des *satellites* du nom ou d'autres phénomènes affectant la structure syntaxique, le passage d'une langue à l'autre se passe rarement sans pertes stylistiques. Il est vrai que, dans certains cas, il est difficile (sinon impossible) de traduire un effet stylistique bien particulier, mais cela ne doit pas constituer un obstacle à la recherche des moyens qui puissent permettre au traducteur littéraire de rendre compte du sens de l'énoncé qu'il traduit, au moins partiellement.

Cependant, nous ne pouvons que reconnaître qu'il existe des régularités différentielles (et c'est même évident) des deux langues, notamment le français et l'arabe et que tout traducteur doit prendre en considération lors de toute traduction effectuée dans les deux sens.

3-Le cas de virgule et la prédication seconde

Nous pouvons certes multiplier les exemples qui prouvent que lors de la traduction, certains critères tels que la notion de prédication seconde, la ponctuation, notamment la virgule, ne sont pas souvent pris en considération par le traducteur. En effet, dans un exemple comme :

-(3)-(Elle ne put s'empêcher de sourire, et) elle s'endormit *l'âme remplie d'un enchantement nouveau*. (*Madame Bovary* : p.146)

la construction absolue est directement liée au verbe et n'est donc pas détachée. Ce mode de rattachement aurait pu être conçu autrement comme dans (3') et (3'') :

-(3') - (Elle ne put s'empêcher de sourire, et) elle s'endormit, *l'âme remplie d'un enchantement nouveau*

-(3'') - (Elle ne put s'empêcher de sourire, et) l'âme remplie d'un enchantement nouveau, elle s'endormit

Les transformations qu'on a fait subir à (3) ne sont pas sans effet sur l'interprétation globale de l'énoncé. En effet, la construction absolue liée dans (3) peut être considérée comme un élément rhématique et donc comme le noyau informatif. D'ailleurs, elle peut constituer un noyau (ou un syntagme) sur lequel porte une interrogation comme (comment s'est-elle endormie ?). Ce test confirme que cette construction liée a le statut d'un rhème dans ce type de construction. De plus, il est possible d'appliquer sans difficulté, à cet énoncé, la modalité interrogative et nous obtenons :

-S'est-elle endormie l'âme remplie d'un enchantement nouveau ?

Contrairement à l'exemple (3) les énoncés (3') et (3'') ne peuvent subir le même traitement. D'abord, l'interprétation des constructions absolues détachées comporte une certaine nuance causale qui est surtout perceptible avec l'antéposition : (c'est parce qu'elle avait l'âme remplie d'un enchantement nouveau qu'elle s'est endormie.). De plus, la transformation interrogative donnerait un énoncé inacceptable ou du moins peu naturel :

- ?? S'est-elle endormie, l'âme remplie d'un enchantement nouveau ?

Cela implique qu'avec le détachement, la construction absolue constitue une prédication seconde.

A partir de toutes ces données, nous pouvons postuler que dans la traduction des constructions absolues, nous devons tenir compte du mode de rattachement d'une part et de l'ordre des éléments contenus dans ces constructions d'autre part, car ces faits syntaxiques ont certes une incidence remarquable sur le sens. Considérons pour cela la traduction de l'énoncé (3) :

(3)-(Elle ne put s'empêcher de sourire, et) elle s'endormit l'âme remplie d'un enchantement nouveau.

(3a)-wa lam tatamālak an ibtasamat, wa nāmat wa nafsuhā muf'camatun bi lawnin mina 'l 'gībtati žadīdun 'calajhā (p.94)

Dans l'exemple traduit, la construction est conforme au schéma suivant : « wa + SN » où la particule (wa/et) marque la limite entre les deux prédications. En effet, selon la grammaire traditionnelle arabe, il est dit que :

« wa idā qolta (...) ra'ajtu zaydan wa sajfuhu 'cala katifihi, kāna 'lma'cnā 'calā an-naka bada'ta, fa atbat-ta (...) 'a w-walan ar-ru'jata tum-ma ista'nafta habaran wa ibtada'ta itbātan tānijan... likawni 'seyfī 'calā katifihi. Wa lam-mā kāna alma'cnā 'calā isti'nāfī al itbāti iḥtī'a ilā mā jarbiṭu alžumlata al'ūla bi atānijati fa 'l'a bil wāwi kamā 'l'a biha fī qawlika (...) « al'cilmu ḥasanun wa alžahlu qabīḥun ». Wa tasmijatuna lahā « wāw alḥāl » la juhrižuha calā an takōna mužtalabatan liḍam-mi žumlatin ilā žumlatin... »

(Al'žuržāni.A, Dalā'ilu l'icžāzi fī 'cilmī 'lma'cāni.p165)

Nous nous proposons de traduire cette séquence comme suit :

« Et si tu dis (...) : ra'ajtu zajdan wa sejfuhu 'cala katifihi [(litté. Ai vu je Zajd et épée son sur épaule son / j'ai vu Zajd l'épée sur l'épaule)], le sens implique que tu as entamé une prédication et tu as commencé par affirmer la vue (de Zajd) puis tu as enchaîné et tu as introduit une deuxième prédication renfermant l'idée que l'épée est sur son épaule. Et puisque le sens implique qu'il y a enchaînement sur la

prédication première, on a eu besoin d'un élément pouvant assurer la coordination entre la première et la deuxième proposition. On a recours alors au « wa/ et), souvent utilisé dans des séquences comme :

« Al'cilmu ḥasanun wa al'zāhlu qabīḥun.»
(litt. La science bénéfique et l'ignorance détestable)
- La science est bénéfique et l'ignorance est détestable

Le rôle de cette « particule » (wa/et) est celui qu'on lui reconnaît dans d'autres emplois et qui consiste à coordonner deux propositions.

De plus, nous ne pouvons ignorer que l'emploi du (wa/et) témoigne de l'intention du locuteur qui veut séparer les deux prédications. Son absence implique qu'il ne s'agit que d'une seule prédication. Ainsi l'emploi de cette particule et son importance dans l'interprétation des énoncés rappelle le fonctionnement de la virgule en français, car nous ne pouvons interpréter comme nous l'avons vu précédemment, de la même façon, les deux énoncés suivants, selon que la construction absolue est liée ou non.

- Elle s'endormit, l'âme remplie d'un enchantement nouveau.
- Elle s'endormit l'âme remplie d'un enchantement nouveau.

D'ailleurs, ces constructions, qui, selon leurs modes de rattachement, constituent une prédication seconde, sont clairement définies dans la tradition grammaticale arabe :

« ... toute phrase qui assume la fonction de ḥ ā l (ce qui correspond en français, à l'attribut et à l'apposition) et qui ne comporte pas le et prouve que tu as voulu rattacher son verbe (ou une expression équivalente au verbe) au verbe de la première proposition pour en faire une seule prédication. Et toute phrase employée comme ḥāl et nécessite, par contre, le et prouve que tu enchaînes, par le biais de ce et sur une deuxième prédication et que tu n'as nullement l'intention d'intégrer la deuxième phrase dans la prédication principale»

(Al'žuržāni.A, Dalā'ilu l'icžāzi fi 'cilmī 'lma'cāni.P.P.164-165)

Il est donc très remarquable que le syntagme l'âme remplie d'un enchantement nouveau, directement lié en français ne constitue pas une prédication seconde. Cependant, traduit en arabe, il constitue bel et bien une prédication seconde. Ainsi le mode de rattachement et son équivalent en arabe ont été négligés par le traducteur. Du coup, ignorer les propriétés syntaxiques de certaines constructions ne peut être sans effet sur l'interprétation des énoncés traduits.

4-Conclusion

Les exemples de ce type peuvent certes être multipliés, mais nous pensons que pour rendre compte des effets stylistiques étroitement liés à l'agencement syntaxique et à d'autres procédés apparentés, le traducteur est amené dans une première étape à identifier l'effet en question et dans une seconde étape à en rendre compte par des moyens qui peuvent varier d'une langue à l'autre. Cela suppose certes une bonne connaissance des subtilités et des nuances propres à chaque langue. Prendre en compte les observations sur l'ordre des mots dans le passage d'une langue à l'autre, ne peut que contribuer à l'amélioration de la qualité de la traduction littéraire.

Enfin, nous ne croyons pas, comme le pensent certains linguistes qu'« une langue est spécifique et il est vain de croire qu'on peut trouver dans une autre ses équivalents exacts ? »¹

Bibliographie

- Alžuržāni, A., 1951, *Dalā 'ilu 'i'zāz fi 'ilmi 'lma'āni*. Beyrouth, Liban. Dār alma'rifā.
- Blinkenberg, A., 1928, *L'ordre des mots en français moderne* 2 volumes, Copenhague, Dunskaard.
- Bohas, G., Guillaume, J-P., Kouloughli, D., 1989, « L'analyse linguistique dans la tradition arabe », in S. Auroux (éd.), *Histoire des idées linguistiques*, Bruxelles, Mardaga.
- Fessi Fehri, A., 1982, *Linguistique arabe, forme et interprétation*, Rabat, Maroc. Publications de la faculté des lettres et sciences humaines.
- Fessi Fehri, A., 1999, *Arabic modifying adjectives and DP structures*. *Studia Linguistica* 53.
- Fessi Fehri, A., 2000, *Al-lis ānij āt wa 'l-lu ġatu' al carabijatu*. Tome I et II, 4eme édition, Maroc.
- Guillau, J-P., 1992, « Le statut de l'adjectif dans la tradition grammaticale arabe », *Histoire Epistémologie Langage*, Tome 14, Fascicule I, Presses Universitaires de Vincennes, St. Denis.
- Flaubert, G., *Madame Bovary*, 1998, Traduction arabe de Helmi.Mourad. Beyrouth.
- Guillemin-Flescher, J., 1981, *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : problèmes de traduction*, Paris, Editions Ophrys.
- Guillemin-Flescher J., 1992, *Linguistique contrastive et traduction* (tome 1, 2, 3, 4, et5), Paris, Edition Ophrys.
- Hassan, Abbas., 1987, *An-na h̄wu alw āfi*, 4 volumes, 8eme édition. Le Caire, Dar al ma'ārif.
- Merten, Pascaline., 2005, *La caractérisation multiple en français. Description, comparaison avec d'autres langues et formalisation XML*. Université Libre de Bruxelles.
- Radhouane, N., 2000, « Saint-John Perse: le paradoxe de l'hermétisme et de la traductibilité », *Meta*, XLV, 3.
- Reiner, E., 1968, *La place de l'adjectif épithète en français*, Wien- Stuttgart, Braumüller.

¹ Cf. Etienne Tiffou, "des distorsions de base dans la traduction" dans *Meta*, XXXIX, 2, 1994

Studii de gramatică contrastivă

- Rhibi, C., 2009, *Les satellites du nom en français et en arabe : étude de syntaxe comparative*. Thèse de doctorat. Université de la Manouba, Tunisie.
- Rhibi, C., 2010, « Linguistique contrastive et traduction. L'épithète et sa traduction en arabe », in *Studii de gramatică contrastivă* n°. 13, Pitesti, Presses Universitaires de Pitesti.
- Romain, A., 1981, *Théorie et pratique de la traduction littéraire du français à l'arabe*. Paris, Klincksiek.
- Taber., Charles., R, 1972, Traduire le sens traduire le style, in *Langages* n° 28. Paris, Armand Colin.
- Tiffou, T., 1994, « Des distorsions de base dans la traduction », dans *Meta*, XXXIX, 2.
- Wilmet, M., 2003, *Grammaire critique du français*, 3e éd. Bruxelles, Duculot.